

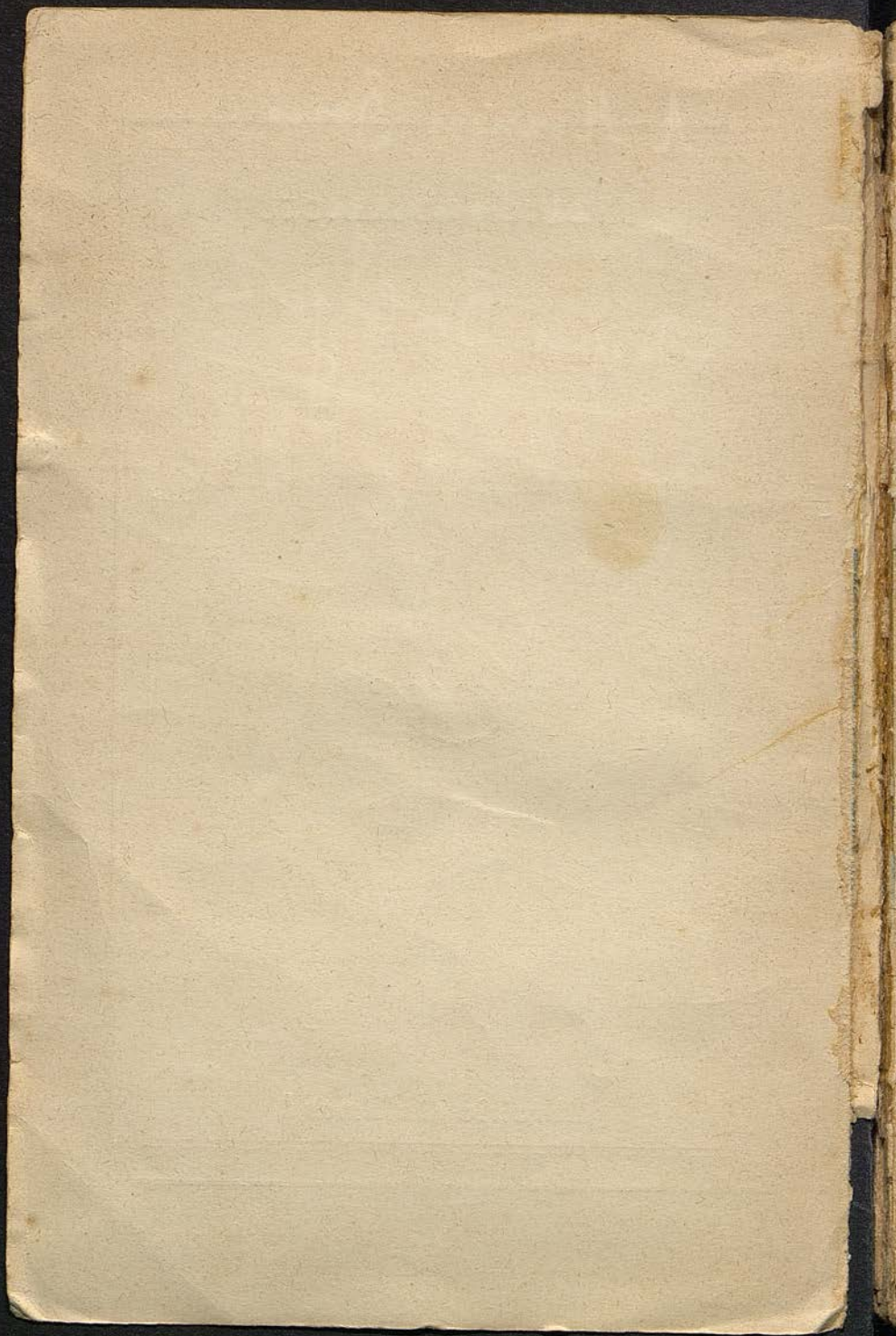
JACQUES BOULENGER

**AU FIL
DU NIL**

nrf

Librairie Gallimard

S. P.



A. Monsieur Bosco
en hommage
Jacques Bouleger

AU FIL DU NIL

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ROMANS

LES ROMANS DE LA TABLE RONDE : I. L'Histoire de Merlin l'En chanteur. Les Enfances de Lancelot. — II. Les Amours de Lancelot du Lac. Galehaut, sire des Iles lointaines. — III. Le Chevalier à la Charrette. Le Château aventureux. — IV. Le Saint-Graal. La Mort d'Artus (Plon).

MIROIR A DEUX FACES (N. R. F.).

EN ESCADRILLE (N. R. F.).

PROMENADES ET VOYAGES

DANS LA VIEILLE RUE SAINT-HONORÉ (Firmin-Didot).
CORFOU, L'ILE DE NAUSICAA (N. R. F.).

HISTOIRE

LES PROTESTANTS A NIMES AU TEMPS DE L'ÉDIT DE NANTES
thèse (*Épuisé*).

LE GRAND SIÈCLE (Hachette).

L'AMEUBLEMENT FRANÇAIS AU GRAND SIÈCLE (*Épuisé*).

DE LA WALSE AU TANGO (*Épuisé*).

HISTOIRES VRAIES (*Épuisé*).

LA VIE DE SAINT LOUIS (N. R. F.).

LES TUILERIES SOUS LE SECOND EMPIRE (Calmann-Lévy).

SOUS LOUIS-PHILIPPE : LES DANDYS (Calmann-Lévy).

SOUS LOUIS-PHILIPPE : LE BOULEVARD (Calmann-Lévy).

HISTOIRE LITTÉRAIRE

AU PAYS DE GÉRARD DE NERVAL (Champion).

L'AFFAIRE SHAKESPEARE (Champion).

RABELAIS A TRAVERS LES AGES (Le Divan).

CANDIDATURE AU STENDHAL-CLUB (Le Divan).

MARCELINE DESBORDES-VALMORE, SA VIE ET SON SECRET (Plon).

CRITIQUE ET ESSAIS

... MAIS L'ART EST DIFFICILE ! 3 vol. (Plon).

MONSIEUR OU LE PROFESSEUR DE SNOBISME (Le Divan).

LES SOIRÉES DU GRAMMAIRE-CLUB, en collaboration avec André
Thérive (Plon).

RENAN ET SES CRITIQUES (*Épuisé*).

ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIC LEFÈVRE (Le Divan).

LE TOURISTE LITTÉRAIRE (*Épuisé*).

SPORT

ANIMAUX DE SPORT ET DE COMBAT, en collaboration avec Émile
Henriot (P. Lafitte).

JACQUES BOULENGER

BHB

2756

AU FIL DU NIL

nrf

Librairie Gallimard

BU LETTRES



D 092 2151049

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à trente-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre dans le format in-octavo couronne, dont vingt-cinq exemplaires réservés aux Amis de l'Édition Originale, numérotés de 1 à 25 et dix exemplaires d'auteur hors commerce marqués de a à j.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1933.*

A la mémoire de Ti.

I

VILLES D'ÉGYPTE

Terre ! Terre ! (février 1927). — Une longue ligne de nuages presque transparents s'étend au ras de l'horizon : c'est la terre. Mon voisin observe quel'un d'eux ressemble à un chameau, l'autre à une pyramide, et à ces signes il reconnaît l'Égypte...

Les passagers commencent à échanger des adieux touchants. Mme de X... s'approche du célèbre vaudevilliste qui voyage sur le bateau avec nous. Dès le premier jour elle s'est hâtée de faire sa connaissance, mais elle attend impatiemment depuis lors que W... l'éblouisse par son esprit.

— Allons, monsieur W..., lui dit-elle avec un enjouement qui cache un dernier espoir, voici la terre !... Voyons ! faites un bon mot !

Elle ajouterait « enfin » si la politesse le lui permettait. Mais W... murmure je ne sais quoi, s'incline courtoisement et s'éloigne. Mme de X... demeure déçue et renonce à le dissimuler. J'entends le gros B... qui la console : « Que voulez-vous ? lui

confie cet homme renseigné sur les auteurs gais, c'est toujours comme ça : *ils sont tristes !* » Mais il voit que je l'écoute et s'en va à son tour, un peu gêné.

*
* *

Le canot de la police accoste... Passeport, c'était pour nous, avant la guerre, un mot périmé et plein de choses amusantes : Fouché et sa police, Fabrice Del Dongo, les chaises de poste, « visage ovale, nez moyen », le batchich au gros Turc accroupi sur son divan, le janissaire du consul de France avec sa canne à pomme de cuivre, que sais-je ? Aujourd'hui le mot est à peu près aussi excitant que *carte d'électeur* ou *relevé téléphonique*. C'est qu'on a rétabli la chose.

Méfiez-vous des pays où les fonctionnaires chargés de viser les passeports sont en civil (Russie, Italie). Ici, ils ont un bel uniforme noir, du modèle britannique et d'une parfaite élégance ; tous sont coiffés du tarbouch rouge, même les deux Anglais qui portent une couronne brodée en or sur l'épaule.

Je dois l'avouer : j'ai oublié de faire timbrer mon passeport à Marseille. Mais je connais le commodore P... ; je l'explique laborieusement, dans un anglais qui m'est tout personnel, et les choses s'arrangent.

— *Thank you, fais-je.*

— Il n'y a pas de quoi, me répond en excellent français l'officier britannique.

*
* *

Après quatre ou cinq jours de mer, la terre attire les corps humains comme un aimant : on croirait que le paquebot va chavirer sous la foule des passagers collés à la rambarde, qui se penchent vers le rivage. Pourtant il y a peu d'Européens sur le quai, peu de mouchoirs agités sur le bateau, et je n'entends autour de moi que des gens qui se demandent en tirant leur montre : « Pourrons-nous avoir le train du Caire ? » Nul touriste ne s'arrête jamais à Alexandrie.

Cependant le petit lac clapotant qui nous sépare encore de ce quai désiré rétrécit à vue d'œil ; déjà ce n'est plus qu'un étroit canal d'eau noire et moirée, où dansent des écorces d'orange et un bouchon de paille ; puis une mince et profonde coupure. Alors, le navire s'ouvre le flanc généreusement et reçoit en plein ventre la passerelle par où le flot des portefaix jaillit comme un puissant jet d'eau, inonde les couloirs, emplît les escaliers, déferle en vague sur les ponts... Il y a deux méthodes : ou bien se tenir devant la porte de sa cabine et la défendre, ou bien laisser faire, et voir sans émotion ses bagages disparaître dans cette mer multicolore. Les résul-

tats sont les mêmes : on retrouve toujours les colis miraculeusement assemblés à la douane.

Visite minutieuse. A côté de moi, une dame anglaise refuse avec pudeur d'ouvrir son nécessaire de toilette : « Ce sont mes affaires féminines ! » Le douanier alléché insiste de plus belle, exhibe avec curiosité divers objets bizarres et sous la dernière poche en caoutchouc découvre un revolver.

*
* *

Salade. — Sur les trottoirs plantés de mâts électriques, sur la chaussée macadamisée, les Européens coudoient sans étonnement la surprenante foule indigène qui défile avec ses galabiehs multicolores, ses babouches, ses turbans et ses yeux des Mille et une Nuits. Moi, je reste la bouche bée, et je me demande éperdument : « Comment, décidément, comment peut-on être Persan ? »

L'Orient et l'Occident se marient ici avec autant d'aisance que les bananes et les noix, l'ananas et la laitue dans une salade. Deux chameaux chargés se suivent à la queue leu leu ; une Packard s'arrête pour les laisser passer. Un Arabe au turban orangé sort de la poste, retrouse sa robe et enfourche sa bicyclette. Dans la rue Fouad, le tramway électrique pourchasse à coups de timbre un marchand ambulancier qui crie sa marchandise en invoquant

Allah et pousse devant lui un petit âne gris, chargé d'oranges et de pastèques. Une volée d'hommes en robes bleues s'égaillent comme nos camelots en criant les journaux. Un gros bourgeois en veston penche sur la feuille parisienne qu'il vient d'acheter un visage couleur d'olive et coiffé d'un tarbouch. Un domestique nubien, vêtu en turco, marche à côté d'un garçon blond comme les blés, habillé en boy-scout. J'observe deux femmes voilées jusqu'aux yeux qui passent devant l'étalage d'une modiste : elles lancent aux chapeaux un regard furtif et passionné, embelli par le kohl, puis s'en vont lourdement et leurs babouches claquent sur leurs talons nus. Devant le pâtissier Baudrot, où tout Alexandrie vient goûter, un fellah haillonneux nous offre en français les sucreries poussiéreuses et les cacahuètes de son panier. Une antique victoria attelée de deux chevaux blancs flâne le long du trottoir et le cocher de ce fiacre est vêtu à l'européenne, mais il nous invite à monter d'un long regard de gazelle. Dans le quartier indigène, un policeman noir comme l'Érèbe et cacheté de rouge comme une bouteille de vin arrête net notre voiture pour laisser passer une étroite charrette, une planche montée sur deux roues et tirée par un âne minuscule, où s'alignent plusieurs paquets noirs et informes, qui sont des femmes accroupies. Cela nous permet de contempler un jeune Arabe,

beau comme un dieu et vêtu d'une gandourah noire sur une robe fleur-de-pêcher, qui fume paisiblement son narghilé à la porte d'un café indigène, en écoutant le phonographe.

*
* *

Autres gammes. — La galabieh est exactement une soutane en toile ou en cotonnade (ce ne sont que les richards qui en portent de soie les jours de fête, ou les drogmans du Caire), dont la ceinture même a la largeur de celle de nos prêtres. Le costume catholique, lui aussi, vient d'Orient.

Ici, les couleurs sombres ou profondes sont rares : la médiocrité de l'étoffe les amincit toutes. Et point de chinés, de dégradés, de nuances changeantes ; des tons simples, mais dont les dominantes ne sont point celles auxquelles nous sommes accoutumés : l'axe est déplacé ; il n'y a que le rouge des tarbouchs et des calottes que nous reconnaissons. Le havane des visages et des mains achève de décaler tout, jusqu'au bleu de la robe des fellahs et au blanc-de-craie sali de leur turban : ce n'est que lorsque l'homme est nègre qu'on se retrouve, si j'ose dire, chez soi. En somme, l'échelle des tons ne dépayse pas moins que celle des sons.

Autres gammes.



Dédié à Bernardin de Saint-Pierre. — C'est dans le Nord que poussent les arbres au feuillage épais qui donnent l'été de la fraîcheur; c'est le Nord qui a inventé le chapeau, avec ses bords qu'on rabat pour se garantir du soleil. Les palmiers et autres arbres africains sont, entre tous, ceux qui donnent le moins d'ombre et les nègres vont ordinairement nu-tête. Ainsi faisaient les anciens Égyptiens; si ceux d'à présent se couvrent le chef, c'est par décence en quelque sorte, et d'une calotte sans bords. Aussi le Créateur, dans sa sollicitude, les a-t-il munis d'une visière naturelle: je parle de ces franges épaisses et noires de ces cils faits du même velours que les pistils des nénuphars, à l'ombre desquels leurs yeux vivent au frais, comme les mares des oasis.

O luxe de ces yeux d'Orient, humides, brillants comme du cristal noir, charnels comme des yeux d'animaux, de ces regards matériels si l'on peut dire! Le jour de mon arrivée, je considérais la roideur militaire du policeman qui règle la circulation dans la rue Fouad et j'admirais le dressage occidental: l'homme pivotait sur ses talons et se mettait en croix avec l'automatisme d'un signal de chemin de fer. Mais en traversant la rue, comme

nous passions devant ses bras ouverts, je vis couler comme de l'huile entre les longs cils du soldat un regard si liquide, si réel, que j'aurais voulu le recueillir dans un flacon.

*
* * *

C'est une règle générale que tout voyageur qui arrive dans un pays exotique commence par en trouver d'abord les indigènes bien sympathiques et s'étonne de voir que les Européens qui habitent à demeure dans la contrée ne partagent pas ses sentiments pour eux : il blâme la sévérité, l'injustice, la malveillance des colons, les accuse de ne pas comprendre la psychologie des naturels, explique (hélas !) souvent celle-ci, reprend plus ou moins naïvement les rengaines optimistes de Rousseau. Cependant laissons-le s'installer dans la contrée et de touriste passer habitant : alors, il ne tardera pas à sentir décroître son affection pour les indigènes : peu à peu il en viendra à éprouver pour eux la même antipathie mêlée de mépris que les autres blancs. C'est une règle, je vous dis !

Cela paraît d'ailleurs assez naturel. Ces mêmes différences psychologiques, morales, physiques même, que le voyageur venait chercher, elles l'ennuient à mesure qu'elles perdent leur nouveauté, et le désoblignent quand, devenu colon, elles ne font

que le gêner : c'est alors qu'il s'irrite de trouver qu'elles subsistent toujours.

Je sais que dans trois mois, si je suis encore ici, je commencerai à changer d'avis sur les Arabes. Mais en ce moment, je les adore.

*
* *

D'ailleurs, je n'en connais guère d'autres, et pour cause, que les domestiques. Il y a dans l'aimable maison où l'on m'héberge un cuisinier, deux *soffraguis* et une femme de chambre importée, comme elles sont toutes, de Grèce ou d'Italie. La propreté du cuisinier, qui est prodigieuse, tient pour beaucoup au dégoût avec lequel il prépare nos aliments de chrétiens : il n'y touche qu'avec des pincettes, je veux dire avec des fourchettes, et sa cuisine, son officine plutôt, est aseptique comme une salle d'opérations. Le service des *soffraguis* m'a paru délicieux parce qu'ils glissent sur leurs babouches, silencieux comme des ombres ; on croirait, avec eux, que la vaisselle, les couverts sont en coton. Et je me demande si un paysan d'Occident inculte pourrait apprendre aussi parfaitement et aussi vite que ces Arabes illettrés à accomplir des besognes où non seulement il ne serait pas soutenu par ses traditions, mais qui seraient tout contraires à celles-ci. D'ailleurs la haine

des soffraguis pour leurs maîtres n'est pas du même ordre que celle des valets de chez nous : elle ne comporte ni envie ni jalousie ; c'est une haine inexorable et pure, posée comme un axiome. qui supprime de part et d'autre tout sentimentalisme, toute affectation hypocrite de dévouement ou d'intérêt et qui donne aux rapports une netteté parfaite.

Dans les cas où un domestique occidental se met en habit, un soffragui revêt ces vastes culottes bleues, cette large ceinture, ce gilet et cette veste courts, brodés et surbrodés, que tout le monde connaît parce que c'est à peu près l'ancien uniforme de nos turcos et le costume du nègre qui offre le café turc dans tous les palaces d'Occident. Mais à l'ordinaire les soffraguis portent une simple galabieh de toile blanche. Ceints et coiffés de rouge, élancés comme des cierges, leur élégance est succincte, mais parfaite. Et ces gens sont si racés qu'ils peuvent être humbles sans être humiliés.

La dernière fois que je me suis indigné (il y a vingt-cinq ans), c'était contre un cocher qui donnait des saccades brutales sur ses guides parce que son cheval tirait un peu, et achevait d'abîmer la bouche de ce jeune animal très près du sang : il m'était proprement intolérable de voir une brute ventrue et sans tact tyranniser un être qui lui était infiniment supérieur par son organisation nerveuse, sa sensibilité, sa naissance et sa beauté.

J'ai eu la même impression l'autre jour en entendant un Levantin obèse et enrichi dans le coton traiter grossièrement ses soffraguis.

*
* *

Fellahs.

« Mais voyons, me dit-on, il ne faut pas confondre. Nos soffraguis sont des Nubiens, des Barbarins. Regardez leur couleur, voyez la cicatrice sur leur joue... Ce ne sont pas des fellahs, de vrais Égyptiens. »

Hélas ! les fellahs, si même j'entendais leur langue, si même j'étais de leur religion, je sais bien que je ne les comprendrais pas. Et qui les connaît ? Personne ; ils vivent, dans leurs villages de terre, plus ignorés que les termites dans leurs cités. Ici la campagne est sans charme : le citadin n'y va jamais pour son plaisir et n'y demeure que le moins possible. On a écrit quelques romans sur le peuple arabe des villes ; encore n'y ai-je pas trop de confiance. Mais il y a une grande différence entre le peuple des villes et celui de la campagne : physiquement même, le fellah diffère du citadin autant que du Bédouin : avec ses larges épaules, ses hanches étroites, ses os épais, il est encore tel que les artistes de sa race le sculptaient il y a cinq mille ans. On ignore tout de lui : ses traditions, son folklore, ses

sentiments héréditaires. Il passe sous nos yeux, aussi anonyme, aussi mystérieux, sinon aussi muet, que sur les murs des temples et des tombeaux.

*
* *

Alexandrie a l'air d'une de nos grandes préfectures méridionales. Les robes viennent de Paris, au besoin par un détour, et les hommes élégants s'habillent comme à Rome, non du tout comme à Londres. Les noms des rues, les enseignes, les affiches, tout est en français ; sur les trottoirs et dans les boutiques comme dans les thés et dans les salons, on ne parle que notre langue. Les étalages sont à la française ; les magasins de nouveautés aussi. Il y a des bars, et qui se prétendent « anglais », mais qui réussissent à peu près aussi bien à l'être que ceux de Marseille ; d'ailleurs il y a surtout des cafés. Et les Anglais, où sont-ils ? On m'a invité à dîner ; on m'a mené dans un cercle ; j'ai goûté dans les endroits élégants : même au club des régates, le Sailing, même au bain, je n'en ai pas, ou peu s'en faut, rencontré un seul. La colonie britannique, qui n'est pas nombreuse, vit à l'écart, comme derrière une vitre. Non seulement les Égyptiens, mais toutes les colonies étrangères établies ici, l'italienne comme la grecque et la levantine (inutile de parler de la française : elle n'existe

presque plus), détestent les Anglais. Pourtant leur administration et leur bonne tenue sont des bienfaits si évidents que personne ne peut s'empêcher de les reconnaître. C'est grâce à eux que les douaniers sont honnêtes, les agents de police corrects, les cochers, les *wattmen* convenables, et que la nonchalance orientale comme le débraillé méditerranéen sont bannis de l'administration. Tout le monde observe les consignes avec naturel. Les employés font leur service froidement et exactement, sans manifester d'inutiles sentiments : à l'anglaise.

*
* *

Métamorphose. — C'est un grand mystère : comment ces minces fellahs au visage bien coupé, au corps triangulaire, peuvent-ils être de la même race que ces gros bourgeois alexandrins si semblables à nos notables boutiquiers, hormis leurs tarbouchs et leurs yeux trop beaux ? Ces *effendis* ne doivent pourtant pas tous être Turcs ou Levantins !

La métamorphose se fait en plusieurs phases, comme celles des insectes. A mesure qu'arrive la fortune :

- 1° L'Arabe met des souliers ;
- 2° Il met des chaussettes ;
- 3° Il passe un pardessus sur sa galabieh ;

- 4° Il porte un tarbouch, et sans turban ;
5° Il remplace le pardessus, sur sa galabieh, par un veston ;
6° Il enfle un pantalon et adopte le reste du costume européen ;
7° Il devient gros ;
8° Il ôte son tarbouch quand il se trouve dans un salon ;
9° Il l'ôte dans un lieu public : au restaurant, au théâtre et enfin au cinéma.

Et le voilà chrysalide, car la métamorphose se fait à l'envers.

*
* *

Voluptés. — Je lis dans la *Description de l'Égypte*, publiée par les savants de Bonaparte, que les Égyptiens riches étaient tout adonnés à la volupté. C'est ainsi qu'ils passaient beaucoup de temps à se caresser la barbe. Ou bien ils se faisaient frotter doucement la plante des pieds avec une scorie de brique lisse ; mais la bienséance ne permettait pas qu'on se livrât en public à ce plaisir sans doute trop vif : on ne le prenait que dans l'intimité.

Les mêmes savants notent avec surprise, et non sans une nuance de désapprobation, que les Égyptiens riches allaient jusqu'à se laver la bouche deux fois par jour avec de l'eau savonneuse, et concluent

de tant de propreté que ces Orientaux étaient probablement fort sujets aux maux de dents.

*
* *

Un journal se plaint ce matin que le gouvernement de l'Égypte ne fasse rien pour que les touristes séjournent à Alexandrie (c'est un sujet qui revient souvent dans la presse locale). Mais que font les Alexandrins eux-mêmes ? Ils détiennent le record mondial du vandalisme, mais c'est insuffisant pour attirer les curieux.

Ici, il n'y a « rien à visiter ». « L'amateur des arts, écrivait déjà Volney en 1783, s'indigne de voir scier les colonnes des temples pour en faire des meules de moulin. » Mais quoi ! Alexandrie a été la première cité du monde après Rome, et, comme ce ne sont que les modernes qui savent bien détruire, la ville se trouvait encore, il y a moins de cent ans, tout entourée de décombres, semée de murs, de colonnes ; elle avait gardé ses curieuses citernes souterraines où il n'y avait qu'à creuser pour trouver ; au reste les maisons étaient pleines de débris antiques. Tout cela a été anéanti grossièrement ou a disparu, mais n'a pas dû se perdre entièrement et l'on m'assure que les antiquaires d'Europe en savent quelque chose. En 1875, le camp romain subsistait, admirablement con-

servé : on a bâti là-dessus les casernes de Moustapha-Pacha. Il y avait les obélisques du Cesareum (qu'on appelait les Aiguilles de Cléopâtre) : l'un en 1877 s'est envolé vers Londres, le second en 1879 vers New-York. En 1888 encore, on a construit sur les fondations d'un grand temple la mosquée de Sidi Gaber : les belles colonnes de granit rouge se sont évanouies. Pareillement les restes du gymnase et du prétendu palais de Cléopâtre. Joignez qu'on ne fouille guère le sol, faute d'argent : les millionnaires d'Alexandrie ne s'élèvent pas encore jusqu'au mécénat. Même les découvertes que font par hasard les maçons demeurent souvent inconnues, malgré la bonne volonté du directeur du Musée.

La topographie de l'ancienne Alexandrie, on l'ignore. Vers 1866, Napoléon III, qui écrivait la *Vie de César*, en demanda le plan. C'est un astronome que le khédive Ismaïl choisit pour le dresser et diriger les fouilles. En ce temps-là les terrains de la ville antique étaient à peu près libres de maisons. L'astronome ne se laissa pas choir dans les citernes et c'est déjà bien, mais son plan n'est pas aussi exact que les cartes du ciel.

Que viendraient faire les touristes à Alexandrie ? Voir cette grande sottise de colonne, à laquelle on a donné sans raison le nom de Pompée ? Ce qu'elle a de plus excitant, ce sont les noms, que Bona-

parte y fit inscrire, des quarante premiers soldats français qui furent tués lors de son débarquement à Alexandrie, et on ne les voit pas...

Au moins on aurait pu essayer d'attirer les riches étrangers en créant à Ramleh, qui est le Saint-Cloud ou le Bellevue de l'endroit, sinon dans la ville même, une station d'hiver pour eux, un séjour de luxe et de plaisir ; mais là non plus on n'a rien tenté. Les rues de Ramleh semblent s'être formées d'elles-mêmes, au petit bonheur. Point d'arbres : si l'on en a planté quelques-uns sur les trottoirs, les riverains les ont coupés par endroits, devant leurs maisons. On ne peut même pas se promener sur la plage : des bâtisses qui s'avancent jusque dans la mer coupent le passage. Les villas sont du modèle néo-grec, genre 1900, avec perron, colonnes, etc. : notre Grand Palais en miniature (c'est séduisant !). Un petit jardin de square, en gravier, pelouses et corbeilles les entoure. Je songe à l'heureux effet que feraient à Ramleh les pavillons de l'Exposition des Arts décoratifs de 1925, ceux des Ruhlmann, des Sue et autres. Cette architecture-là semble inventée pour ce pays-ci.

*
* *

La maison de notre hôte, elle, s'orne d'un joli jardin à la française, plein de fleurs, de balustrades

et de jets d'eau, mais sans arbres naturellement (c'est dans le Nord qu'on aime les arbres), et où il n'y a point d'autre ombre que celle de l'Arabe en robe violette qui chaque jour arrose durant des heures, immobile comme un cyprès. Un bel enfant aux yeux de feu l'aide à soigner les fleurs. Il se relève : sa galabieh presque rose, sa calotte blanche... je l'avais pris pour un bouquet de narcisses.

*
* *

Cuisine. — On me fait pour m'amuser la cuisine gréco-arabe du pays. Miracle des légumes toujours aussi tendres et frais que s'ils venaient d'être cueillis au potager ! En revanche les poulets sont gros comme des pigeons et les pigeons, étiques ; mais on mange les dindes, qui ont la taille des poulardes. D'ailleurs la viande de base, c'est l'agneau, comme en Italie, le veau. Brochettes d'agneau et de rognons, séparés par des tranches de carottes et d'oignons crus, et qui ont ce précieux petit goût de fumée des grillades orientales. Hachis et farces innombrables, parfumés d'herbes inconnues : petits artichauts farcis jusqu'au sommet de leurs tendres feuilles, moules farcies, etc. Pâtisserie à la pâte juteuse, où l'on ajoute une crème particulière. Dattes fraîches, oranges de Jaffa, etc. (*Nota* : Une grande erreur de la cuisine occidentale, c'est

de faire les farces avec des viandes de desserte, sinon avec de la chair à saucisse, voire de la mie de pain : elles doivent se faire de viande crue.)

Je me rappelle avec gratitude une sorte de *pie* : pigeons, rognons, champignons, carottes en tranches épaisses, pommes de terre nouvelles, petits pois, sous un dôme de pâte feuilletée. Les *fouls* ou fèves au piment (l'Arabe se nourrit de fèves). La *molochia* (prononcez à la grecque) qui est une sorte de potage. La *koubeba*... Voici la recette : On hache et on pile de la viande de mouton et de bœuf pendant des heures et jusqu'à tant qu'elle devienne comme une sorte de crème ; on enlève soigneusement les « nerfs » ; on verse de ce blé dont les grains sont coupés en tranches et qu'on appelle *bourgol*, et l'on bat encore pendant une heure ; puis on fait revenir la pâte ainsi obtenue avec des oignons et des pignons de pin ; on en compose des boulettes de la grosseur d'une orange, et l'on fait enfin cuire celles-ci au four dans un plat beurré (on trouve du bourgol à Paris, mais, si l'on tient à sa cuisinière, mieux vaut pas lui commander ce plat, car elle rend son tablier aussitôt après avoir commencé de piler).

*
* *

Il y a cent cinquante ans, on rencontrait encore des gazelles en allant à Rosette et Bruce, pour plus

de sûreté, crut devoir revêtir le costume indigène. Aujourd'hui une bonne route de 80 kilomètres, toute neuve, y conduit. Elle côtoie tantôt le désert à l'herbe rare, tantôt une lagune où les pêcheurs poussent leur filet. C'est à Rosette que j'ai vu le Nil pour la première fois. Volney aussi : pourtant il se contente de nous dire que ce fleuve, encaissé entre deux rives à pic, ressemble assez bien à la Seine entre Auteuil et Passy. J'imiterai cette heureuse sobriété dans la méditation.

Les maisons arabes, parfois à cinq étages, qui bordent ces longues rues se hérissent des balcons de bois clos et sculptés, qu'on appelle en français moucharabieh et en arabe d'une sorte d'éternuement. Souvent dans un même immeuble tous les étages diffèrent entre eux : l'un avance sur des piliers ou des consoles, tandis que l'autre reste sage à l'alignement. Chaque famille s'est accommodée à sa guise, comme dans un campement. La discipline arabe, tout intime et religieuse, n'entraîne aucune uniformité extérieure.

*
* *

Sous prétexte d'acheter un moucharabieh dont le propriétaire nous jure qu'il est ancien, nous nous introduisons dans un logement de petites gens. On nous fait attendre quelques minutes pour que

les femmes aient le temps de se retirer. L'Orient et l'Occident se mélangent ici savoureusement. La première pièce est grande et carrée. Un divan tendu d'étoffe court devant les deux fenêtres donnant sur la rue, tout le long du mur ; point d'autre siège : pour travailler on s'accroupit par terre, sur la natte en roseaux, comme le montrent les rognures d'étoffe qui traînent partout. Au milieu de la chambre deux petits guéridons de bois genre Louis XVI, que cache à demi une étoffe verdâtre à pompons ; le long de la paroi une armoire de faux acajou et une console Louis XV, très contournée, mais recouverte d'une épaisse couche de peinture chocolat ; tout cela a été acheté dans un magasin de nouveautés. Deux ou trois chromos décorent le mur crasseux et l'un d'eux représente le couronnement de la Vierge. Mais Mahomet ne tarde pas à prendre sa revanche, car des mains de Fatmah sont peintes sur les portes. Celles-ci sont anciennes et sculptées. Dans la seconde pièce, fort semblable à la première, règne un grand lit conjugal en fer sous sa moustiquaire. La maison entière est empuantie, comme toutes les demeures arabes, par une odeur de friture. Et en somme, ce que cet intérieur musulman a de curieux, c'est de l'être si peu.

*
* *

Aboukir. — A chaque promenade en voiture, nous rencontrons quelque couple d'Arabes en voyage : la femme sur l'âne, drapée dans ses voiles noirs, un enfant au bras, l'homme qui chemine derrière... Autant de « fuites en Égypte ».

En revanche, sur la route d'Aboukir, un fellah éclaboussé par l'auto nous crie classiquement « Chiens d'infidèles ! » Et, dans la rade, cette felouque chargée d'Arabes à couler, cette voile triangulaire, ces turbans, ces exclamations rauques, ces étoffes multicolores, ces yeux luisants... j'ai vu les pirates barbaresques et craint le sort de Cervantès.

*
* *

Nelson. — Nelson n'avait pas pu rencontrer sur la mer la flotte française : s'il l'eût jointe, Bonaparte et son armée n'eussent jamais débarqué en Égypte, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. L'amiral de Brueys n'avait d'ailleurs aucune illusion sur la valeur technique de ses vaisseaux et de son personnel, et il savait que sa flotte était tout à fait incapable de résister en pleine mer, où il fallait manœuvrer, où le tir même était difficile, aux fins matelots d'Angleterre. La Révolution avait laissé

disparaître l'excellente marine de Louis XVI et comme, s'il est difficile d'improviser une armée, il est tout à fait impossible d'improviser une marine, celle du Directoire ne valait rien. C'est pourquoi Brueys avait fait mouiller ses treize vaisseaux en ligne de bataille dans la baie d'Aboukir, parallèlement au rivage, et aussi près de la terre que possible, afin qu'on ne pût les tourner ; sa gauche était appuyée à l'îlot où il avait établi quelques canons. Transformée ainsi en batterie flottante, il lui semblait que son escadre avait peu à craindre dans une si forte position.

Nelson fut instruit par ses éclaireurs que nos navires pivotaient autour de leurs ancres selon la marée ; aussitôt il déclara à ses officiers que, puisque les Français abattaient ainsi, c'était qu'il y avait assez de fonds pour qu'à la marée descendante, lorsque le courant pousserait leur arrière vers le large, on pût s'insinuer entre la terre et eux. La manœuvre était plutôt hardie ! Mais il risqua le coup et il gagna. La chance compte bien pour soixante-dix pour cent dans le jeu des hommes de guerre comme dans celui des joueurs de bridge et des gens d'affaires.

Brueys vit poindre les voiles anglaises le 1^{er} août 1798, à six heures du soir. Attaquer à une heure si tardive, quand il ne reste plus que quelques heures de jour, des navires embossés à quelques encâblures

de la terre, c'était contraire à tous les précédents, et l'honnête Brueys était si bien persuadé que l'amiral anglais virerait de bord après l'avoir reconnu, quitte à revenir le lendemain, qu'il ne prit aucune mesure, laissa à terre ceux de ses marins qui y étaient descendus, et refusa de couler quelques transports pour obstruer la passe étroite qui demeurait entre sa gauche et les écueils de l'îlot, comme le lui conseillait un de ses officiers. Mais un Nelson se passe de précédents : il en crée ; à sept heures du soir, les Anglais approchaient toujours. Alors Brueys commanda le branle-bas de combat, mais il était si loin d'imaginer l'audace de son adversaire, qu'il ne fit même pas démasquer les batteries de tribord, lesquelles donnaient du côté du rivage, et il n'était plus temps de faire rentrer les matelots débarqués.

Les deux flottes étaient de même force : treize vaisseaux de chaque côté. Six des Anglais passèrent sans hésiter entre l'îlot et la gauche de la ligne de Brueys, virèrent et vinrent se ranger presque bord à bord avec les premiers navires français. Il est vrai qu'ils avaient vent arrière ; qu'on songe néanmoins à l'habileté qu'il fallait, sur ces navires à voiles carrées, pour mener à bien une telle manœuvre, et sous le feu des canons ! Or, un seul Anglais, s'échoua... En même temps, les sept autres vaisseaux britanniques prenaient position du côté

de la haute mer. Voilà Brueys entre deux feux. Avant même qu'ils aient eu le temps d'ouvrir leurs batteries de tribord, ses deux premiers navires sont fracassés. Le troisième, qui était l'amiral, peut tirer, lui, et comme on était presque bord à bord et que, dans ces conditions, la supériorité des artilleurs anglais ne pouvait servir à rien, il fait grand mal à l'ennemi. Cependant la droite de la ligne française n'était pas engagée. L'amiral signale à Villeneuve, qui la commandait, d'attaquer à revers, du côté du large, les sept vaisseaux de Nelson. L'autre n'aperçoit pas les signaux au milieu de la fumée, et cet âne (d'ailleurs brave) ne bouge pas : il laisse couler son amiral sans prendre aucune initiative ! Ce n'est qu'en voyant la tenaille britannique s'approcher de lui après avoir broyé le reste de la flotte, qu'il se décide à appareiller. Poursuivi, il réussit à gagner Malte avec deux navires de haut bord et deux frégates.

Onze vaisseaux sur treize et deux frégates sur quatre étaient détruits ; 1.800 hommes tués ou noyés dont l'amiral ; 1.400 blessés, 3.000 prisonniers. Et Bonaparte enfermé en Égypte avec son armée.



Bonaparte. — Un an plus tard, en juillet 1799, 20.000 janissaires, protégés par la flotte de Sydney Smith, débarquaient à Aboukir. C'étaient d'admirables soldats, ces janissaires, entraînés au métier militaire depuis l'enfance, braves, confiants, bien armés et disciplinés, l'élite de la dure armée turque. Ils s'étaient retranchés sur deux éminences devant Aboukir. Leur seconde ligne occupait non seulement ce village qu'elle avait fortifié, mais tout le terrain qui s'étendait par derrière, jusqu'à la mer, et y avait creusé des tranchées. Les canons de la flotte anglaise protégeaient la position.

Bonaparte était au Caire. Il gagna Alexandrie par une marche forcée sous le soleil foudroyant du mois de juillet. De là, il partit aussitôt pour Aboukir. Il n'avait en tout que 5.000 hommes ; mais en arrivant, il remarqua que l'ennemi avait négligé de joindre par des tranchées les deux éminences du village et il n'hésita pas une seconde à attaquer. Il donna l'ordre à Desaix de marcher sur la colline de gauche, à Lannes, sur celle de droite ; Murat devait passer entre les deux avec sa cavalerie, puis se répandre des deux côtés et tourner les positions.

La manœuvre fut admirablement exécutée :

c'est à l'entraînement merveilleux de ses troupes que Bonaparte, comme Nelson, dut beaucoup de ses succès. Quand les janissaires, qui résistaient très bien à l'offensive de l'infanterie, se virent sur le point d'être enveloppés, ils voulurent se replier sur leur seconde ligne. Aussitôt Murat leur tomba dessus et ils furent culbutés, car en ce temps-là les fusils ne tiraient pas aussi vite que ceux d'aujourd'hui ; à l'approche de la charge, les hommes hésitèrent et une troupe qui rompt ses rangs devant la cavalerie est perdue ; les cavaliers sabrèrent les soldats turcs en désordre, dispersés dont la plupart furent tués, blessés ou forcés de se jeter dans la mer et beaucoup s'y noyèrent. Une colonne sortit d'Aboukir à leur secours ; elle y fut rejetée, et Desaix et Lannes reçurent l'ordre de marcher sans s'arrêter à l'assaut du village. Mais les janissaires contre-attaquèrent et le combat resta indécis ; Murat, cependant, était arrêté par le feu des vaisseaux. Sur l'ordre de Bonaparte, il reprit ses charges et même les poussa si bien que l'une d'elles jeta un escadron comme une ultime vague dans Aboukir. Soudain les janissaires entendent crier derrière eux : ils commencent à flotter et à lâcher pied. Murat les poursuit : le voilà dans les dernières lignes, face à face avec Mustapha Pacha. Le général turc lui tire un coup de pistolet et le manque ; il lui donne un coup de sabre et le fait prisonnier : la belle image d'Épinal !

L'armée turque, du premier au dernier homme, était tuée, noyée, blessée ou prise, et les 6.000 captifs étaient plus nombreux que leurs vainqueurs. Sydney Smith reprit la mer.

*
* *

Je l'avoue : le palmier au tronc poilu, charnu, surmonté de son maigre panache, me fait irrésistiblement songer à un nègre, une touffe de plumes d'autruche au derrière.

Au contraire, l'ironie des chameaux m'intimide, quand ils me regardent en glissant un œil de côté, la paupière supérieure à demi close, et mâchonnant négligemment leur cure-dents.

Ces bêtes sardoniques sont pourtant pour l'Arabe le symbole de l'amour conjugal. Quand un mari meurt, sa femme et les pleureuses l'appellent avec douceur : « Chameau ! O mon chameau ! »

*
* *

Le désert. — Partis à dix heures dans la Chrysler, nous traversons les faubourgs de l'ouest, côtoyons la mer, l'abattoir, les salines du lac Mariout à trente à l'heure, vu l'état de la route. Les salines ne sont pas aménagées en damier comme celles de nos pays ; en partie desséchées, leur blancheur

éblouissante sous le soleil et leurs lointains reflets bleus donnent l'image imprévue et rafraîchissante d'un paysage polaire. Des tentes bédouines çà et là. au bord de la piste pierreuse. Puis un portail se dresse, isolé dans l'étendue, clos par une chaîne. La voiture s'arrête ; des Arabes placés en sentinelle prennent le numéro de l'auto et le nom du propriétaire : c'est la porte du désert, fermée à clé. Précaution utile en cas d'accident ; mais je ne puis m'empêcher de rire en songeant à cette autre porte, composée de deux montants et d'un battant, que les clowns placent au beau milieu du cirque et par laquelle ils viennent passer avec persévérance, quand il serait si facile de circuler à côté.

En Algérie, le mot Bédouin désignait jadis les « fils de la grande tente », l'aristocratie du pays ; mais en Égypte, il a toujours eu le sens péjoratif qu'on lui donne maintenant partout, car les Bédouins d'ici ne sont pas ces grands nomades du Sahara occidental, mais d'humbles forains, des sortes de bohémiens, si l'on peut dire. Entre le Nil et la mer Rouge, ils sont âniers et caravaniers ; ceux de la Marmarique que nous voyons joignent à ce métier celui de la contrebande qui, en quelque sorte, les relève un peu. Leurs tentes sont des loques innommables et rapiécées, soutenues par des perches si basses que les grands gaillards vêtus de blanc qui se tiennent debout à côté pour nous voir

passer doivent se mettre presque à quatre pattes pour y entrer. Les femmes se cachent...

Nous roulons. La plaine est parsemée de touffes d'une herbe noire et dure. On ne voit plus de tentes. Autour de nous des lieues et des lieues de solitude plate comme un lac. Je songe à la Prairie de Fenimore Cooper, au Far-West des films américains ; j'attends les Peaux-Rouges ; mais c'est le moyen âge qui surgit : un fort château crénelé, du profil le plus net et le plus pur, sans une bavure ; c'est une des forteresses bâties par les Anglais contre les Senoussis. On s'approche : de près, le château paraît moins formidable ; point de fossés, ni de donjon, un mur relativement bas ; néanmoins, on s'attend que le guetteur embouche sa trompe, que des archers paraissent aux créneaux. Et ce qui fait le prix de ce décor mi-gothique, mi-oriental, c'est qu'il est utile : on s'en sert. Malgré les fusils, les conditions de la guerre n'ont donc pas beaucoup changé par ici.

Des kilomètres encore dans cette déserte aridité : on se rapproche de la mer. Au loin paraissent d'immenses ruines, des monuments dont il ne reste pas pierre sur pierre, et pourtant si vastes que leurs débris font des collines : c'est l'antique ville d'Abou-sir. (O déjeuner !) De là, nous piquons sur Abou Mina qui, au contraire, a l'air d'une gigantesque citerne pleine de colonnes brisées, de tronçons de

murs, de fragments épars. Ah ! j'aimerais bien utiliser à fond ma documentation et faire ici un petit topo archéologique ! Mais nous voulons entrer dans le grand désert. La piste sablonneuse est merveilleusement roulante. Où va-t-on ? On ne sait : droit devant soi. Toujours le sable gris, les touffes d'herbe sombre. Au loin une seule tente de Bédouin, invisible sur l'horizon, mais qu'on repère grâce à son chameau entravé qui se découpe comme un schéma géologique. On éprouve une légère agoraphobie. On aimerait craindre de se perdre, mais on n'a peur que de manquer d'essence, car on retrouve toujours sur le sable la trace de ses propres roues et le pis qui puisse arriver, c'est qu'on soit obligé de revenir. Tel le petit Poucet jalonnant sa route avec des allumettes suédoises, un Anglais a fait planter une barre de fer tous les deux milles jusqu'au Caire (?); malheureusement, la plupart sont renversées, et l'on ne voit pas les autres à 200 mètres. Beau sport que les raids dans le désert : on s'en va à plusieurs dans deux ou trois de ces vieilles Ford qui digèrent jusqu'aux grains de sable ; l'une d'elles porte l'essence, les pneus, les outils nécessaires en cas de panne, les vivres et l'eau à boire ; on atteint les oasis en peu de jours et c'est ici le seul pays du monde où la chaleur et la sécheresse rendent le camping agréable... Mais nous n'avons pas le temps.

Cap au nord. Au bout d'une heure nous atteignons le camp d'aviation d'Amrieh, qui est abandonné ; les Anglais ont pourtant dépensé bien des milliers de livres à l'édifier pendant la guerre. Au milieu du désert, un décor militaire et strict ; d'immenses hangars de pierre, une foule de bâtiments solides comme des casernes, et le tout solitaire comme la cité indoue de Mowgli. Les vitres sont cassées, les tôles ondulées des toitures sont volées ; on dérobe la plomberie, le bois ; mais du dehors tout semble intact. Deux Bédouins traversent le champ d'atterrissage, menant un troupeau de leurs chèvres noires et de leurs moutons bruns, et y mettent un désordre agréable à l'œil... C'est fini. Après l'oasis d'Amrieh recommence ce qui nous semblait tout à l'heure solitaire et qui nous paraît maintenant si habité. Et bientôt nous repassons la porte du désert.

*
* *

A la gare. — Nous regardons les indigènes s'em-
piler dans un wagon de troisième. Tous les compartiments pleins à éclater, il y pénètre encore des gens. Je vois arriver un marchand en galabieh qui porte sur sa tête un ballot cousu dans une toile à sac, un autre sous le bras ; puis un fellah suivi de son épouse : celle-ci se hâte en se dandinant lourdement sous ses étoffes noires ; elle tient à cheval

sur son épaule un petit enfant au nez coulant, au yeux couverts de mouches, et en tire un autre par la main. Tout cela s'insère à grand'peine dans la masse multicolore, au milieu d'un concert de menaces, de supplications et d'injures qu'on me traduit à peu près :

— Il n'y a plus de place, ô femme !

— Laisse-moi monter, au nom de Dieu ! Laissons monter, ô cheikh !... J'ai payé un talari comme toi. As-tu le droit d'occuper tout le compartiment ?

— Allons, écarte-toi, fils de chien ! hurle le fellah.

— On voit bien que tu viens de derrière les buffles !... Ne me pousse pas, ô porc ! fils de porc !

— Que Dieu te rende aveugle !

— Je te ferai cuire tes poux sur la tête !

Vont-ils se battre ? Ils piaillent avec fureur, se lancent des regards fulgurants, agitent des mains véhémentes... Tout cela est sans importance : l'Arabe s'exprime toujours d'une façon théâtrale.

— *Ya Mohamed, talé !* Viens ici, il y a de la place, viens, viens !

Un jeune homme en galabieh appelle joyeusement un de ses amis et tous deux, penchés aux portières, échangent des signes amicaux ; j'ai cru qu'ils se criaient des insultes... La langue arabe, avec ses aspirations haletantes, est si rude, le rythme en

est si saccadé, l'intonation si rauque, le débit si exclamatif, la mimique si dramatique, que jusqu'aux amants qui se murmurent *je t'aime* ont l'air d'échanger des imprécations.

*
* *

Basse-Égypte. — Le train roule sur un billard brun et vert qui est la plaine du Delta. Sur cette fuyante platitude, où toutes les lignes semblent se couper à angle droit, l'œil glisse sans obstacle de parallèle en parallèle jusqu'à l'horizon qui l'arrête comme une ficelle tendue. Pas un point qui chatoie, qui scintille, qui tranche dans cette campagne, non pas même l'eau terne et limoneuse des canaux; les costumes, la verdure, tout est ensemble frais et sans éclat, et la couleur de la terre, qui est celle des visages, est aussi celle des maisons et des routes. Un paysage peint à l'aquarelle sur une plaque de plomb.

C'est ici l'une des campagnes les plus peuplées du globe, mais les animaux comme les hommes y sont tous utiles et doux; point de fauves ni de gibier, point de bandits. Il y a autant de monde dans les champs que dans une banlieue. Les files continues de passants révèlent le tracé des routes invisibles; tous les cent mètres un fellah travaille, penché sur le sol; partout des bêtes paissent entravées: une vache, un buffle, un mouton noir, un âne, un cha-

meau rêveur. Et de temps en temps, au milieu des cultures, glisse lentement la vergue oblique et la voile pointue d'une felouque qui vogue sur un canal invisible.

*
* *

Au Caire. — Alexandrie est moderne ; c'est une ville à l'européenne où vivent des indigènes. C'est au Caire qu'il faut chercher de véritables quartiers arabes. Les touristes, nos semblables, n'y sont guère gênants. « Il n'y a qu'à s'écarter un peu du Mouski pour n'en plus rencontrer un seul, nous dit F... S.... C'est comme dans la forêt de Fontainebleau ; dès qu'on s'éloigne des routes et qu'on entre dans les futaies... »

Promenade dans ce labyrinthe, aussi compliqué qu'un lacis de craquelures dans la boue sèche, guidée par F... S.... Ruelles si étroites que les moucharabiehs s'y toucheraient presque, passages couverts, impasses et culs-de-sac malodorants, poussière, flaques de boue puante qui en disent long dans ce pays où il ne pleut jamais, bâtisses croulantes, murs pourris et plus nuancés qu'une tranche de foie gras, échoppes, encombrements, mouches, ânes et marmaille, soleil, cris, grouillement : voir les cartes postales (*native scenes*).

Odeurs violentes. Devant nous marche un homme

dont la calotte rouge est mouchetée de points noirs, et qui bougent, car ce sont des puces. Un âne s'arrête net, de lui-même, devant une mosquée ; ce n'est pas un âne rétif, mais pieux : chaque fois qu'il passe ici, il stationne afin que son maître puisse murmurer une prière sans descendre. Un enfant court à toutes jambes, serrant entre les dents un pan de sa galabieh relevée jusqu'à l'estomac. Et partout des hommes, rien que des hommes vêtus de vert amande, de lie de vin, de jaune pur, de noir, d'étoffes rayées, de bleu passé surtout, dont à chaque pas la babouche claque sur le talon nu. Une foule sans femmes, ou presque. Nous en croisons une : aussi couverte qu'un monument avant son inauguration, elle tient sur sa hanche, comme une cruche, un marmot nu comme un ver. Une autre, assise dans la poussière, un plateau de loukhoums douteux sur les genoux, dort au milieu d'un nuage de mouches. Non loin d'elle, à côté de son âne arrêté, un Arabe soulage sa vessie, accroupi à cause de sa robe. Une troisième, qui porte précieusement sur la tête un tout petit morceau de pain, nous lance en passant une œillade incendiaire, quoique partant d'une seule prune, car la bobine de buis qui maintient son voile sur le nez l'empêche de regarder des deux yeux sans tourner le cou. Les marchands invoquent Allah et le conjurent d'ouvrir la porte du gain :

— O Dieu ! O Ouvreur ! Envoie les clients,

envoie ! O Généreux ! O Nourricier, ouvre ! Sur Dieu ! Envoie ! Envoie !

Nous nous arrêtons près d'une sorte de gargotier qui vend des boulettes de viande et je ne sais quelle soupe contenue dans un chaudron sur lequel il frappe un bon coup de temps en temps, malgré la défense ; c'est quand les gens font mine de s'arrêter qu'il faut l'entendre :

— O cheikh ! Viens les voir, viens vite, vien-en-ens ! Ce sont des boulettes de miel ! Viens, fils de mon oncle, viens, viens, viens, viens ! Elles sortent de la cuisine du Prophète ! C'est de la crème ! C'est un plat de sultan ! Elles sont splendides ! Viens, viens vite ! Ce sont des boulettes d'amours ! Des joues de vierges ! Du sucre du Paradis ! Elles sont pour rien ! Par le Prophète ! Viens, viens, viens vien-en-ens ! Sur Dieu !

*
* *

A midi, le silencieux torrent de lumière qui tombe du ciel emplit les rues jusqu'au bord, comme des citernes. Pas un souffle sur la place. Sous le feuillage transpercé d'un arbre gît un Arabe accablé, son couffin de pistaches à son côté. Les murs sont des falaises crayeuses, inhumaines. Une raie d'ombre, étroite et nette, les cerne sur le sol blanc comme une raie tracée à l'encre de Chine sur le papier.

Les maisons vont étouffer comme des poissons : elles bâillent de toutes les bouches noires de leurs boutiques. Un homme sort de l'une d'elles, fait trois pas sous la clarté inexorable, et regagne son trou. Rien ne bouge plus. Il semble que la lumière se solidifie. Il n'y a plus de passé ni d'avenir, plus de temps, plus rien qu'un faucon héroïque, gros comme une tête d'épingle, qui tourne en spirales au-dessus de la citadelle pour faire savoir là-haut que le monde n'est pas mort.

*
* *

Halo. — Il n'y a jamais de pénombre au Caire. Les murs, quand ils peuvent, poussent à leur pied une ombre courte, solide et nette que la clarté assiège et presse commel'eau une jetée. En revanche, un léger halo d'or rose amollit le contour des choses : c'est la poussière.

*
* *

Après dîner à l'hôtel Shepherds. — 80 pour 100 d'Anglais, 11 pour 100 d'Américains, 8 pour 100 d'Allemands, 1 pour 100 du reste. Il n'y a plus de vraie province qu'en Angleterre. Robes d'un rose pâle, d'un bleu pâle, d'un mauve pâle, très courtes, beaucoup plus courtes qu'à Paris. Les cheveux

de même (1). Chaque dame a un vilain petit châle acheté ici où l'on ne voit que cela dans toutes les boutiques, et c'est un châle espagnol (souvenir d'Égypte). Voisinages, mots aimables, décente insignifiance : le paradis de la baronne Staffe, mais sans la cérémonie française. Les Américaines à peu près pareilles, mais peut-être moins effacées. L'une d'elles, à lorgnon « invisible », porte sur ses cheveux gris, coupés très courts, un immense peigne espagnol qui y tient par un élastique. Il y a chaque soir, depuis la fondation de l'hôtel, une nouvelle fillette de quinze ans, presque formée, que ses parents envoient faire une commission, et la chère petite chose traverse le salon en sautillant pour prouver la pureté de son cœur. Il y a toujours aussi deux ou trois misses qui posent l'orange qu'elles ont emportée de la salle à manger sur leur exemplaire de Keats relié en peau souple... On aurait envie d'aller ôter son smoking et de revenir en veston, de rire avec bruit, que sais-je ? de tremper des mouillettes dans sa tasse, bref de faire n'importe quel scandale pour s'amuser un peu.

Ce matin, à déjeuner, une Américaine et son mari prenaient leur repas près de nous. La dame buvait de l'orangeade en mangeant du saucisson et l'homme arrosait son bifteck avec du café au

(1) Écrit en 1927.

lait. Mais je me suis dit que, si j'étais Anglais, je serais ravi de regarder des Français mangeant des grenouilles. Il n'y a rien de plus amusant que de voir se justifier les idées toutes faites.

*
* * *

El Azhar. — La mosquée d'El Azhar est défigurée par les restaurations, mais je m'aperçois en sortant que je n'ai pas même songé à en examiner l'architecture. C'est aussi que l'Azhar est quelque chose d'autrement rare qu'une antiquité matérielle : c'est une antiquité intellectuelle, spirituelle, et les esprits y sont aussi vieux que les pierres.

Cette mosquée est le siège de la plus grande et plus importante Université du monde musulman. C'est-à-dire qu'ils sont là des milliers qui sentent et qui pensent comme on sentait et pensait chez nous au moyen âge ; qui vivent dans les mêmes conditions intellectuelles, morales, physiques mêmes, où ont pu vivre les étudiants de la rue du Fouarre et de la maison de Robert de Sorbon. Ici le monde est arrêté. Et quel musée ce serait que le palais de la Belle au Bois dormant ! Je descends de la machine à explorer le temps.

Simplifions. On peut dire, en gros, que pendant des siècles on a cru chez nous et partout que la science n'était pas à trouver, mais à retrouver ;

qu'elle gisait dans des livres révélés et dans les ouvrages d'êtres inspirés ou d'hommes de génie qui avaient vécu en des temps très anciens, d'où il s'agissait seulement de l'exhumer. Tout l'effort scientifique consistait à expliquer, à commenter ces textes sacrés ou révévés, à en tirer les conséquences ; et l'on ne mesurait pas tant la valeur propre, intrinsèque des conclusions qu'on s'occupait de leur légitimité, de savoir si elles étaient conformes à l'esprit et à la lettre des textes qui faisaient autorité. La première Renaissance, et la première Réforme, qui n'en est qu'un des aspects, n'ont voulu qu'une chose : écarter cette « brodure de gloses » qui peu à peu avait recouvert et obscurci les textes sacrés ou profanes et rétablir ceux-ci dans leur pureté. La Science, ce fut alors presque uniquement la philologie (comme nous disons) ; par exemple, les médecins croyaient que la médecine était dans Hippocrate et Galien, et qu'il n'était pour la savoir que de les bien connaître et interpréter : c'étaient, comme les autres, des humanistes et Rabelais, médecin, se fit éditeur. Ce n'est que plus tard que l'on commença d'écarter le critérium de l'autorité et de se fonder sur l'observation.

Les Arabes n'en sont pas encore à la Renaissance. Pour eux le Coran et les livres sacrés contiennent tout : il suffit donc de les connaître et de les comprendre. C'est pourquoi les enfants n'ap-

prennent qu'une chose : le Coran, et par cœur (du mieux possible, naturellement) : tel est le premier degré de la science. Ensuite, il faut connaître le sens du livre : qui l'a pénétré sait tout, nécessairement. Mais il faut le « bien » comprendre, c'est-à-dire de la façon traditionnelle et arrêtée : cela revient en pratique à apprendre par cœur l'explication aussi. Car la nouveauté est extrêmement dangereuse et, en fait, toujours condamnée. Bref, la réflexion personnelle, la recherche originale, l'esprit critique qui est le fondement même de la science moderne, tout cela est banni. Nous sommes au moyen âge.

Avant d'être admis à l'Université d'El Azhar, on passe un examen : des docteurs, des *oulémas*, citent au candidat telle ou telle ligne du Coran au hasard et il faut qu'il continue de mémoire. Lorsqu'il a prouvé qu'il sait imperturbablement le texte, ils l'inscrivent à la mosquée et le voilà étudiant, *toulbas el elm*, « postulant le savoir. » Désormais, il va apprendre la grammaire, le droit religieux, la logique, la rhétorique, etc., mais tout cela, déduit des livres saints, n'en est au fond que gloses et commentaires groupés à peu près par matières et absurdement littéraux (comme il est d'ailleurs naturel, puisque le texte est sacré). Si bien que les sciences qu'on apprend à El Azhar sont fausses, je veux dire vaines, arbitraires, artificielles. quelque

chose comme la science du blason à présent. Et non seulement l'enseignement est scolastique, mais la manière dont il est donné ne l'est pas moins. Les professeurs font leurs cours précisément comme nos maîtres du moyen âge, c'est-à-dire qu'ils lisent le livre consacré et le commentent phrase par phrase, de la façon la plus étroite. (Dans certaines universités d'Europe, d'ailleurs, les professeurs s'appellent encore des « lecteurs ».) Quand les toulbas connaissent les gloses aussi bien que le texte, ils deviennent des oulémas à leur tour, et transmettent à leurs disciples ce savoir mécanique qu'ils appellent la science.

*
* *

Non, je ne me rappelle pas bien la mosquée : un amas de bâtiments confus, de murs ornés, d'où s'élancent deux minarets ravissants, parbleu ! comme tous les minarets. J'avais trop hâte de suivre les maigres jeunes gens qui entraient par la double et majestueuse porte des Barbiers, pleins de réserve et de haine, sous leurs turbans sales, dans leurs galabiehs déteintes. Ils ôtaient leurs babouches, les claquaient l'une contre l'autre pour en faire tomber la poussière, les prenaient à la main et s'en allaient vers le portail lumineux au fond du vaste vestibule.

Je la franchis à mon tour, cette porte de la science. Devant moi une cour dallée, entourée d'arcades, un lac de soleil où tombent des pans d'ombre comme des planches. Assis, étendus au pied des colonnes, adossés au mur, des hommes de tout âge et de tous pays : des enfants de quinze ans et des gaillards de quarante ou davantage, car certains passent là vingt ou trente années, dit-on, jamais découragés, ânonnant, s'entêtant à graver les mots dans leur cervelle ; des peaux brunes et des noires, des presque blanches, des jaunâtres aussi. Quelques riches portent des chaussettes, mais presque tous vont nu-pieds, vêtus de mauvaises robes déteintes et de turbans crasseux, car aujourd'hui les toulbas de l'Azhar viennent presque tous de « derrière les buffles ». Il en est qui causent, qui prient, qui mangent, qui apprennent, qui dorment, ou qui écrivent sur des ardoises. Seuls ou assis côte à côte, ils psalmodient en balançant vigoureusement le buste d'avant en arrière, comme des rameurs, afin de mieux marquer le rythme mnémotechnique. Certains lisent en marchant, pour ne pas s'endormir. Plusieurs errent paresseusement d'un groupe à l'autre. D'autres sommeillent en dépit du bruit, le visage couvert. Depuis combien de temps foule-t-il de son pied dur le pavé de l'Azhar, cet humble fellah qui avance comme un somnambule, l'œil fixe et la figure contractée, en chantonnant le texte

difficile ? A ses pieds, un campagnard aux larges épaules tire d'un sac un oignon et un quignon de pain et commence un frugal déjeuner. Son voisin lit paisiblement un journal. Un aveugle traverse les groupes à tâtons ; ceux qu'il va heurter lui prennent la main sans se lever et le remettent doucement dans la bonne voie. Un enfant coiffé d'une calotte blanche, les yeux fermés, se balance en marmottant auprès d'un homme presque vieux et qui rêve... Tristesse de tout cet inutile labeur, de ces sourcils froncés, de ces regards tendus, de ces visages à la fois accablés, anxieux, résignés, acharnés, de ce fervent et monotone bourdonnement. Cette mosquée pleine d'échines en mouvement, c'est une galère absurdement archaïque, que tirent péniblement les rameurs attelés au lourd aviron scolastique.

Patinant sur mes babouches larges comme des raquettes à neige, je traverse la cour ensoleillée et je reçois au passage de bien mauvais regards. (Comme je les comprends !) On gravit quelques marches : le fond de la mosquée est surélevé. J'aimerais voir d'ici El Azhar à l'heure des cours, quand les oulémas font leur leçon, accroupis au milieu de leurs disciples rangés en cercle, chacun derrière ses babouches soigneusement alignées ; quand une cinquantaine de ces docteurs se balancent en psalmodiant à tue-tête, sur le ton nasillard qui

est de tradition. D'ailleurs le maître emmène souvent ses toulbas dans quelque autre mosquée, à El Mouyad ou ailleurs : toutes sont des lieux de travail et de réunion autant que de prière. Il appelle ses élèves « mes fils » ou « mes enfants » ; ils le nomment : « Maître ». Ils lui baisent la main ; il ne leur ménage pas les injures. Car ils dépendent de lui : c'est lui seul qui leur délivrera le certificat qu'ils attendent lorsqu'il les jugera suffisamment instruits.

Les toulbas venaient jadis de partout ; aujourd'hui ils sont pour la plupart Égyptiens ; pourtant on voit encore des Marocains, des Algériens, des Senoussis, des Éthiopiens, des Turcs, des Syriens, des Persans et même des Aghans, des Tcherkesses, et jusqu'à des Chinois, paraît-il, jusqu'à des Somalis et à des nègres de Zanzibar. En principe, l'Université les loge et les nourrit. Chaque étudiant a droit chaque jour à une petite ration de pain. On me montre au fond, sous la tribune, les antiques casiers fermés à clé qu'on attribue aux privilégiés. Et ceux qui le veulent peuvent habiter dans les rouaks, qui sont des sortes de chambrées nues, où ils couchent sur de mauvais matelas, font leur cuisine sur de puants fourneaux à pétrole et travaillent. Chaque rouak est affecté traditionnellement aux toulbas de telle ou telle contrée : il y a celui des Africains du Nord, celui des Indous, celui des Syriens, etc. ;

il y a même le rouak des aveugles, qui vivent sous un cheikh aveugle comme eux, entretenus par des fondations pieuses. De même, au moyen âge, les étudiants de chez nous se partageaient en « nations », de même ils crevaient de faim dans leurs collèges. Bien entendu, seuls les très pauvres logent ainsi à El Azhar ; les autres louent des chambres en ville.

Se peut-il que ces gens demeurent ainsi toute leur vie emprisonnés dans ces disciplines surannées ? Il me semble invraisemblable que même ici l'esprit moderne ne pénètre pas un peu. « Oh ! me dit-on, la plupart des oulémas ne psalmodient plus à tue-tête le Coran comme autrefois : ils récitent tout simplement, en mettant le ton. — Ah ! — Et puis certains vont jusqu'à enseigner un peu de mathématiques, d'histoire et de géographie, ce qu'on appelle les « sciences modernes ». Il est vrai qu'elles sont assez mal vues. — Et c'est tout ? — Dame ! »

Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne sort plus d'El Azhar que des maîtres d'école et des cadis. L'État a créé des collèges, des établissements d'enseignement et une Université à la mode européenne, et qui sont admirablement tenus.

*
* *
*

Bonnet d'âne. — « Dans les écoles on conserve toujours un chapeau de Franc pour en coiffer les

enfants ignorants ou indociles : c'est le bonnet d'âne de l'écolier ture. » (Gérard de Nerval, *les Femmes du Caire*.) N'oublions pas, en imaginant la scène, que les « chapeaux de Francs » étaient alors hauts de forme.

*
* *

S. M. Fouad I^{er}, certes, ne le mériterait pas : tel Ramsès II, son prédécesseur, il a le goût des monuments, mais il les veut d'esprit, non de pierre. Dès 1909, le prince Fouad présidait au Caire un congrès international d'archéologie. Il dirige lui-même la préparation d'une vaste histoire de Méhémet-Ali pour laquelle il a fait fouiller les archives de Paris, de Londres, d'Italie et de Russie. Il est depuis 1914 le président de la Société royale de géographie qui envoie des cartographes jusqu'en Abyssinie, et qui publie chaque année des atlas, recueils de textes et études ethnographiques de toute sorte, somptueusement imprimés, et ponctuellement, par notre Institut d'archéologie orientale. Il a chargé un académicien de Paris, M. Gabriel Hanotaux, de faire composer par les meilleurs spécialistes une monumentale histoire de l'Égypte depuis les origines jusqu'à nos jours. En attendant, il a demandé à des savants français du Caire, MM. Jouguet, Gauthier, Munier et le R. P. Bovier-

Lapierre, d'en écrire une brève en trois volumes, qui devront être publiés avant deux ans. Il songe, paraît-il, à fonder une académie chargée de conserver dans sa pureté la langue arabe... Sa politique ne nous appartient pas ; mais il est permis de dire que depuis Prospero, duc de Milan (celui de Renan), on n'avait guère vu de souverain plus cultivé et plus heureusement ennemi de Caliban.

*
* *

Femmes. — « De belles mains ornées de bagues talismaniques et de bracelets d'argent, quelquefois des bras de marbre pâle s'échappant tout entiers de leurs larges manches relevées au-dessus de l'épaule, des pieds nus chargés d'anneaux que la babouche abandonne à chaque pas et dont les chevilles résonnent d'un bruit argentin... » Où avait-il vu cela, ce Gérard de Nerval ?

Je cherche vainement ces belles créatures dans les quartiers arabes : je n'aperçois que de grosses personnes dont les voiles et les châles dissimulent insuffisamment la mollesse. Sont-elles jeunes ou vieilles, riches ou pauvres ? On ne sait. Leurs voiles, leurs yeux fardés, tout cet attirail de mystère et de volupté, elles le portent sans y penser, comme une honnête bourgeoise de chez nous revêt pour promener ses enfants aux Tuileries ses souliers à

talons Louis XV, sa robe courte et ses divers ornements. Elles avancent d'une lourde démarche de canard, qu'elles doivent à leurs babouches : il faut qu'elles posent le pied bien à plat, les genoux pliés par conséquent, oscillant à droite et à gauche. Une Parisienne chaussée comme elles, qui voudrait garder sa démarche, enverrait à chaque pas sa babouche à quatre mètres.

Telles sont les femmes du Caire, bien différentes de ces sveltes fellahines de la campagne, qu'on voit aller à la fontaine les pieds nus, leur cruche de cuivre sur la tête. Et ce sont ces créatures passives, à l'œil d'animal, qui font rêver ce peuple innombrable. Car lorsque l'une d'elles passe dans la rue pleine d'hommes (ce qui arrive rarement : elles ne sortent guère et l'on rencontre bien cent hommes pour une femme), nul ne la regarde, mais on croit percevoir un curieux frémissement. Depuis son enfance jusqu'à sa mort, l'Arabe vit dans une atmosphère d'érotisme qui l'absorbe tout entier et son désintéret de l'effort intellectuel et physique, son fatalisme sont faits pour beaucoup de son épuisement sexuel. Il ne songe qu'à multiplier et augmenter sa sensation quelle qu'elle soit. Son goût des nourritures épicées, des parfums violents, des aphrodisiaques (ou prétendus tels) est de tous les temps. Il se fait ici une consommation de stimulants ou de stupéfiants prodigieuse, et le gouvernement, malgré ses

efforts, n'est pas plus arrivé à enrayer les ravages du haschich traditionnel que ceux de la cocaïne nouvelle.

*
* * *

Légère querelle. — Au milieu du quartier arabe, on m'emmène voir le soir la rue des prostituées, bordée de boutiques minuscules. Devant chacune attend une courtisane de peau blanche, noire ou beige, et le rideau soulevé laisse apercevoir un lit. Cela rappelle les rues des filles à Marseille ; mais ce qui est beau, c'est l'éclairage : tantôt un bec de gaz sautillant, tantôt une simple lampe posée par terre, tantôt une électricité blanche et qui ne pardonne pas. Une foule paisible se promène dans ce décor. Je ne vois que sourires, point de ricanements gênés, car il n'y a rien ici de défendu, de honteux : l'infidélité de l'homme n'est pas un péché. D'ailleurs des échoppes d'artisans s'entremêlent à celles des courtisanes ; chacun son travail.

J'ai voulu retourner là dans la journée. Deux femmes se disputaient en arabe.

— Fille de chien ! Que ta tombe soit couverte d'excréments de prêtre chrétien ! hurlait l'une.

— O prostituée ! Vache du diable ! O cochonne ! C'est par le derrière que ta mère t'a enfantée ! répondait l'autre.

Un jeune homme qui passait se mit à chanter :

O nuit ! O nuit ! O nuit ! O nuit !

O yeux ! O yeux ! O yeux ! O yeux !

*
* *

Usage des mosquées. — Nous n'allons plus à l'église que pour prier. Mais jadis les églises étaient aussi des lieux de réunion, de délibération, de repos ; on y tenait des assemblées ; le curé y publiait au prône les édits ; c'était à l'église que battait vraiment le cœur du village, du quartier. Telles sont encore un peu les mosquées. On y vient causer, travailler, dormir, donner des leçons, prendre l'air au jardin ; de temps en temps quelqu'un se met à prier sans que les voisins interrompent leurs occupations ; ce sont des lieux agréables où il fait frais. La mosquée de Mohammed-Ali est un vrai salon aux mille lampes, au sol couvert d'un épais tapis rouge. La religion mahométane fait peu d'appel au mysticisme ; d'ailleurs ses rites mêmes sont simples et peu nombreux. Des récitations mécaniques suffisent. Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des croyants ne comprennent pas un mot du Coran.



Chabrol, l'un des savants qui accompagnaient Bonaparte en Égypte, rapporte que les musulmans se lavent aussi souvent qu'ils peuvent les parties génitales. C'est ce que ne peuvent pas ignorer les visiteurs de la mosquée d'El-Mouyad, dont le jardin ombreux s'étend autour de la cour des ablutions, les dames surtout, car il se trouve toujours là quelques croyants pour leur montrer à la dérobée comme ils sont propres. Au temps de Chabrol, les croyants se servaient exclusivement de la main gauche pour ce nettoyage ; la droite était réservée à des usages plus nobles, tels que diviser et distribuer les aliments, saluer et donner des signes de dévouement en se posant sur la tête. Les temps sont changés.

Je n'ai pas pu m'assurer si, comme le dit ce consciencieux savant, « les jeunes filles coptes qui ambitionnent de posséder avant l'âge les appas de l'adolescence » appliquent encore « sur leur gorge naissante des compresses de mie de pain chaud », ni si cet expédient a toujours l'inconvénient, en produisant son effet, de faire perdre aux mamelles leur élasticité.

*
* *

Bien joué. — Nous passons par le bazar ; il est tôt dans l'après-midi et il n'y a pas encore beaucoup de touristes en campagne. Pourtant déjà les acteurs sont prêts. J'admire toujours ce gros malin qui, loin de se précipiter sur les passants comme ses confrères levantins, sait si bien composer son rôle et son décor. Il est merveilleusement oriental, presque trop. Les acheteurs le trouvent assis sur son divan, ses belles babouches écarlates rangées à côté de lui. Vêtu de soie et portant son turban avec la noblesse d'un pacha, tantôt il lit le Coran en se balançant avec grâce, tantôt il fume son narghileh, tantôt il semble rêver aux houris en tripotant son chapelet d'ambre. Je sens bien qu'un jour ou l'autre, je ne pourrai pas m'empêcher d'aller découvrir comme les autres, dans le coin le plus caché de son échoppe, quelque précieux objet fabriqué à Paris ou à Berlin, mais provenant, à l'en croire, du tombeau de Tout-ank-Amon.

*
* *

Mosquées, mosquées, El-Mouyad, avec ses murs de massepain rouge et sa porte aux beaux bronzes, couleur de glace à la pistache. Ibn Touloun, Sultan

Hassan, que sais-je ? et vous, tombeaux, musée Arabe — je commence à vous avoir assez vus ! Tant de pittoresque, tant de gracieux, tout cette sucrerie font mal au cœur à la fin. Des ciselures qui ne sont que des frissons à fleur de peau. Rien que des motifs d'ornement, et du plâtre blanc, du plâtre peint, du plâtre... Toutes ces bâtisses s'écaillent, s'effritent, tombent non pas en ruines, mais en poussière comme les « pavillons » d'une exposition un mois après la fermeture. Une architecture en carton, et fardée, qui faute d'entretien se détruirait comme un jardin. Un art tellement facile que les Yankees eux-mêmes (avant leur grande architecture actuelle, naturellement, au temps où ils édifiaient dans toutes les banlieues des châteaux de la Loire et des palais des Doges) dédaignaient d'en faire des fac-similés. D'ailleurs les Arabes n'ont n'ont jamais eu le goût du durable, du solide ; ils ne savent point ce que c'est que « la Maison ». Les leurs ne tiennent pas debout, s'écroulent toutes les cinq minutes, et plutôt que de réparer sa demeure, l'Arabe préfère en bâtir une autre à côté. Une mesure de plâtre ornée de « jours » comme un mouchoir, au milieu d'un jardin plein de jets d'eau, avec un rossignol, le tout parfumé d'une odeur de friture, voilà l'art musulman... Ah ! vous avez raison : c'est charmant... charmant ! Mais, malgré tout, un peu court.

Ce que j'aurais voulu voir, c'est la mosquée d'El-Hosseyn où la tête du petit-fils du Prophète, tué par Yasid il y a quatorze cents ans, fut apportée dans un sac de soie verte et continue, paraît-il, de saigner dans un bassin d'or — ô Gustave Moreau ! Mais il n'y a pas moyen.

*
* *

Si seulement je pouvais me mêler à ce peuple des Mille et une Nuits qui défile dans la rue, parler aux gens, pénétrer dans leurs maisons, vivre un peu de leur vie, acheter une esclave, comme Gérard de Nerval (ou deux) !... Mais non : il faut se contenter de regarder passer la foule qui se déroule comme un décor, ou comme un paysage devant la glace du sleeping : on en est séparé par une vitre. J'ai toujours mieux aimé trois jours d'auto qu'une journée de chemin de fer.

Et puis toujours du pittoresque... Assez de pittoresque ! Il faut des idées pour vivre.

*
* *

Efficacité. — C'est aussi qu'hier je suis allé au Musée. J'ai payé, j'ai pénétré dans une sorte de vestibule polygonal, j'ai levé les yeux et j'ai reçu le coup... J'en étais *groggy*. Depuis le jour bien loin-

tain où je suis entré pour la première fois au Musée des Antiques du Vatican, je n'avais rien *encaissé* de tel.

Je ne me doutais pas... Ce n'est pas à Athènes : c'est dans les musées d'Italie, d'Angleterre et de France qu'on se fait la meilleure idée de la beauté grecque ; mais il est impossible d'imaginer ce que c'est que l'art égyptien sans être venu ici — aussi impossible qu'il le serait de comprendre la boxe si l'on n'avait jamais vu de combat et qu'on n'eût assisté qu'à des assauts courtois. J'avais vu les collections d'antiquités égyptiennes du Louvre, du British et du musée de Turin. Elles manquent, comme les boxeurs de salle, d'*efficacité*, elles en manquent nécessairement et par définition. Songez que, pour amener seulement chez nous ce petit obélisque de Louxor, il a fallu armer un navire tout exprès. En Europe, toute l'échelle intérieure de l'art égyptien est faussée ; en général, les objets qu'on y a transportés sont relativement petits et légers : cela modifie la moyenne et cela empêche qu'on éprouve d'abord cet étonnement qu'on a ici et qui justement est si *efficace*.

N'allez pas vous figurer que l'art égyptien est atteint de la maladie dite gigantisme. Car sa grandeur est parfaitement harmonieuse. On vit dans un monde aussi exactement rythmé et mesuré, quoique infiniment moins varié, que le monde grec, mais où

les êtres sont à une échelle supérieure à [la nôtre, tels les dieux de l'Olympe. Et d'ailleurs, l'étonnement qu'on éprouve n'est pas causé par la dimension des œuvres, mais par le contraste entre leur perfection d'une part et, de l'autre, 1^o leur masse ; 2^o la dureté de leur matière. On songe à la durée qui leur était promise, à leur quasi-immortalité, aux difficultés vaincues... On est devant une sorte de miracle.



Si l'on chargeait les figures de la géométrie du minimum d'expression, de chair qu'il faudrait pour les rendre admirablement humaines, on aurait l'art égyptien.

Le monde qu'il a fait vivre dans la pierre est d'une jeunesse et d'une élégance exquis. La déformation physique n'y existe pas. Les dieux, les rois, les fellahs, les femmes sont tous des athlètes de vingt-cinq ans et le dernier des esclaves n'est pas moins élégant que le pharaon. A quoi tient la divine noblesse de ce monde ? Elle ne tire rien du costume, car tous les personnages, quels qu'ils soient, n'en ont d'autre qu'un pagne de lin étroitement ajusté autour des reins ; joignez que les gestes sont d'une sobriété parfaite. Cette sculpture est si raffinée qu'elle dédaigne jusqu'aux effets de draperie les

plus légitimes. Et à côté du grand Kephren, Louis XIV drapé dans son manteau d'hermine et dans sa « majesté » a l'air d'une *midinette*.

Notons en passant ces mots d'Hérodote (II, 37) : « Les Égyptiens portent des vêtements de lin qu'ils veulent toujours fraîchement lavés ; ils y attachent le plus grand soin, car ils vont jusqu'à préférer la propreté à la recherche vestimentaire. » Voilà l'élégance parfaite (cf. Brummell).

*
* *

Les Égyptiens ont fait en granit, en basalte, en diorite, ce que les autres ont fait en marbre. Ils attaquent les matières les plus dures avec autant de hardiesse et de sûreté que les autres le calcaire, et leur technique est si juste, si parfaite, si exquise, que la seule vue des angles d'un sarcophage emplit d'émotion. Ce n'est pas cette passion romantique du « classique » Puget qui disait : « Je suis nourri aux grands ouvrages ; je nage quand j'y travaille, et le marbre tremble devant moi, quelque grosse que soit la pièce. » Oh ! non ! Eux, ils taillent la pierre avec autant de soin et de précision que les ouvriers d'Anvers le diamant. Le génie de leurs statuaires est étroit, mais il n'a jamais été surpassé. Les reliefs dont ils ont couvert des kilomètres de murailles (je parle de ceux de la bonne époque, des

IV^e et V^e dynasties, voire de la XII^e) sont à peine détachés du fond; sur cette profondeur de quelques millimètres, par des tailles tantôt sèches, tantôt moelleuses, ils ont obtenu non seulement des arêtes d'une décision et d'une saveur inouïes, mais des modelés adorables, qu'il faudrait aux Grecs mêmes des reliefs hauts de plusieurs centimètres pour exécuter.

*
* *

Gizéh. — On franchit le Nil par un pont fort banal; on suit une longue route que des villas côtoient longtemps, que bordent les rails du tramway. Elle s'arrête devant des collines de sable. A gauche, quelques masures arabes, abandonnées; à droite, un vaste immeuble: c'est l'hôtel nommé Mena House; il y en a de plus laids. Des jardins anglais l'entourent en partie, semés de courts de tennis. Des files d'autos vides s'allongent au bas de sa terrasse: elles ont amené cette foule élégante qui y prend le thé. A côté d'elles, au pied de l'hôtel, des ânes à louer, des chameaux agenouillés, qu'on charge de grosses dames et de messieurs fort lourds (coût 60 piastres, 75 francs) et qui font à longs cris leurs réclamations au gouvernement. Cependant, on gravit la dune derrière eux, et soudain on se trouve au bord du désert. Plus d'hôtel, plus de

maisons, car l'arête du plateau les dérobe et d'ailleurs on ne saurait s'empêcher de leur tourner le dos ; le désert le plus classique, jaune et plat, qui s'étend à l'infini, et là-dessus les Pyramides, le Sphinx...

— Mais les touristes ?

— Vous voulez parler de ces files ininterrompues de fourmis noires ? Je ne sais par quel miracle les rapports de proportions humains sont changés. Ce sont ces monuments colossaux qui paraissent normaux et les gens trop petits. Le vaste temple entre les pattes du Sphinx n'est plus qu'une boule de papier avec laquelle ce gros chat vient de jouer. Ce n'est d'ailleurs pas tant la masse totale de la Pyramide de Kéops qui trouble l'œil, que l'énormité de chacune des pierres dont elle est faite : aucune d'elles n'a moins de dix mètres et elles pèsent en moyenne deux tonnes et demie, mais elles sont si bien coupées, ajustées, jointoyées, qu'elles n'ont pas l'air plus grandes que les pierres de taille de nos maisons. Oui, décidément c'est nous qui ne sommes pas à la bonne mesure. On a l'impression de se trouver dans un monde fait à une autre échelle et un habitant de Lilliput à Paris, c'est lui-même qui ne tarderait pas à se juger exceptionnel.

— Est-ce beau ?

— Il est bien difficile d'employer le même mot pour qualifier d'une part ces formidables monu-

ments abstraits et, de l'autre, le Parthénon ou la cathédrale d'Amiens. Une figure de la géométrie dans l'espace, est-ce beau ? Parfait, tout au plus... Oui, mais une figure de la géométrie dans l'espace si colossalement réalisée ? Des monuments sans visage, des monuments muets comme la mort (quoique gravés comme des sonates), mais dont l'impassibilité apparente confond, à qui leur grandeur inimaginable confère ce pouvoir magique de nous transporter par leur seule présence dans un monde qui n'est pas le nôtre ? Des monuments uniques, en outre, sans pairs et sans parenté avec nous, des monuments inhumains. Enfin si impressionnants (cela dit pour ceux qui veulent de la sensation partout) !

*
* *

Soldats, du haut de ces Pyramides, quarante siècles vous contemplent ! Aujourd'hui, à la place de Bonaparte, quelques-uns diraient : « Soixante-deux ou soixante-trois siècles », la plupart : « Quarante ou quarante et un », d'autres encore transigeraient à quarante-sept environ. Ne discutons pas sur ces pointes d'aiguille. Sans le savoir, Bonaparte avait fait une moyenne, laquelle d'ailleurs ne pouvait être que fautive (toutes les moyennes le sont en chronologie par définition) et qui pourtant

tombe apparemment juste : rien ne montre mieux qu'il était par nature un homme de gouvernement.

Le 1^{er} juillet 1798, Bonaparte et son armée commençaient à débarquer à l'anse du Marabout, à vingt kilomètres d'Alexandrie. Le soir même, le général se mettait à la tête des 5.000 hommes qui avaient été déposés à terre dans la journée, et à l'aurore, après avoir marché toute la nuit dans le sable, il prenait la ville d'assaut. Dès les 4 et 5 juillet, l'armée française partait pour le Caire.

Bonaparte piqua tout droit à travers le désert de Damanhour : en plein été, sac au dos, vêtus de drap, les soldats trouvèrent la marche si douloureuse dans ces sables brûlants que plusieurs se suicidèrent. Enfin l'on joignit le Nil et la flottille de ravitaillement à Ramanieh ; puis, après quelques escarmouches avec les Mamelouks, on parvint en vue du Caire.

L'armée avait à main gauche le bourg d'Embabeih, fortifié et muni d'artillerie, où 25.000 fellahs, armés à la hâte, tenaient garnison. En face, elle apercevait au loin les Pyramides et, sur l'autre rive du fleuve, pointaient les minarets de la ville. Entre le Caire et les Pyramides se groupaient en masses profondes les escadrons des Mamelouks, environ 8.000 hommes, commandés par Mourad bey, admirablement armés et montés sur des chevaux

de prix, qui passaient pour une des plus terribles cavaleries du monde.

Bonaparte venait d'inventer une formation nouvelle qu'il avait déjà essayée avec succès dans une escarmouche contre les Mamelouks. L'infanterie se formait en carrés par régiments ou par divisions, sur six rangs de profondeur, l'artillerie aux angles. Le moment venu, les files s'écartaient pour laisser tirer les canons, puis se resserraient pendant qu'on les rechargeait. Pour avancer ou reculer, les deux côtés du carré se mettaient en colonnes par le flanc droit ou gauche. Pour attaquer, les trois premiers rangs se détachaient.

Le général fit de ses cinq divisions cinq carrés : les deux premiers devant le village, hors de la portée des canons, devaient avancer très lentement, et les trois autres de plus en plus vite en s'alignant les uns sur les autres, de manière que toute l'armée, pivotant comme la branche d'un éventail, poussât les Mamelouks au Nil. Mourad bey voulut briser cette ligne redoutable et lança ses 8.000 chevaux sur la division Desaix, qui était à l'extrême droite de l'aile marchante. Desaix était encore en colonnes : il forma immédiatement le carré et les hommes manœuvraient si bien qu'il n'y eut pas une faute. Aux angles les canons tonnèrent, les feux de salve claquèrent et les formidables masses de cavalerie tournèrent bride tour à tour ou se dispersèrent

à droite et à gauche. On a fait des récits épiques de cavaliers se jetant sur les baïonnettes, coupant les mains des fantassins à coups de sabre, forçant çà et là le carré: il n'en faut pas croire un mot, pour cette raison qu'il n'y a *jamais* de combat à l'arme blanche entre deux troupes en bon ordre, sinon sur les images d'Épinal et les gravures des livres : *toujours* l'une des deux lignes commence à flotter et lâche pied avant le corps à corps ; alors l'autre la poursuit, et c'est à *ce moment seulement* que sabres et baïonnettes peuvent entrer en action. Bref, les Mamelouks, malgré leur bravoure, furent repoussés.

Mourad les rallia et chargea la division Reynier qui se trouvait à la droite de celle de Desaix. Il fut pareillement repoussé. Là-dessus, Bonaparte ordonna l'offensive et les premiers rangs des carrés avancèrent en colonnes d'attaque. Une troisième fois Mourad chargea, aidé par ses renforts ; une troisième fois sa charge fut brisée. En même temps, les deux divisions qui servaient de pivot se portèrent sur Embabeh : ce que voyant, les fellahs jetèrent leurs fusils et sautèrent dans le Nil, que la plupart passèrent à la nage.

Mourad dut se mettre en retraite en grande hâte avec ce qui lui restait de cavaliers, laissant tous ses canons et son bagage. Son palais de Gizèh servit d'asile à Bonaparte, et pendant que leur général s'y installait, les soldats s'occupèrent à dévaliser

les cadavres, car les Mamelouks avaient coutume de porter en armes et habits précieux, voire en sequins, toute leur fortune sur eux. Cependant, et comme il est de coutume en pareil cas, la populace du Caire s'était jetée sur les maisons des riches, tuant, pillant et violant à merveille. Une députation vint supplier Bonaparte d'envoyer quelques troupes dans la ville pour ramener l'ordre, ce qu'il s'empressa de faire. Et lui-même entra solennellement au Caire, le surlendemain, à la tête de son armée.

*
* * *

Il paraît que les quatre côtés de la grande pyramide sont égaux à un dix millième près et que le calcul du nivellement n'a pas été fait avec moins de justesse, en dépit d'un accident de terrain qui empêchait la mesure directe d'un point à un autre. Quant à l'orientation du bloc, elle est parfaite ; son ombre marque l'heure sur le sol avec l'exactitude de l'aiguille sur le cadran d'une horloge. Les contemporains des Pyramides avaient déjà noté le mouvement de certains astres, et particulièrement de la terre. Ils avaient composé un calendrier divisant l'année en trois cent soixante-cinq jours et commençant à la date de l'ascension solaire de Sirius, calculée d'après la latitude du Delta méridien.

dional, et « ils avaient compris que l'année calendaire se déplace lentement tout le long de l'année astronomique dont elle accomplit le tour en quatre cent soixante années », comme dit M. Breasted, dans son excellent livre. Pour établir ces lois, il fallait que des observations scientifiques eussent été faites, et vérifiées, contrôlées ; or, elles embrassent une période de quatre cent soixante ans : d'où il suit qu'on les a commencées à une époque bien antérieure à celle des Pyramides, un millier d'années avant sans doute... L'astronomie des pâtres de la Chaldée ? Peuh !...

D'ailleurs, au cours de ces dernières années on a retrouvé à Sakkara toute une série de tombeaux et de temples antérieurs à la première des Pyramides, mais qui sont aussi beaux, aussi savamment bâtis que les temples grecs de la bonne époque, auxquels ils ressemblent : ils datent pourtant du roi Zoser qui vivait vingt-six siècles avant Jésus-Christ ou davantage. Et n'a-t-on pas récemment exhumé du tombeau d'un grand prêtre, proche du Sphinx, une momie bien conservée, couronnée d'or, ornée de matières précieuses et qui, datant du même temps, paraît âgée d'environ mille quatre cent quatre ans ? Mais ce n'est pas assez : les fouilles entreprises sur la rive du Nil par l'Université du Caire ont révélé depuis peu les traces d'une civilisation néolithique fort avancée ; on a découvert des fonda-

tions de maisons, des magasins, des étoffes, des armes de silex, des vases en pierre dure, sculptés à même le bloc avec une merveilleuse habileté technique ; et tout cela est antérieur à cette première dynastie des pharaons qui, selon Manéthon et Diodore, avait succédé sur la terre aux dieux, aux demi-dieux et aux Mânes.

*
* * *

Si les Égyptiens s'appliquaient aux sciences exactes, il ne semble pas qu'ils aient pris grand intérêt à l'histoire ; aucun n'a seulement songé à écrire ses mémoires ni la chronique de ce qui se passait sous ses yeux. Ils ne se souciaient guère, non plus, de mesurer le temps écoulé : les années se comptaient à nouveau à partir de chaque règne, comme si l'avènement du roi eût été celui du monde ; et quand il était arrivé, dans des époques de troubles, que plusieurs rois régnassent simultanément sur des parties diverses de l'Égypte, en ce cas les inscriptions se contentent d'énumérer toutes ces dynasties à la suite les unes des autres. D'où de grandes hésitations chez les historiens modernes : certains voulaient qu'il y eût eu des quantités de dynasties simultanées, d'autres presque pas ; ceux-ci allongent la durée, ceux-là la contractent ; voilà pourquoi l'on faisait jadis partir de l'an 5510 le règne du pre-

mier roi Ménès, alors qu'on le fait généralement commencer aujourd'hui à l'an 3315.

Indifférence à l'histoire, que peut-on tirer de là ? L'Égyptien ne devait guère s'intéresser à la politique. Sans doute était-il peu patriote. Il devait vivre au jour le jour, fémininement. Individualiste. Tourné vers les sciences pures... Est-ce bien sûr ? Peut-être ne s'y attachait-il que parce qu'elles lui permettaient de prévoir les crues du Nil et de bâtir son tombeau, c'est-à-dire de subsister dans ce monde et dans l'autre. Il était très religieux : pratique et mystique, cela va très bien ensemble.

*
* *

Dans tous les récits des voyageurs, il est question du Ramadan : c'est que ce jeûne d'un mois a lieu à l'époque des touristes. Il est universel, officiel, et on l'observe jusque dans l'armée. Ne nous attendrissons pas : nos pères s'imaginaient qu'on meurt de faim lorsqu'on reste quarante-huit heures sans manger. Le Ramadan est une sorte de cure Guelpa, excellente pour la santé, et il faut plutôt admirer que la religion musulmane ait précédé nos hygiénistes en recommandant de se laver, de ne pas boire d'alcool et de jeûner de temps en temps. Les Arabes sont très propres, malheureusement ils se grisent comme vous et moi, abusent d'ailleurs

des stupéfiants, et jamais ils ne font d'aussi copieux repas que durant le Ramadan, car ils emploient toute la nuit à manger. C'est ainsi qu'on tourne les meilleurs préceptes religieux, qu'ils viennent de Dieu ou des médecins.

*
* *

Manche à air. — En allant à Héloüan, ville d'eaux sans intérêt, nous traversons Ameadi, dont certaines maisons sont comme des petits morceaux d'Angleterre transportés en pleine Égypte. Un boulevard bien court, mais bordé de beaux arbres, qui ne sont pas des palmiers, des villas on ne peut plus « désirables », en briques et pierres. L'une d'elles porte des créneaux gothiques et elle a une grande fenêtre ogivale, à demi couverte de lierre : on la croirait amenée dans un mouchoir de la banlieue de Londres. C'est un peu ridicule ici, mais on n'a pas envie de rire. On pense à ces manches à air qui descendent du pont jusque dans la chaufferie : les Anglais qui vivent dans la fournaise égyptienne viennent ici aspirer une goulée d'air du pays.

*
* *

Distinguons. — Au musée du Caire, on fait la queue pour visiter le trésor de Tout-ank-Amon ;

mais il y a peu de touristes dans les autres salles. Et il est vrai que, hormis quelques figurines de terre cuite et quelques bouts d'étoffe desséchés, on n'y trouve rien d'anecdotique. En outre, le musée, très scientifiquement classé, ne l'est pas de manière à enseigner les touristes. Les antiquités égyptiennes peuvent présenter des écarts de date de trois ou quatre mille ans et, durant cet immense laps de temps, il y a naturellement eu des moments de floraison merveilleuse et des périodes beaucoup plus nombreuses de stagnance ou de décadence, plusieurs époques classiques, plusieurs moyen-âges et plusieurs Renaissances. Le musée et les guides mettent tout sur le même plan, comme si l'on ne pouvait avoir dans ce pays qu'un point de vue archéologique et non du tout esthétique. C'est le devoir des archéologues, que de considérer tout ce qui est également vieux comme également précieux. Mais, en réalité, la moitié des objets qu'ils exhument est l'œuvre de ce qui correspondait chez les Égyptiens à la maison de Borniol et aux fabriques d'objets de piété voisines de Saint-Sulpice. Le malheur, c'est qu'après avoir regardé cinq cents couvercles de boîtes à momies, les gens s'en vont découragés. D'ailleurs, quand je dis « le malheur »...

*
* *

L'homme qui a découvert le trésor de Tout-ank-Amon, Howard Carter, est un savant excessivement bourru qui fait claquer sa porte, et à grand bruit, au nez des milliardaires, des jolies femmes, des princes, des académiciens et même parfois de ses confrères. Il faut pourtant qu'il l'ouvre aux journalistes, car jamais on ne vit de découverte plus habilement lancée que la sienne, ni de publicité plus adroitement faite : jusqu'aux petites histoires de mauvais œil et de tombeaux hantés, rien n'y a manqué de ce qui enchante le gros public. Le résultat, c'est qu'à cette heure tous les touristes sont persuadés que la découverte du tombeau de Tout-ank-Amon est la plus importante qu'un égyptologue ait jamais faite... Tant mieux pour Howard Carter.

C'est un homme heureux. Je songe à cette scène de la *Città morta* où Gabriel d'Annunzio imagine l'ouverture de la sépulture des Atrides par un Schliemann : les grands cadavres intacts sous leurs masques d'or, mais tombant en poussière au premier contact de l'air. Howard Carter, lui, n'a pas vu s'évanouir sa momie. Elle gît toujours dans la Vallée des Rois ; mais les cercueils du pharaon ses canopes, son masque, son diadème, ses sceptres

ses colliers, ses bagues, ses bracelets, ses sandales, ses meubles, son char, son carquois, sa boîte à poignards, ses lampes, ses cannes, son tue-mouches, son éventail, tous ses biens sont ici. Trois tonnes d'or fin, dit-on, arraché par ses esclaves aux mines de Nubie. Or jaune, or rouge, or ciselé, incrusté de bleu sombre ou d'azur. Le masque d'or de Tout-ank-Amon a des paupières de verre bleu de nuit et des sourcils de lapis lazuli ; mais on ne reconnaît guère sur cette image conventionnelle la gentille figure du jeune homme aux pommettes saillantes et au nez retroussé que nous présente un admirable buste de granit. Le petit pharaon n'avait pas précisément bonne santé puisqu'il devait mourir de la phtisie à vingt-trois ans. Aussi ne s'étonne-t-on pas de la dimension médiocre de son cercueil d'or (le troisième, celui qui reproduit à peu près la forme du corps). Il y est figuré les bras joints sur la poitrine ; deux grandes ailes d'oiseaux se croisent sur lui pour le défendre, rehaussées d'incrustations d'azur, et ces pennages d'anges gardiens sont ceux d'Isis et de Nephtys. A son cou pend un charmant collier fait d'or rouge, d'or jaune et de faïence bleue.

*
* *

Tout-ank-Amon, dont le nom veut dire Image-vivante-de-Dieu, fut souverain à onze ans. Je l'ima-

gine dans le harem royal, jouant au jeu du serpent avec les princesses ses sceurs (qui était le jeu de l'oie des Égyptiens) ; ou bien, accroupi à la manière des scribes, ses petites jambes croisées sur le sol sablé de lapis lazuli, et apprenant à tracer au pinceau les hiéroglyphes sous l'éventail des flabellifères. Encore enfant, on le marie : le voyez-vous siéger sur son tabouret à pieds de lion et, bien raide sous l'*uraeus* qui le couronne, aux pieds des sandales d'or, les jambes voilées de gaze, le buste nu, verser de son jeune bras cerclé d'or des parfums sur la petite reine ? Il paraît qu'on a trouvé dans son trésor un roseau tout simple au pommeau d'or, une bagatelle, mais où il avait fait inscrire ces mots : « Ceci est sans valeur, mais le roi lui en attribue beaucoup, car Sa Majesté a cueilli elle-même ce petit roseau sur le bord du lac qu'elle préfère. » Si « Sa Majesté », c'est la reine, voilà peut-être la relique d'amour la plus ancienne du monde (mais c'est peu probable).

Tout-ank-Amon vivait à Thèbes dans son palais de briques et de torchis, car c'étaient seulement les temples et les tombeaux qu'on bâtissait de granit : qu'importait leur demeure en ce monde à des gens pour qui la vie n'était qu'une brève préface qu'ils employaient à préparer leur existence de l'au-delà ?...

Regardons le pharaon présider un banquet dans

l'immense salle dont les piliers ont la forme des gerbes de lotus, peints de jaune et de rouge. La reine, couverte de bijoux et coiffée de plumes, y prend part, mais elle est assise à l'écart, devant un guéridon. La table étroite et longue est couverte d'un filigrane d'or où l'on voit des girafes passer sous des palmiers. Des nénuphars, des iris jaunes, des amoncellements de fleurs la décorent. Un peuple d'esclaves verse le vin en inclinant les aiguères précieuses, apporte les cuisseaux de gazelle, les oies rôties, les fruits : pastèques à chair rose, grenades au cœur de rubis, les pâtisseries de miel et de sésame, les beaux pains blonds ; cuisine sans art, car sous ce climat on ne se soucie guère de la man-gaille. Des danseuses vêtues d'une mince nuée de gaze dansent au son des guitares ; d'autres femmes, acrobates, font des tours d'équilibre, et un esclave philosophe se glisse auprès des convives et présente à chacun, tour à tour, une minuscule momie de bois en lui disant tout bas : « Mange, bois, réjouis-toi, car voilà le sort qui t'attend. »

Il paraît que Tout-ank-Amon fut résolument libéral ; c'était un homme doux et humain. Il voulut que tout le monde pût s'instruire, que tout scribe pût devenir un haut fonctionnaire. Il donna des terres aux paysans ; il libéra les ouvriers esclaves de ses ateliers. Il eut un parlement, et même composé autant que possible d'hommes compétents.

Il écouta ses ministres. Mais il était phtisique et, après douze ans de règne, il s'étendit sur son lit de mort. Des hommes au poil rasé et vêtus de peaux de panthères l'entouraient ; c'étaient les mires. Chacun d'eux était un spécialiste et ne s'occupait que de sa partie, qui du ventre, qui des yeux, qui des douleurs internes, et chacun lui faisait prendre ses remèdes, sang de lézards, corne de cerf pilée, tisane de safran, infusion de lianes... Pauvre gosse ! Mais un pharaon, le propre fils de Dieu, ne pouvait redouter le fleuve de la mort qu'il franchirait guidé par Tot, ni douter de la vie éternelle qu'il mènerait au milieu du mobilier précieux dont le méchant Howard Carter l'a dépouillé.

*
* *

Le grand Kephren et son faucon. — Pour cette seule statue découverte par Mariette dans le temple du Sphinx, je donnerais une dizaine de trésors comme celui de Tout-ank-Amon.

Au-dessus du dossier, le faucon, symbole de Dieu, s'accole à la nuque du roi comme le cygne à Léda. Il féconde les pensées du pharaon.

*
* *

On lit dans la petite *Histoire* de Maspero que l'écriture idéographique a représenté Dieu par un épervier (un faucon, plutôt, soyons polis) sur un perchoir où, à bien regarder l'image, il paraît même attaché par la patte... Ce symbole eût sans doute enchanté M. de Voltaire.

*
* *

Bonhomie. — Nous suivons une rue arabe. De chaque côté de la voiture la foule des galabieh multicolores coule comme l'eau le long des flancs d'une barque. Personne ne se dérange. Personne n'a même la curiosité de tourner la tête. Ce n'est pas malveillance ou amour-propre mal placé comme dans le populaire de chez nous, mais indifférence, passivité...

« Au temps de mon père, dit F. S..., quand on sortait en voiture, on faisait courir un saïs devant les chevaux avec un bâton : il fallait voir les gens s'écarter ! Et puis la mode des saïs s'est perdue. Mais les cochers savaient bien se faire faire place. Ne croyez pas qu'ils fussent grossiers : « Ton dos, ô fiancée ! » criaient-ils avec douceur, et cela voulait dire : « Gare, la mère ! attention derrière

toi ! » Ou bien : « Ta droite, fils de mon oncle ! Ton pied, ô madame ! Ta gauche, ô cheikh ! » Vous n'imaginez pas la bonhomie de tout cela... Hélas ! il y a de moins en moins de cochers et les chauffeurs croiraient déroger en parlant au bon peuple : ils se contentent d'appuyer sur le klaxon. C'est beaucoup moins pittoresque... »

Mais voilà justement son chauffeur arabe qui, las de corner derrière un ânier, adresse à l'homme quelques mots — avec la bonhomie ancienne, sans doute.

— Que dit-il ? demandé-je.

— Oh ! non !... Ça, je ne peux vraiment pas vous le traduire ! répond F. S... en rougissant.

*
* * *

Chez les Coptes. — Promenade dans l'île de Roda. Ici s'élevait le château des Romains, le château de Babylone, détruit par les Arabes, il y a près de 1.300 ans. Les Coptes s'étaient logés dans son enceinte en ruines, et c'est encore ici leur quartier, paraît-il. On a longtemps cru que, protégés par leur christianisme contre le sang musulman et par leur schisme contre celui des chrétiens étrangers, ils offraient la race égyptienne la plus pure (leur nom viendrait de Ἀγύπτιοι), mais Champollion protestait déjà qu'ils ne sont qu'un mélange confus.

Leur église Abou-Serga ou Saint-Serge a des boiserie incrustées d'ivoire qui sont de goût arabe et j'observe que la trame de leurs tapisseries ressemble curieusement à celle de nos Gobelins.

On me dit que la religion copte comptait encore 700.000 fidèles en 1909, contre 10 millions de musulmans et 100.000 chrétiens divers. Pourtant elle a bien dégénéré et c'est assez naturel. Au ^{ve} siècle, les bonnes gens, qui naturellement n'avaient rien compris aux controverses des théologiens sur les deux natures de Jésus, avaient suivi innocemment leur évêque d'Alexandrie, Dioscore, sans se douter le moins du monde de son schisme. Mais un beau jour, l'empereur d'Orient ayant voulu leur imposer les décrets du concile de Chalcédoine, des milliers de personnes se mirent à s'entre-tuer et le schisme fut scellé dans le sang ; d'ailleurs, les discussions sur le monophysisme du Christ ayant toujours dépassé l'intelligence du Copte moyen et de l'homme dans la rue en général, on peut affirmer que 999.000 morts sur 1 million périrent sans savoir pourquoi. C'est ainsi que les Coptes furent séparés de la chrétienté. Comme, d'autre part, il y a 1.200 ans que l'Islam s'efforce de les étouffer et que les échanges sont aussi nécessaires à la vie de l'esprit qu'à celle du corps, il ne faut pas s'étonner si la doctrine jacobite est en léthargie et si ses sources spirituelles se sont bien étiolées.

Les Coptes ont conservé les grands jeûnes de l'Église primitive et c'est là leur principale pratique religieuse. Naguère, le jour de l'Épiphanie, les hommes se plongeaient dans une piscine d'eau bénite dans l'église même, et la veille de cette fête, puis le jeudi saint et enfin le jour des Apôtres, se faisait le lavement des pieds. Il subsiste, mais la baignade du 18 janvier est supprimée. Les offices ne sont guère que d'interminables lectures de textes rédigés dans la langue qu'on parlait en Égypte au III^e siècle après Jésus-Christ, et qu'on doit écouter debout, appuyé au besoin sur des béquilles spéciales en forme de *tau* : comme cela dure des heures et que personne, ni même le prêtre, ne comprend un seul mot de copte, il ne faut pas s'étonner si, à Abou-Serga, les fidèles jacassent sans arrêt et à haute voix, pour se désennuyer.

La langue copte était éteinte dès le XVII^e siècle de notre ère : en 1673, l'évêque d'Assiout ne put dénicher dans toute la vallée de la Haute Égypte qu'un seul moine, âgé de quatre-vingts-ans qui la sût encore. Un petit imprimeur du Caire a essayé de la ressusciter artificiellement à la fin du XIX^e siècle, comme d'autres ressuscitaient en Europe le tchèque, le provençal et le catalan, mais, hors sa famille et ses ouvriers, il ne paraît pas que personne l'ait parlée. Les traditions orales sont perdues, la plupart des rites aussi. Les bibliothèques des couvents se sont

volatilisées : les voyageurs, les hôtes des monastères, du P. Sicard à lord Curzon, ont puisé à leur guise dans le tas des manuscrits incompréhensibles que les moines avaient jetés en quelque coin ; c'est ainsi que se sont formés les fonds coptes à la Vaticane, au British Museum et ailleurs. Des centaines de monastères s'élevaient au vi^e siècle ; ils ont disparu : tous ces *deirs* dont la carte a conservé les noms, ce ne sont plus que des villages qui ont poussé comme des champignons dans les ruines des couvents. Il ne reste aujourd'hui que d'infimes communautés de femmes au Caire même, dans le Harat Er-Roum, le Deir Abou-Seifein et près d'Abou-Serga, et d'autre part, sept couvents d'hommes, fort peu peuplés.

J'aurais bien voulu voir ceux qui s'élèvent au Ouadi Natrôun, dans le désert qui sépare la plaine du Delta de la Tripolitaine, mais pas moyen d'y aller !... M. Jean Bremond nous a décrit leurs murs épais et fortifiés que dépassent les coupoles de leurs églises et les palmes de leurs arbres. Une seule petite porte à machicoulis, qu'on n'ouvre jamais aux Bédouins (on leur fait descendre dans une corbeille les vivres qu'ils mendient), donne accès dans leur enceinte rectangulaire, où se pressent en désordre les chapelles, les magasins, le moulin, les maisonnettes des moines, les potagers, autour du ksar, le grand donjon carré dont la porte s'ouvre

à six mètres du sol. Il y a deux autres petits couvents, Amba-Antonios et Amba-Boulos, dans les collines de la mer Rouge, aux lieux où saint Antoine passa la fin de sa vie et où Paul, le premier ermite, termina la sienne; et les caravanes parties de Beni-Souef doivent cheminer de longs jours dans le désert pour les ravitailler. Un seul est demeuré en Thébaïde, et c'est le plus important de tous: Deir-el-Moharrag, à vingt kilomètres au nord d'Assiout, où une tradition veut que la Sainte Famille ait séjourné.

Partout les bâtiments sont dans un état déplorable, beaucoup trop grands au reste, pour les quelques moines qui les habitent (pour leur piété aussi, dit M. Jean Bremond). Point de salle commune, sinon le réfectoire, et les moines préfèrent le plus souvent prendre leurs repas chez eux. Point d'exercices religieux, sauf la prière à l'église, où l'on se réunit une fois dans la nuit, une autre fois le matin, une troisième fois au coucher du soleil; la messe n'est dite que le dimanche, le mercredi et le vendredi. La vie des moines est misérable: ils ne mangent de viande qu'aux grandes fêtes. Tout ce qui demeure de vie spirituelle dans l'église copte est pourtant concentré dans ces pauvres couvents. Il n'est point d'autres séminaires: le patriarche et les évêques en sortent, et les futurs évêques d'Abyssinie viennent s'y instruire (si l'on peut dire).

On me conte, au reste, qu'à cette heure l'Église copte flirte avec l'Islam bien fâcheusement. Les Anciens et les abbés des monastères, qui la dirigent sous la présidence du patriarche, en administraient si mal les revenus qu'en 1883 le gouvernement a autorisé la création d'un Conseil général pour les régir. Celui-ci s'efforce d'améliorer l'instruction, la discipline et tout. Mais le gouvernement, qui goûte peu la distinction juridique établie entre ses sujets coptes et musulmans, travaille à ruiner le Conseil et l'Église avec l'appui d'un parti antiréformiste assez naïf (ou pas assez), que conduit le patriarche lui-même...

*
* *

Quelques cabanes de terre dans un bois de palmiers, où errent des chèvres noirâtres, des buffles et des enfants loqueteux : on se croirait au Congo. On est à Memphis. De la cité populeuse et ceinte de palmes, il ne reste guère ici que deux ou trois morceaux de statue, du moins sur la terre, mais dessous ? Que ne découvrira-t-on pas en fouillant le sol désert de cette ancienne cité, dont le seul cimetière (et un cimetière où il n'était que des personnes privilégiées qui pussent se faire construire des tombeaux) s'étendait sur une longueur de sept kilomètres !

Ce cimetière, c'est Sakkara. Ses mastabas avec leurs bas-reliefs incomparables et le musée du Caire, voilà pour moi jusqu'à présent les points cruciaux de l'Égypte... Ah ! je sens bien ma naïveté, mon ridicule ! « Ce n'est pas Hérodote qui a découvert l'Égypte, s'écrie Dorgelès, ni Diodore, ni Marc-Aurèle, ni Strabon. C'est moi !... Je sais bien : des millions d'hommes m'ont précédé et des écrivains par centaines, parmi les plus grands. Mais est-ce que cela compte ? Leurs livres, je les ai oubliés. » Et plus loin : « Je sais qu'il faut visiter les catacombes de Kôm-el-Choukâfa, et les hypogées, et le musée gréco-romain : eh bien ! je n'irai pas. Tout de suite courir aux vestiges, aux ruines, aux stèles funéraires : ce pays est donc défunt ? » etc. La vie, La Vie... Comme si les œuvres d'art ne vivaient pas et d'une vie autrement intense et profonde que tout le reste !

Que ne suis-je égyptologue ! Je copie cet extrait du rapport que Mariette fit de sa découverte du Serapeum de Sakkara. Dès l'antiquité, les voleurs avaient déjà dérobé dans ces tombeaux presque tout ce qui s'y trouvait de précieux ; mais, « par un hasard incompréhensible, un appartement qui avait été muré dans la trentième année de Ramsès II avait échappé aux pillards et je fus assez heureux, dit-il, pour le trouver intact. Trois mille sept cents ans n'avaient rien pu changer à sa forme primi-

tive. « *Les doigts de l'Égyptien qui avait placé la dernière pierre pour murer la porte étaient encore reconnaissables sur la chaux. Des pieds nus avaient laissé leur empreinte sur la couche de sable dont le sol était couvert dans un coin du tombeau.* » Sauf erreur, il a dû « vivre », Mariette, ce jour-là.

*
* *

Ici, tout un vocabulaire se trouve désaffecté, d'emblée: *pittoresque, troublant, vibrant, romanesque, vivant, dynamique*, et que sais-je ? autant de mots qu'on ne saurait employer, et les barbares romanesques que nous sommes s'en trouvent bien déconcertés. C'est la beauté de la circonférence, du triangle, du carré, la beauté pure. A beaucoup de gens, il faut toute une culture pour se rendre dignes d'entendre cet art de l'esprit. Mais enfin, on comprend que ce sont les Idées mêmes qui se reflètent dans ces lieux sacrés. Alors on laisse tomber en rougissant les ornements, les oripeaux barbouillés où l'on se drapait et qui séparaient d'elles. Il y a des pensées, des œuvres qui m'étaient chères, mille charmes épars que l'Égypte a ruinés pour moi à jamais. Et l'harmonie grecque, vue d'ici, me paraît vraiment gentille, mais la grandeur romaine empeste la caserne et le rata ; pour un peu, j'enverrais une panoplie à César Auguste pour amuser cet enfant,

et une perruque au jeune Louis XIV, comme on donne un vieux chapeau haut de forme à un roi nègre.

*
* *

Depuis quelques années, M. Firth et notre compatriote M. Ph. Lauer extraient des sables de Sakkara où ils étaient ensevelis des tombeaux et des temples d'une blancheur éblouissante, qui sont plus anciens que la plus ancienne des Pyramides. Ces monuments, les plus antiques de la terre, sont faits de petites pierres appareillées avec une perfection et une minutie admirables, et aussi bien dans les lignes droites que dans les courbes (car il y a des cintres) ; pourtant ils ont succédé immédiatement et sans transition aux constructions en briques crues. On a découvert sur un socle le nom de leur génial architecte : Imhotep, que cette signature fait sortir de la légende pour entrer dans l'histoire, car les Égyptiens en avaient fait un dieu.

Ces monuments égalent en beauté les temples grecs. Ils leur sont d'ailleurs si semblables par leurs colonnades que les savants les avaient d'abord crus postérieurs à l'invasion gréco-romaine. Mais tel d'entre eux porte sur ses murs intérieurs des *graffiti* tracés par des visiteurs contemporains de Ramsès II, et toutes ces belles colonnes cannelées sont plus

vieilles d'au moins deux mille ans que celles des Propylées. De sorte qu'il n'y a plus moyen de soutenir, comme certains s'obstinaient encore à le faire, que l'ordre dorique est une création grecque. Toute la Grèce sort de l'Égypte.

*
* * *

Les personnages de profil, l'œil et la poitrine de face, comme on les voit ici sur les reliefs, je me demande si l'on a jamais inventé une stylisation plus heureuse · elle montre chaque partie du corps humain sous son aspect le plus caractéristique. D'autre part, elle donne au corps tout entier cette forme triangulaire qui est le schéma même de l'athlète, du moins tel que le conçoit, depuis les Grecs, notre goût occidental. C'est du « cubisme », mais rendu décoratif et corrigé ainsi de son vice capital. On s'habitue si bien à ces figures et elles sont si satisfaisantes, qu'on regrette de ne pas voir cheminer les gens sur la route comme défilent les serviteurs de Ti sur les murs de son tombeau, ou comme Nijinski passait sur la scène dans *l'Après-midi d'un faune*.

Cependant, en revenant de Sakkara, la voiture croise un adolescent qui, négligemment accoudé à son âne et hanchant avec la grâce d'un page de Masaccio, sa galabieh relevée d'une main jusqu'à

la poitrine, fait pipi au soleil tout en sifflant, et ce spectacle sans apprêts nous réconcilie avec le monde moderne.

*
* *

L'Égypte est difficile à défendre militairement, car ce qui faisait jadis sa force fait aujourd'hui sa faiblesse : je veux parler de sa longueur et de son étroitesse. Saint Louis ne fut pas battu à Mansourah; il coucha même sur les positions de ses adversaires, mais déjà il était coupé de sa base de Damiette, trop lointaine pour ce temps-là : lorsque le ravitaillement lui eut manqué durant plusieurs jours, il lui fallut battre en retraite, et ce fut une affreuse déroute. Aujourd'hui, rien de plus facile que de prendre ce long couloir d'enfilade ou de l'attaquer de flanc en traversant le désert. Si même l'Égypte avait des canons et des mitrailleuses, ce que ses maîtres étrangers lui interdisent, elle ne pourrait se défendre. L'Angleterre en tient un bout par le Soudan, l'Italie la menacerait de flanc et n'importe quelle nation pourrait en bloquer les portes marines.

Bonaparte l'a prise avec une armée de 32.000 hommes. Mais ce que j'admire, c'est qu'il ait voulu que sa conquête en fût une aussi pour la science. Cela est beau. Jamais, en aucun temps, un conqué-

rant n'avait eu pareil souci. On sait qu'il s'était muni d'une soixantaine de géographes, d'archéologues, de mathématiciens, de philologues, d'artistes, parmi lesquels ne dédaignèrent pas de figurer Monge, Berthollet, Fourier, Dolomieu, Larrey, Desgenettes, Geoffroy-Saint-Hilaire, Denon, etc. A défaut du compositeur Mehul, qui jura que sa charge de professeur au Conservatoire l'empêchait de partir, et du chanteur Lays, qui alléguait qu'il avait peur de s'enrhumer, il embarqua un pianiste du nom de Rijel et Villoteau, de l'Opéra. Il y avait à Rome des imprimeries qui possédaient des caractères grecs et arabes : il les réquisitionna avec leurs ouvriers. Il emmena jusqu'à un poète ; malheureusement, ce fut Parseval de Grandmaison.

Les militaires regardaient d'un œil peu favorable ces pékins, ces intellectuels : ils les considéraient comme un inutile bagage, une encombrante fantaisie de Bonaparte. Les officiers mettaient sans cérémonie les savants à la porte des cabines qui leur avaient été attribuées et s'emparaient de celles-ci. « Général, disait Junot, pourquoi Lannes n'est-il pas de l'Institut ? N'y devrait-il pas être admis sur son nom ? » En Égypte, quand les troupes formaient le carré pour résister aux Mamelouks, on mettait au centre les bêtes de somme portant les bagages et les non-combattants : « Les ânes et les savants au milieu des carrés ! » criaient

les soldats. C'est là qu'on mesure l'immense distance qu'il y avait entre ce jeune Bonaparte et ses officiers : si même l'un d'eux l'eût égalé en génie militaire, lequel eût eu un sentiment si grand des intérêts de l'esprit ? Il était bien autre chose encore qu'un admirable homme de guerre !

En trois ans et trois mois exactement, malgré la guerre et les alertes continuelles, ces savants relevèrent la topographie du pays sous la protection des soldats et établirent une carte au cent millième dont on se sert encore, dessinèrent et décrivirent avec soin *tous* les monuments qu'on voyait à cette époque, étudièrent à *fond* les diverses races des habitants, leurs institutions, leur commerce, leur agriculture, sans compter les animaux, les plantes, les minéraux et jusqu'au régime des eaux souterraines dont Girard, grand-père du docteur Richet et arrière-grand-oncle de Joseph Caillaux, détermina quelques-unes des lois avec une sûreté merveilleuse. Leurs observations parurent de 1809 à 1826 en neuf mille pages in-folio qui comprennent neuf cents planches gravées et quatre mille dessins, plus un atlas de cinquante-trois feuilles où tous les noms anciens et modernes ont été notés et où la détermination des lieux a été faite d'après quarante positions astronomiques et plusieurs triangulations. La publication de cette œuvre admirable commença en 1809. Elle fut regardée par les Anglais eux-mêmes

pourtant peu bienveillants pour les entreprises de Napoléon, comme aussi importante que « l'apparition d'une comète » ; on n'avait sur l'Égypte auparavant que les vagues renseignements donnés par Chardin, Bruce et quelques autres.

Enfin ce fut un capitaine d'artillerie de Bonaparte, nommé Boussard, qui découvrit en 1799 près de Rosette la fameuse pierre dont Champollion le jeune réussit enfin, en 1822, à déchiffrer les hiéroglyphes. Ce savant génial mourut à quarante ans, après avoir reconstitué non seulement l'écriture, mais la langue de l'Égypte antique, et établi dans ses grandes lignes toute son histoire. Et ainsi fut fondée l'égyptologie par des Français.

*
* *

Au Caire, la plupart des enseignes sont en français. C'est dans ma langue que je demande mon chemin. J'entre dans n'importe quelle boutique, dans n'importe quel « grand magasin » :

— Qu'est-ce que vous désirez, monsieur ?... Bien, monsieur... Et avec ça, monsieur ? dit la demoiselle ou le vendeur avec un léger accent cairote, mais aussi aisément, aussi couramment que si nous étions à Paris.

Le roi Fouad a plus d'une fois manifesté sa sympathie pour la culture française. C'est d'ailleurs en

français aussi que les révoltés d'Alexandrie criaient naguère : « Vive l'Égypte ! » en agitant leurs petits drapeaux devant les postes de police britanniques. Parlent seuls l'anglais : le personnel des hôtels, les drogmans et les marchands de photographies et de curiosités, bref les gens que leur profession met constamment et directement en relations avec les touristes. Car ceux-ci sont tous américains, allemands et surtout britanniques ; la vie est trop chère ici pour les habitants des pays à change bas.

Dans la seule ville du Caire dix mille petits Égyptiens, Grecs, Italiens, etc., et dans tout le pays quarante mille enfants, à ce qu'on dit, sont élevés dans les écoles françaises, c'est-à-dire qu'ils reçoivent la même culture que les nôtres, et apprennent la même histoire (chose capitale : voyez plutôt les incroyables manuels que Mussolini a fait composer pour les écoliers de son pays). Il y a deux lycées d'enseignement secondaire, l'un à Alexandrie, l'autre au Caire, qui ont chacun plus de mille élèves appartenant à quinze nationalités et à six religions différentes : musulmane, orthodoxe, catholique, protestante, copte et juive. Mais ce sont les établissements religieux qui ont le plus de succès : Frères des Écoles chrétiennes, Jésuites, Dames de Sion, religieuses de la Mère de Dieu, etc. On m'assure que, s'il y avait plus de place, nos écoles pourraient trouver dix mille élèves de plus. Avis aux mécènes,

s'il s'en trouve par hasard qui se sentent las de fonder des prix littéraires.

Le français est ici la langue de la civilisation européenne et, en fait, la langue seconde des Égyptiens. C'est à nos universités que presque tous les Égyptiens qui en possèdent sont venus demander leurs diplômes et chez le libraire (à Alexandrie surtout), ce sont les livres français qu'on vend. Mais les Anglais, les Italiens, les Yankees eux-mêmes font de gros efforts. A vrai dire, les premiers sont détestés comme partout à cause du mépris qu'ils font paraître pour les *natives*, et cette haine sentimentale, universellement répandue, et du haut jusqu'en bas, contribue fort à attiser la flamme nationaliste. Les Italiens, depuis quelques années, font une vigoureuse propagande (1). Mais le Duce joue ici le rôle de loup-garou : le principal thème des journaux antinationalistes à Alexandrie, c'est en effet : « Si jamais les Anglais s'en vont, vous pouvez vous attendre à voir arriver sur-le-champ les navires de Mussolini. » Cela porte beaucoup.

La colonie française n'est ni plus ni moins aimée que les autres ; mais elle ne fait pas peur ; en outre, ses membres sont tous soit des « intellectuels », soit

(1) Ecrit en 1927. Ces temps-ci encore (janvier 1931), un groupement d'éditeurs qui s'intitule « Les Amis du livre italien à l'étranger » vient de fonder un périodique, le *Messaggero della libreria italiana*, dont le premier numéro contient une étude sur la diffusion des ouvrages italiens en Égypte

des gens très honorables et bien « posés » dans les affaires, et cela lui vaut de la considération. Malheureusement, elle est devenue infime par le nombre : aujourd'hui, il n'y a plus guère de Français qu'en France, hélas !

II

AU FIL DU NIL

— J'espère bien que vous n'allez pas faire la Haute-Égypte en chemin de fer, m'a dit M. L...

— Mais c'est que je comptais justement...

— Croyez-moi, ne faites pas cela. Parcourir en voiture la plaine du Delta, c'est très bien : il n'y a pas d'autre moyen d'ouvrir ces noix closes que sont les villages arabes. Mais aller par le chemin de fer ou même en auto du Caire à Louxor et de Louxor à Assouan, c'est trahir l'Égypte, vraiment. Il faut monter en elle, la pénétrer par le Nil. Elle est toute tournée vers lui ; elle lui fait révérences et sourires de toutes parts. Ne soyez pas comme le touriste pressé qui passe par les coulisses et les escaliers dérobés du château pour gagner du temps. Le Nil, c'est l'Égypte même, voyons !

— Oui, oui, « l'Égypte est un don du Nil », je le sais.

— Ce n'est pas parce qu'un mot heureux est

devenu lieu commun qu'il perd sa vérité. Bien sûr, toutes les sociétés humaines sont des dons des cours d'eau...

L... est professeur. Il est bavard aussi. Il reprend :

— Jadis le Nil se jetait dans la mer à peu près à l'endroit du Caire ; son embouchure s'étendait de la colline de Mokattan au plateau des Pyramides de Gizèh. En ce temps-là, il était clair et roulait plus de cailloux que de limon, et ses affluents, dont on voit encore les lits desséchés, entretenaient comme lui sur leurs bords une large moisissure de plaines verdoyantes, de forêts et d'hommes. Car il y a une préhistoire du pays : Jacques de Morgan, il y a déjà quarante ans, puis le P. Bovier-Lapierre et d'autres ont trouvé de l'acheuléen, du moustérien, du préchelléen même, et tout récemment encore, on a déterré... Oui, je sais que cela ne vous intéresse pas, mon pauvre garçon.

— Si ! Si ! m'écrié-je faiblement.

— Vous me faites pitié. Mais ce n'est pas une raison pour que je vous laisse courir la Haute-Égypte en wagon. Si vous n'avez pas acquis le sentiment du Nil, si vous ne vous êtes pas soumis à son rythme muet, vous ne comprendrez rien à Thèbes, rien de rien. Tout est fluvial ici, l'inspiration de l'art, de la vie, le culte même. Ce n'est pas en char que s'élançait le soleil comme chez les Grecs

et les Latins : c'est en barque, dans *la bonne barque des millions d'années*, qu'Amon-Râ glisse sur les eaux célestes avant d'entrer dans la nuit par *la bouche de la fente*, servi par tout un équipage de mariniers divins qui ne sont que des formes de lui-même ; et les étoiles, la terre même flottent en sa compagnie. De même le dieu terrestre, le Pharaon, coiffé de sa lourde coiffure à mortier, vogue sur le fleuve dans sa barque d'argent à la proue incrustée d'or, et toute l'Égypte y navigue avec lui : son pain, ses armées, ses dieux, ses captifs, ses trésors, son peuple innombrable qui coule comme le sable de la main, les pierres de ses édifices, le butin de ses soldats. Elle épouse son fleuve, elle se colle à lui, elle jaillit avec lui et élève une longue tige qui s'épanouit en bouquet tel un palmier doum. Le Nil commande tout ici de son battement de cœur. Et les temples comme les tombeaux sont pleins de bateaux, d'ibis, de crocodiles et de petits canards.

— Bien ! bien !... J'irai en bateau. Je louerai une de ces canges dont parle Gérard de Nerval, avec deux cabines dorées, l'une pour le harem, l'autre pour le maître. On y est admirablement bien pourvu qu'on aime passer ses jours assis les jambes croisées sur les coffres de bois qui en garnissent le bas des cloisons, et qu'on ne redoute pas la société des rats du Nil dont on ne peut se débarrasser. Il y a aussi les moustiques et autres insectes,

mais on évite leurs baisers perfides grâce à de « vastes chemises dont on noue l'ouverture après y être entré comme dans un sac et qui entourent la tête d'un double voile de gaze à travers lequel on respire parfaitement ».

— A votre place, je louerais plutôt un petit yacht à vapeur, rien de plus facile, ou l'une de ces confortables *dahabiehs* qui ont leur drogman, leur pilote et leur équipage tout prêts. Seulement, comme le vent n'est pas très régulier, je vous engage à retenir également un petit remorqueur ; il y en a d'ailleurs tant qu'on en veut.

— Est-ce que ce ne sera pas un peu cher ?

— Je le crains. En ce cas, prenez le bateau Cook.

— Le bateau Cook !!

— Laissez votre snobisme de côté, je vous prie. Le bateau Cook, il s'agit seulement de savoir s'en servir. C'est un fort passable hôtel flottant, on y mange même très bien : les cuisiniers ne sont jamais anglais. Et au moins vous y verrez se dérouler la Haute-Égypte à l'endroit. Naturellement, le drame commence quand il faut débarquer pour « visiter les curiosités », car bien entendu, en compagnie d'un troupeau de quarante personnes, on ne voit rien du tout : « Suivez le guide », etc. ; inutile d'insister. Mais vous n'avez qu'à ne pas essayer de « visiter », voilà tout. Pour l'instant, c'est le

décor général, l'atmosphère que vous venez chercher. Donc, vous ne suivez pas le guide, vous vous promenez et vous remettez à plus tard de voir les choses avec le recueillement qu'il faut. C'est facile : vous obtiendrez aisément le droit, en effet, de vous arrêter dans n'importe quelle escale et de reprendre le bateau suivant. Le mieux, c'est de descendre à Assouan, ou même à Louxor d'où l'on rayonne à son aise ; puis, si vous y tenez, vous regagnerez le Caire en chemin de fer. Mais au moins vous serez en quelque sorte dégrossi et muni d'un sentiment de l'Égypte que vous ne sauriez éprouver dans sa pureté si vous ne vous êtes pas d'abord soumis au Nil. C'est pour n'avoir pas fait cela que tant de nos contemporains sont revenus déçus : ils se sont arrêtés au pittoresque, aux araberies ; ils n'ont pas su casser la coque archéologique (et combien reviendraient déçus aussi de leur voyage en Grèce, s'ils n'étaient pas plus « préparés » par leur culture qu'ils ne le sont pour l'Égypte !)... D'ailleurs, si vous perdez quelques détails, il importe assez peu : presque tout ce qu'il y a dans l'art égyptien de plus pur et de plus exquis se trouve au musée ou à Sakkara et dans les environs du Caire. On parle couramment de « l'art égyptien » comme s'il était un : il va de soi, pourtant, qu'en cinq mille ans l'art égyptien a connu des hauts et des bas. A part quelques reliefs, quelques peintures aussi,

ce que vous allez voir maintenant est d'une date relativement récente, et ces pierres ciselées en série, avec leurs grands pharaons nobles et stéréotypés, sont aux sculptures que vous connaissez déjà comme un sarcophage romain à un sarcophage grec. Ayant admiré les toiles de maîtres, pour ainsi dire, vous allez à présent regarder les cadres.

C'est dit : je prendrai le bateau Cook, courageusement.

*
* *

C'est en effet un excellent *house boat*... En embarquant dans cette petite Angleterre, j'ai fait un faux pas et manqué de m'étaler à l'instar de mon ancêtre Guillaume le Conquérant. Mais le capitaine, moins hostile qu'Harold, m'a tendu une main secourable.

Les cabines donnent toutes directement sur le pont où elles ouvrent de larges fenêtres : ce sont des chambres, et avec de vrais lits, en cuivre, non du tout des couchettes de paquebot ; si ceux-ci sont durs, c'est qu'ils sont britanniques. En gagnant ma cabine, j'ai vu par une fenêtre entr'ouverte le dos d'un homme amoureuxment penché sur sa femme qui gisait sur le lit... Voyage de noces. Mais ils n'ont pas même poussé la croisée : le courant d'air est sacré en Angleterre.

Je consulte la liste des passagers : une quaran-

taine d'Anglo-Saxons et une dizaine d'Allemands,
pas d'autres Français que nous.

*
* *
*

*Salut à toi, ô Nil, qui sors en cette terre et viens
pour donner la vie à l'Égypte,*

*Toi dont les guidances sont cachées, ténèbres dans
le jour, mais qui n'en es pas moins loué pour
elles,*

Qui arroses les champs que Râ a créés

Pour faire vivre tous les bestiaux,

*Qui rassasies la montagne au loin de l'eau, car
c'est ta rosée, ce que laisse tomber le ciel,*

Ami de Gabou (la terre),

Qui donnes Napri (les céréales),

Toi qui fais prospérer l'atelier de Ptah (le monde),

Seigneur des poissons, guide des bandes d'oiseaux...

S'il s'irrite, la terre entière est bouleversée,

Le grand et le petit sont pauvres,

*Car les hommes se mêlent selon la manière dont
il monte.*

*Lorsque Khnoum l'a façonné, il se lève, et alors
la terre est en allégresse,*

Tous ceux qui ont des ventres sont en joie,

Tous les dos sont secoués de rire à cause de lui,

*Toute dent déchire (c'est-à-dire : Lorsque Khnoum,
le dieu de la cataracte où la tradition plaçait les*

sources du fleuve, a fabriqué un bon Nil sur son tour à potier, alors c'est une joie universelle), etc.

Cet hymne au Nil date, selon Maspero, de la VI^e dynastie, 2.000 ans avant Jésus-Christ environ.



Le Nil gît sur le sable de l'Afrique comme une courroie liquide, déroulée à l'infini. Ces deux liserés verts et noirs qu'on lui a cousus, c'est la Haute-Égypte. Le désert en ronge les bords, les découpe, y enfonce çà et là une pointe, y creuse un golfe jaune, y laisse stagner une vaste flaque de sable. Parfois il s'écarte et la Haute-Égypte s'étale un peu ; parfois les collines arides où il commence se resserrent à toucher le fleuve et elle n'est plus qu'une ligne de roseaux. Dans sa plus grande largeur la terre fertile ne dépasse pas douze kilomètres : le Petit Poucet, avec ses bottes de sept lieues, l'enjamberait sans s'en apercevoir.

Tout y est mat, limpide et frais. Le fleuve est beige comme les dromadaires, comme les petits paletots d'été que portaient autrefois les *gommeux* ; la campagne, d'un vert laiteux, comestible ; les visages, les maisons et la terre vont du havane au marron le plus profond ; les buffles s'habillent, comme les femmes, du noir incertain des deuils à bon marché ; les moutons sont vêtus de bure neuve,

d'un brun foncé ; les hommes portent pour la plupart un bleu pur et doux, et le rouge limpide de leurs turbouchs, le blanc de leurs turbans prennent sur ce fond d'aquarelle une valeur exquise. Rien ne brille. Une femme pourtant, arrêtée sur la rive, regarde passer le bateau ; son bras sort de ses voiles de tragédie, doré comme un pain, courbé comme une anse à bracelets d'argent, et maintient sur sa tête un chaudron qui rutile au soleil : c'est la seule paillette du paysage.

*
* * *

Au temps de Joinville, on contait de grandes merveilles du Nil. On disait que le soudan avait envoyé plusieurs fois des gens pour savoir d'où il vient, bien munis d'une sorte de pain nommé biscuit parce qu'on le cuit deux fois ; ceux-ci avaient remonté le fleuve jusqu'à un grand tertre fait de roches taillées à pic que personne n'aurait pu gravir, et d'où tombait le fleuve (la première cataracte). Ils avaient cru apercevoir en haut de ce tertre une foison d'arbres et une multitude de bêtes sauvages, telles que lions, serpents, éléphants, qui les regardaient : alors ils s'en étaient revenus un peu intimidés. On croyait que le Nil descend du Paradis terrestre : le vent, disait-on, abat du bois sec au Paradis comme il fait dans nos forêts et une part

en tombe au fleuve ; les gens y jettent leurs filets avant l'endroit où il entre en Égypte et en les relevant, au matin, ils y trouvent gingembre, rhubarbe, bois d'aloès et cannelle, toutes choses que vendent ceux du pays.

« Li fluns est touzjours troubles, dont cil dou païs qui boire en vuelent, vers le soir le prennent et esquachent quatre amendes ou quatre feves, et l'endemain est si bone à boire que riens n'i faut. » C'est encore en y mêlant des amandes amères pour la faire déposer qu'on rend buvable cette onde trouble ; pour la rafraîchir, on la suspend au grand air dans des jattes poreuses, comme au temps de Joinville, et elle devient « ou chaut dou jour aussi froide comme de fonteinne ».

*
* *

Jadis je me croyais obligé d'aller en Angleterre pour connaître la vie anglaise, mais point n'est besoin pour cela de franchir le Détroit, car il en existe partout de petites citernes très pures : ce sont les *boarding houses*. Tel de mes amis descend chaque année pour quinze jours dans un palace de Londres : il va au théâtre et au music-hall, dîne en ville chez des gens qu'il a connus à Paris, soupe deux ou trois fois dans un club où on l'invite, et s'en revient, ravi. Mais la vie mondaine est la même

partout, et la vie familiale et bourgeoise, où se maintiennent les usages et l'esprit traditionnels, il ne la connaîtra jamais. Je pourrais lui indiquer à Paris même la pension des misses W... et quelques autres, où il serait beaucoup plus en Angleterre que dans son hôtel de Londres. Je pourrais aussi lui indiquer le bateau Cook, car ce voyage-ci en contient un autre, en quelque sorte comme ces boîtes chinoises qui s'enferment si exactement les unes dans les autres. Quand je suis las de l'Égypte, j'entre en Grande-Bretagne : il me suffit de me retourner. J'y suis d'ailleurs à chaque repas.

On sert le thé et le café sous une tente à l'avant du bateau. Hier soir, après le dîner, comme il y avait du vent, tous les sièges se pressaient contre la paroi vitrée qui sert de pare-brise et nous étions assis côte à côte près d'une fenêtre entr'ouverte. Tout à coup, un bras s'allonge entre nous, un grand corps se penche et ferme la croisée sans que j'entende un mot de politesse pour ma voisine. Je me lève furieux, rouvre avec fracas les deux battants tout grands et, en me retournant, je vois devant moi le possesseur du bras, un Allemand qui regagne sa place, sidéré. Et je me rassieds, en somme passablement confus, après avoir repoussé la croisée.

Une demi-heure après, comme j'étais seul, à fumer, appuyé au bordage, un des passagers est venu s'accouder à côté de moi.

— Température réellement torride, n'est-ce pas ? me dit-il en français.

— Réellement, fais-je, car je connais le protocole. Et j'ajoute que je n'ai eu aussi chaud qu'une seule fois dans ma vie, — à Londres.

— *Funny !*

C'est Mr. S. Beauchamp Hood, professeur dans un célèbre collège d'Outre-Manche. Le bel Anglais ! Soixante ans peut-être, grand, large et plat, admirablement mis sans le faire exprès (mais son tailleur n'y a pas grand mérite : l'homme est si bien fait !), avec une chevelure d'argent et des yeux d'un bleu si soutenu et si frais qu'on les croirait sortis d'un tube de couleur. Il m'apprend qu'il a vécu en France dans sa jeunesse, qu'il a suivi les cours de la Sorbonne, qu'il aime tant Paris... Je lui fais compliment de son français : c'est sans doute pour l'essayer qu'il m'a abordé. Mais non : soudain il rougit légèrement :

— Il y a vraiment trop de Boches sur ce bateau, dit-il en propres termes.

C'est donc cela !... Je proteste qu'au premier moment je ne m'étais pas seulement aperçu que le personnage qui fermait la fenêtre sans s'excuser fût Allemand, mais à quoi bon ? On a toujours si grand plaisir à vérifier sur ses compagnons de voyage ce qu'on prend pour des traits nationaux, que je ne ferai pas changer Mr. Beauchamp Hood

d'opinion sur mon compte, c'est facile à voir. Et, après tout, ça m'est égal, vous savez...

Ce matin, je suis venu seul au breakfast, puis au lunch, et c'est seul que je me suis assis à une table sur le pont pour prendre du café. Tout à coup, une bonne grosse dame se lève, s'approche de moi et me met dans la main une petite bouteille de pharmacie.

— *The steward told me the young french lady is a little sick, throat-ache, isn't it ? It's nothing. Take that : it's very good. To-morrow she will be all right.*

Je remercie, touché sincèrement, mais elle a déjà tourné les talons.

Une demi-heure plus tard, une autre Anglaise m'aborde à son tour sur le pont et me donne une petite boîte contenant un autre petit flacon.

— *French iodéine*, dit-elle sans plus.

— Oôh ! fais-je (de tous les mots de la langue anglaise, c'est le seul que je prononce avec un accent parfait).

Et je songe avec plaisir que ces Français qu'on doit (naturellement) trouver « si français » ne sont pas, en tant que tels, trop mal vus sur ce bateau.

*
* *

Nous glissons entre deux damiers de cultures, quadrillés par des canaux de toutes tailles : c'est

ce même Éden pour légumes et céréales que nous avons vu en traversant le Delta, mais diversifié maintenant par le désert et par le fleuve. Et à cause de son étroitesse, il se déploie devant nous comme un éventail à chaque tournant du Nil. puis se replie soigneusement derrière le bateau.

De temps à autre un village de limon que surmontent quelques palmiers en zinc s'élève sur la rive. Sa couleur se marie à celle de la terre dont il est fait. Ses maisons sont bâties de briques crues et enduites d'une couche de mortier de boue ; des roseaux, de la paille, des branchages secs et fangeux qui soutiennent des palmes et des nattes couvertes de terre battue, voilà leur toit. Brunes et carrées, elles se serrent, s'agglomèrent, se séparent au hasard : on dirait d'un jeu de cubes étalé par un enfant sous ce ciel pâle de chaleur. On craîndrait d'y poser le doigt : elles doivent être brûlantes comme des chaufferettes, comme des briques sortant du four. Point de jardins, point de potagers autour d'elles, car ici la vie privée cherche toujours à se voiler de murailles : la lisière du village sur la campagne est nette et angulaire comme celle d'une ville minuscule. Pas de costume paysan : les femmes avec leurs voiles incommodes, comment font-elles, aux champs ? Les hommes sont habillés exactement comme les citadins pauvres. Les hameaux mêmes ont je ne sais quoi d'urbain.

*
* *

Vers le soir, les machines à pomper l'eau du Nil nasillent sur la rive comme des cornemuses. Bien primitives, ces pompes : souvent tout un système antique de roues en bois, tirées en rond par des ânes, des bœufs, des chameaux, des buffles aux yeux bandés ; souvent aussi une simple vergue qu'un homme posté au bord de l'eau hâle par une corde : une fois rempli, le seau qui y est attaché remonte grâce à un contrepoids et se vide dans un bassin. Au crépuscule, on ouvre les vannes et mille torrents lilliputiens s'élancent en bouillonnant dans les champs ; puis l'eau s'immobilise et la terre assoiffée se gave d'eau voluptueusement, captive sous un vaste filet d'argent.

*
* *

Denderah. — C'est ici que Bruce, en 1769, vit les premiers crocodiles du Nil et il remarqua que les habitants laissaient leurs bestiaux se baigner dans le fleuve et que les femmes y entraient elles-mêmes pour puiser de l'eau : d'où il conclut que les crocodiles étaient fort peu dangereux.

Dans le temple, laissons le guide énumérer à son troupeau les sujets de ces reliefs récents, qui sont

aussi mécaniques et conventionnels que les statues de plâtre peint de nos églises. Ce que j'emporte d'ici, c'est le sentiment puissant d'un *temple* : ce mot qui n'éveillait en moi qu'une image bien pâle et schématique est désormais gonflé de suc. Et voyager, c'est bien souvent donner ainsi un corps à ses mots vides : la réalité colore et anime en nous mille images flottantes, empruntées aux livres, comme le sang noir des victimes égorgées par Ulysse les ombres vaines des morts.

Je me suis demandé ce qui donne ce pouvoir d'évocation aux ruines de Denderah : c'est la ténèbre. Tous les temples antiques que j'avais vus (et même celui de Ségeste qui, à distance, paraît entier) avaient perdu leurs toits. Ici le sanctuaire et ses sacristies mystérieuses sont encore noyés dans leur ombre profonde, nourricière.

*
* *

En gravissant l'escalier, le drogman annonce que les reliefs qui décorent les murs représentent les grandes processions du Nouvel An, quand les prêtres portaient la déesse sur le toit.

— Pourquoi faire ? demande une dame.

Il explique, en termes voilés, que c'était afin qu'elle fût fécondée par les rayons d'Amon-Râ. La dame lève la tête, constate qu'Amon-Râ darde

en ce moment de toutes ses forces et marque un mouvement d'hésitation.

*
* *

Sur un des reliefs de la muraille extérieure, par derrière, on voit la reine Cléopâtre ; mais est-ce la vraie Cléopâtre, la nôtre, la bonne ?... D'ailleurs les visages comme les corps, sur ces reliefs de la basse époque, sont purement conventionnels et ne s'efforcent nullement à la ressemblance. Cléopâtre y montre un profil aquilin, mais il est probable que c'est seulement parce que l'artiste a voulu mettre son nez en harmonie avec le bec du faucon sacré, dont les ailes se rabattent sur la tête royale.

*
* *

Et je songe à Pascal : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé, » dit-il.

Celle de Cléopâtre aussi...

*
* *

Chaleur à Louxor. — Khamsin, vent du sud : 35 degrés à l'ombre. Les arêtes des toits et des terrasses se dessinent sur le ciel avec une rigueur

extraordinaire et les plus lointains détails, dans cette atmosphère sèche et pure, sont aussi nets que les plus proches : la distance ne se mesure qu'à la petitesse des objets. Pas un être vivant dans les rues et les mouches mêmes s'envolent avec mollesse : elles préfèrent risquer la mort. Pas une feuille qui bouge : les palmiers sont de plomb jusqu'à l'extrémité la plus fine de leurs feuilles. Les maisons sont bordées à leur pied, comme les lettres de deuil, d'un étroit filet noir. Quant au pont de notre bateau, couvert de corps affalés, il ressemble au champ de bataille dans le tableau de Delacroix... Peut-on faire tant d'histoires pour un peu de soleil ! C'est ici l'un des seuls pays du monde où je n'aie pas froid aux mains.

Wilkinson assure, paraît-il, qu'il y a chaque année cinq ou six averses dans les montagnes alentour de Louxor et tous les dix ans un grand orage ; mais Maspero jure qu'au temps où il habitait la ville, il n'a jamais rencontré personne qui se souvînt d'avoir vu de la pluie depuis plus de cinq ans. Elle a toujours été considérée comme de mauvais augure, au reste. Hérodote (III, X) rapporte que, peu de jours après l'avènement de Psammétik, il tomba une petite pluie fine : aussi l'Égypte fut-elle peu après conquise par les Perses. Un habitant du pays disait au début du XIX^e siècle, en faisant allusion à l'expédition de Bonaparte :

« Nous savions bien qu'un malheur nous menaçait : il avait plu à Louxor ! »

Pour exprimer à une femme qu'elle fait ses délices, l'Arabe lui dit : « Tu es la pluie de ma vie. » En pareil cas, mieux vaut chez nous chercher quelque autre image.

*
* *

Depuis hier soir, nous sommes amarrés au ponton de Louxor, en face du Winter Palace, où je reviendrai m'installer dans quelques jours. Sur la berge, de petits marchands de pacotille arabe assiègent les alentours du débarcadère, si bien que les Cooks rentrent chargés de chasse-mouches en filasse, de cannes en faux rhinocéros, de colliers de verre et d'éventails en plumes d'autruche qui ont dû pousser sur des poulets. Car, si jadis c'étaient les blancs qui offraient des verroteries aux indigènes, aujourd'hui ceux-ci prennent leur revanche.

Ce qui amuse mes compagnons, c'est de proposer aux marchands le quart de l'argent qu'ils demandent et pourtant d'emporter l'objet : aussi n'est-ce pas une indiscretion que de s'interroger réciproquement sur les prix qu'on a payés, tout au contraire. « Le marchand voulait tant, je l'ai eu pour tant, » répond-on d'un air malin, et l'on contemple

avec tendresse la camelote qu'on a acquise et qu'on jettera au panier dans huit jours.

Un petit homme ventru, dont l'œil de velours chatoie sous un lorgnon, ne peut s'empêcher de nous montrer fièrement un affreux châle mauvasse qu'il vient d'acheter au bazar. « Combien ? — Quatre livres ; on m'en demandait douze ! » Et là-dessus il rassemble les talons en les faisant légèrement claquer et se présente : « Gügenheim, de Dantzig... de la *ville libre* de Dantzig, entre la Pologne et l'Allemagne, » précise-t-il en me regardant. Il connaît déjà tous les passagers. D'ailleurs il parle, outre l'allemand, l'anglais fort bien, le français passablement, le yddisch aussi, je suppose, peut-être le polonais, et il a grand soin, à la salle à manger, d'interpeller en italien le maître d'hôtel sicilien.

— A Dantzig, nous dit-il avec bonhomie, on a dix mois de pluie, de vent, de froid, pour deux mois de beau temps, et encore !... Le malheur, c'est de faire si tard des voyages comme celui-ci. La jeunesse, ah ! la jeunesse !... Mais on la passe tout entière à gagner ce qu'il faut d'argent pour vivre quand on est vieux.

Il a quelque chose de naïf et presque de tendre, comme beaucoup de juifs, avec un besoin irrésistible d'inspirer de la sympathie. Chaque fois qu'il entre dans la salle à manger, il s'arrête un instant

sur le seuil, joint les talons et salue les femmes avec une respectueuse émotion. Ce soir, à Louxor, il apporte deux œillets à chacune de ses voisines de table, et il a soin d'arriver légèrement en retard afin que tous les passagers soient à même de juger à quel point Gügenheim, de la ville libre de Dantzic, est homme du monde. Hélas ! c'est justement à partir de ce moment que ces deux Anglaises ne lui parleront quasi-plus, car elles ont choisi de considérer cette galanterie comme une affreuse indiscretion.

*
* *

Vers le xvi^e siècle avant l'ère chrétienne, Thèbes « aux cent portes » (naturellement !) étendait de Louxor jusqu'au delà de Karnak ses masures aux toits plats qui, peut-être, ne différaient guère de celles des fellahs d'à présent : une vaste Tombouctou aux lignes horizontales, interrompues çà et là par un bouquet de palmiers. Le grand temple de Louxor, le groupe des temples de Karnak émergeaient comme des îles de cette plaine de toitures, quadrillée par les coupures des rues, et par leurs avenues, balisées de sphinx et de béliers. Leurs pylônes en émergeaient comme des récifs ; leurs joyeux mâts à banderoles s'y dressaient comme des sémaphores à signaux pour les dieux ; leurs colonnes, gigantesques végétaux de pierre, en for-

maient les forêts, et leurs obélisques de granit rose, terminés par une pointe dorée, étaient d'une nuance plus fine sur le bleu calciné du ciel que celle d'un doigt de chair à contre-jour.

Sur la rive gauche du Nil, en face de la ville des vivants, la ville des morts. Les temples funéraires destinés à durer toujours, et aussi des palais royaux presque aussi légers que les maisons des particuliers, s'alignaient au delà de la plaine inondée, au bas des premières pentes de la montagne, et les temples tournaient tous leurs faces vers le fleuve et les demeures terrestres d'Amon. L'un d'eux se détachait en grand'garde, précédé des deux colosses « de Memnon », qui en marquaient l'entrée comme des collines de pierre. Autour de ces temples, des logis pour leurs prêtres, des casernes pour leurs gardes, des étables pour le bétail des sacrifices, des jardins, des lacs sacrés miroitant comme du métal poli, des prisons, des quartiers de masures où logeaient les milliers d'ouvriers qui travaillaient aux édifices : carriers, tailleurs de pierre et sculpteurs, maçons, peintres, architectes, etc. Au delà, et plus proches de la chaîne Lybique, un ou plusieurs gros villages où habitaient les fonctionnaires et les ouvriers des nécropoles (1) : c'est là que, dans une odeur de bitume,

(1) A Deir-el-Medineh, on vient de découvrir une cité de ce genre, avec ses rues bordées de maisons, d'échoppes, de

d'aromates et de chair pourrissante, les embaumeurs disséquaient les morts et les préparaient pour l'éternité, les femmes roulaient les bandellettes des momies, les cartonniers moulaient les visages des cadavres, les menuisiers faisaient les caisses, les peintres y traçaient les signes rituels, et la fumée des fours de cette cuisine funèbre s'élevait vers la montagne insatiable et rose, forée de tombeaux et farcie de morts jusque dans ses entrailles.

*
* *

J'ai voulu faire aujourd'hui la tournée Cook et je n'ai pas vu grand'chose, naturellement, mais je me suis bien amusé.

On devait visiter une partie de la nécropole de la rive gauche et c'est pourquoi nous sommes montés dans des barques pour traverser le fleuve : plus généreux que Charon, les bateliers doivent nous ramener ce soir à la rive de la vie, comme dit Robert de Traz, mais ils n'ont pas manqué de nous réclamer leur obole pour boire et c'est cher, une obole, au change d'aujourd'hui.

La rive est plate, sablonneuse, indécise : c'est ainsi que Ronsard devait imaginer les *infernaux*

chapelles de confréries, et notamment un poids qui donne la mesure de la ration des ouvriers (1932)

palus. A peine y met-elle le pied, la bande Cook se voit chargée par une troupe d'ânes mélancoliques qui l'attendaient là, conduits par leurs âniers. « Prenez le mien, c'est le meilleur! » hurlent ceux-ci dans leur mauvais anglais. Vainement le *chaouich* essaie de déblayer le terrain à coups de bâton; stoïques, les pauvres gens avancent à l'assaut sous ses moulinets, et peu s'en faut que les Cooks, tirillés, poussés de toutes parts, ne se voient rejetés dans l'eau limoneuse : déjà Frau Lied y a trempé sa jambe vigoureuse et nous nous trouvons à deux doigts de partager son sort. Que faire dans ce pressant danger ? Je me mets à boxer. Vlan ! un crochet de gauche, un peu large sans doute, vlan ! un direct du droit ; il manque de sécheresse, mais je ne suis pas Criqui. Au bout d'un instant, nous voilà dégagés : le n^o 21 pose la main en silence sur sa pommette écorchée, le n^o 9 est assis dans l'eau. Pour les consoler, nous choisissons leurs ânes en leur promettant un bon pourboire : les pauvres gens, qui, d'ailleurs, sentent leurs torts, accepteraient bien à ce prix-là d'être battus tous les jours.

O charmants ânes d'Égypte ! S'ils ressemblent aux nôtres par leur modestie, leur réserve charmante, comme ils les dépassent par leur courage et noblesse de leur sang ! J'avais fait leur connaissance il y a trente-huit ans, à l'Exposition Universelle de 1889, dans la « rue du Caire » ; mais

je n'avais pu éprouver leur rapidité : Fraulein Maria voulait tenir elle-même la bride de ma monture et, si elle avait la taille d'une Walkyrie, elle n'en avait pas la sveltesse, de sorte que mes plus véhémentes exhortations ne pouvaient la décider à prendre au moins le pas de gymnastique...

Que n'était-elle aussi agile que nos âniers thébains d'aujourd'hui ! Poursuivis par ces coureurs inlassables, nos petits coursiers gris s'en vont d'un trot rapide et amblé, désuni, pour mieux dire ; parfois ils prennent le galop, et c'est alors qu'il faut voir Frau Lied à califourchon. Mais quoi ! douairière ou gentleman ventripotent, chacun s'efforce sournoisement de dépasser son voisin et la bande Cook s'égrène sur le chemin. Nul de nous, pourtant, ne monte à âne comme il faut, non pas même le Révérend Storrington qui tient la tête de la cavalcade, aussi ardent que s'il était sur la queue du renard, et que je ne puis arriver à brûler en dépit des sollicitations que j'adresse moins à mon âne, qui n'entend que l'arabe, qu'à mon ânier. Et d'abord, ce n'est pas en selle que nous devrions être (la mienne est même une selle de dame), mais à cru et sur la croupe, en équilibre sur le coccyx, car la monture est trop petite pour que le genou puisse se placer ; et au lieu de chausser des étriers, nous devrions laisser nos jambes pendre en guise de balancier, le pied relevé à angle

droit pour empêcher la babouche de choir (même quand il n'y a pas de babouche). Ainsi font les Arabes (1).

*
* *

J'avoue que j'ai mal écouté les explications de notre guide Abdallah sur le temple de Sêti I^{er}, à Kournah, de manière que je ne saurais dire si l'édifice mesurait précisément cent cinquante-sept ou cent cinquante-huit mètres de longueur, et quel est le nombre exact des colonnes papyrifomes à chapiteaux fermés que compte son hypostyle. J'en suis confus, mais il y a une roue à pots qui chante comme un biniou à deux pas des ruines envahies par les Cooks, auprès d'un puits, non loin d'un bosquet d'acacias, et c'est un spectacle qui fait rêver, que celui du bétail humant le bouquet de l'eau comme un connaisseur respire celui de son verre de bordeaux avant de le boire. Sont-ils assez mariés au pays, assez égyptiens, ces doux buffles qu'on voit partout ici ! On croit les recon-

(1) Ainsi faisait aussi M. N..., mon savant compatriote, le jour où je l'ai rencontré, plus tard, sur la route d'Abydos où il allait inspecter les fouilles. Un peu bedonnant, coiffé d'un vieux chapeau de paille, vêtu d'une culotte courte et d'une jaquette où brillait la rosette de la Légion d'honneur, il était bien sympathique à voir, au grand trot de son âne de pur-sang et les pans de sa jaquette flottant au vent comme de pacifiques drapeaux

naître, avec leurs belles cornes, sur tous les reliefs des tombeaux. Pourtant il n'y a pas bien longtemps que la race en a été importée. Les Egyptiens antiques, voire ceux du moyen âge, ne les connaissaient pas. (De même la musique pour ainsi dire nationale de l'Espagne, celle des corridas, c'est celle de *Carmen*, comme on sait.)

*
* *

Une nouvelle course à ânes nous amène à la Vallée des Rois. Terrible spectacle que celui de ce val torréfié où l'on pénètre par un défilé. Il s'allonge, tourne à angle droit, s'élargit ou se resserre, mais toujours il élève vers le ciel sans défaut une sinistre muraille de roches gercées, fendillées, comme pourries de soleil et qu'on croirait en décomposition. Ces pentes blanchâtres, qui chauffent tout le jour, sont brûlantes comme les parois d'un four.

Pas une plante, pas une touffe d'herbe, pas une ronce, pas un atome de terre végétale et pas un insecte : la mort. Ça et là dans cet enfer, au flanc de la montagne, un trou noir et carré, entouré d'éboulis, sinistre comme un orbite d'aveugle : c'est l'entrée du tombeau d'un roi.

Pauvres rois, combien d'entre eux sont morts deux fois ! Certes, les voleurs sacrilèges avaient commencé de bonne heure à cambrioler les tom-

beaux. Une quinzaine de siècles avant Jésus-Christ (mais ici la chronologie est particulièrement douteuse), on dut chercher un moyen de protéger les sépultures : on les creusa en plein roc, au flanc des collines, dans ce vallon sauvage et secret où nous sommes. Mais on avait beau murer l'entrée des hypogées et la dissimuler derrière des éboulis, les pillards savaient découvrir et vider ces somptueuses cavernes, tellement que, sous la XXI^e dynastie, on se résigna à rassembler ce qui restait des momies royales et de leurs meubles, et à le déposer pêle-mêle dans une nouvelle cachette. Celle-ci échappa aux Égyptiens eux-mêmes, aux Mèdes, aux Grecs, aux Romains et aux Arabes, mais elle n'échappa pas à Legrain qui la découvrit en 1903, à Karnak. La tombe même de Tout-ank-Amon, qui était restée inviolée dans la Vallée des Rois, ne l'est plus... Et les pharaons sont bien morts.

Ce n'est pas ma faute : à peine si j'ai mis le nez dans l'hypogée de Sési I^{er}. La troupe des Cooks en chassait jusqu'au silence. Impossible de rien voir du film de pierre peinte qui se déroule sur les murailles; impossible même de s'arrêter... Je reviendrai seul.

Heureux Belzoni qui l'eut vierge, cette belle tombe aujourd'hui prostituée ! L'entrée déblayée, le mur qui la fermait crevé, le portique bas franchi, il suivit la première galerie en pente douce, parvint

à une porte qu'il démura après en avoir rompu le sceau d'argile et découvrit un escalier creusé dans le roc vif. Il le descendit, trouva une nouvelle porte que son chacal couché ne défendit pas contre le pic, s'enfonça par un couloir encore... La bouche sombre et carrée d'un puits l'interrompait, bâillant à fleur de terre. On explore ce trou noir : nul passage. On sonde les murs enluminés : rien. Belzoni et ses gens reviennent sur leurs pas, sondant toujours. Enfin, en un endroit, la galerie sonne creux : on pioche et l'entrée d'un couloir secret se révèle. On s'y engage ; il contourne le puits dans l'épaisseur de la montagne et mène à une belle salle dont le plafond bleu repose sur quatre piliers carrés. Elle donne accès à une seconde salle plus haute, à deux piliers seulement. Mais là, plus d'issue. Certes l'hypogée ne peut se terminer ainsi en cul-de-sac ; pourtant, c'est en vain que les manches des pioches heurtent rudement les sculptures précieuses des parois. Enfin, en écartant presque par hasard la poussière qui couvre le sol de la salle précédente (aux quatre piliers), on découvre une mince ligne noire qui marque le contour d'une dalle non scellée. Les leviers entrent en jeu, la dalle se soulève et révèle un escalier aux marches roides et hautes, qui s'enfoncent dans la terre. On descend, on arrive à un couloir descendant encore, puis à un grand vestibule à piliers, flanqué d'annexes. Et,

après l'avoir traversé, on pénètre enfin dans la splendide chambre funéraire, dont la dorure et les peintures sont aussi fraîches qu'au premier jour et où repose le sarcophage comme une amande sans prix sous sa coque...

J'ai laissé la bande Cook violer pour la millionième fois ces pauvres tombes. J'ai préféré suivre un charmeur de serpents, qui chassait aux environs les bêtes venimeuses.

*
* *

Il allait dans la pierraille, chantant sa mélopée magique et gutturale, retournant les cailloux de son bâton. Je l'ai vu prendre ainsi un scorpion qui l'a piqué tout à son aise, puis une vipère à cornes qui l'a mordu, et le sang a coulé ; puis une seconde qu'il a saisie à pleine main au fond de son trou sans se soucier de la blessure de son bras nu. Un peu plus loin un cobra, dérangé par le bâton, est sorti de son gîte, la collerette gonflée de rage ; pourtant l'animal s'est laissé prendre et enfermer avec les autres dans le panier couvert d'étoffe, en forme de boîte à pêche.

Quel prodige ! Il me paraîtrait toutefois plus frappant si j'ignorais que, ce matin même, le charmeur a déposé ces pauvres bêtes, auxquelles il a soigneusement arraché leurs glandes à poison, dans

les trous où il les découvre et capture devant nous.

Hier, sur le quai, à Louxor, un autre charmeur de serpents nous donnait sa représentation. Tout en fredonnant, lui aussi, des paroles mystérieuses, il mettait son cobra hors du panier (d'autres se contentent d'ouvrir le couvercle et l'animal sort spontanément). Le serpent se dressait, mais l'Arabe lui posait doucement la main sur le cou, lui appliquait la tête au sol et faisait descendre sa paume jusqu'au bout de la queue ; alors le serpent demeurait comme engourdi et son maître pouvait le prendre et le placer en collier autour de son cou. A la fin, il lui frottait la queue entre ses deux mains à plat, comme on roule un morceau de bois, et l'animal semblait se réveiller... A celui-là aussi, sans doute, on avait ôté ses crochets à venin. Quant à l'incantation, elle a ici la même utilité, à peu près, que le boniment du prestidigitateur : elle sert à impressionner les spectateurs.

*
* *

Cependant, les torrents silencieux du soleil nous tombent sur la tête comme un Niagara impondérable, et la plupart des Cooks ont renoncé à suivre Abdallah dans les entrailles de la terre : ils sont presque tous massés dans un de ces pans d'ombre crue qui tombent çà et là de la montagne, aussi

matériels que des lés d'étoffe bleue. Enfin notre guide arabe sort d'un dernier hypogée presque seul : il a toujours ses belles robes de soie, mais il a glissé son mouchoir en couvre-nuque sous son tarbouch, comme font les pêcheurs à la ligne sur les bords de la Loire, et cela nuit beaucoup à la couleur locale. Il annonce qu'on va maintenant déjeuner à Deir-el-Bahri.

L'agence Cook a établi à quelque distance du temple une sorte de pavillon ouvert, et là-dessous une longue table nous attend. Le couvert est mis, mais le service se fait un peu désirer et Beauchamp Hood, à côté de qui le hasard nous a placés, me dit : « C'est terribell réellement, car les Boches, ils n'aiment pas beaucoup attendre le déj'ner, vous savez. » Il ajoute que l'un d'eux, le D^r Herbst, lui a demandé ce matin même pourquoi il ne frayait pas avec ses compatriotes : « Parce qu'il y a eu la guerre, je dis, » a répondu Hood. J'essaie de parler d'autre chose, de n'importe quoi, des ruines, mais il laisse tomber la conversation... Résignons-nous, résignons-nous !

Le repas est d'ailleurs excellent, comme de coutume, mais les soucis de la digestion ne découragent que peu de Cooks et ceux qui envahissent le temple sont bien nombreux encore... Je n'ai pas cherché à voir la reine Hatchepsou, vêtue du pagne des pharaons et ornée de leur étui à barbe, mais j'ai

vu le mariage incomparable des trois terrasses à la montagne : elles la rendent humaine, cette montagne sauvage, par une transition aussi parfaite que celle du plus beau dôme du monde (c'est celui de la chapelle des Invalides) à sa base carrée.

A quelque distance du temple, une chaîne sans fin, un anneau de fourmis humaines, de fellahs occupés aux fouilles, se déploie, puisant le sable pâle dans ses couffins pour le porter un peu plus loin. « Cela n'a pas dû beaucoup changer : les foules d'esclaves qui travaillaient aux Pyramides devaient donner un spectacle pareil à celui-ci, » dis-je à Beauchamp Hood. Il m'écoute d'un air un peu gêné : ai-je commis une inconvenance en faisant cette remarque peu fatigante, mais qui ne concerne pas les Allemands ni la température ?... Cependant les fellahs chantent une complainte que l'un d'eux improvise et que les autres reprennent en chœur. Elle célèbre, me dit ma voisine, la générosité éventuelle des touristes qui s'avancent et la beauté de leurs femmes en jupes courtes. O poésie de l'Orient ! Voici la chanson telle qu'on me la traduit :

*Comme ils sont beaux, ces messieurs et ces dames,
Qui s'approchent pour nous regarder travailler !
Sûrement ils nous distribueront des piastres
Car ils sont nobles et généreux.
Regarde cette dame qui vient à nous*

*A califourchon sur un âne comme un homme.
Je voudrais être la selle de l'âne.
Comme elle a de belles jambes !
On voit ses jambes jusque...*

Arrêtons-nous là.

*
* *

Et les Cooks s'élancent maintenant, dans une course éperdue, vers le Nil lointain, car il faut être rentrés à temps pour le thé, le *tea* sacré... Deux pharaons gigantesques surgissent, assis avec bonhomie au milieu des cultures : ciel ! les colosses de Memnon !... Où donc est-il, cet Adballah ? (Malin, il s'épargne les colosses de Memnon et rentre paisiblement, au petit pas de son âne, par un raccourci.) Gügenheim, zélé, dégainé son Bedaeker. Le colosse méridional a 19 m. 59, y compris le socle, et il est mieux conservé que l'autre ; ah ! quel bonheur de le savoir ! Les anciens croyaient que le colosse du Nord (« Lequel est-ce ? ») saluait « sa mère Eos » (« Ah ? »), c'est-à-dire l'Aurore (« Ah ! »), d'une plainte dont Strabon assure qu'elle était semblable à celle d'un luth ou d'une harpe dont les cordes se brisent (« *Very curious, indeed !* »). Les larmes que la déesse versait alors sur son fils chéri formaient la rosée du matin (« *How*

nice ! »). Mais ce n'est là qu'une légende, vous savez ! (*Sourires*). « On a essayé de l'expliquer en disant qu'à raison de la chaleur qui, en Égypte, succède immédiatement après le lever du soleil à la fraîcheur de la nuit, une roche rapidement échauffée peut bien rendre, aux premiers rayons de l'aurore, un son produit par d'imperceptibles molécules de pierre se détachant de la surface et qu'un phénomène semblable a été observé dans beaucoup d'autres endroits. » Sans blague ! Ce Bedaeker, il exagère. J'ai lu l'année dernière dans je ne sais quelle revue anglaise qu'un Français de la fin du xvi^e ou du début du xvii^e siècle, a imaginé qu'il y avait dans le siège du colosse une sorte de flûte hydraulique : l'eau chauffée par les premiers rayons du jour comprimait l'air qui s'échappait en chantant par un mince tuyau ; c'est une hypothèse plus amusante que celle de M. Bedaeker.

Il ajoute, ce guide inconsidéré, qu'une foule de touristes de l'antiquité se sont « immortalisés » en couvrant le bas du colosse d'inscriptions à la main... Heureusement, le *tea* attend. Et nos compagnons tournent le dos au pharaon, guerrier émoussé par le temps, qui règne pacifiquement sur les champs de blé, et dont, à cette heure, l'ombre vaste et triangulaire sur la campagne ensoleillée indique poliment aux touristes la direction du Nil et le chemin^o de leur hôtel.

*
* *

Nous avons laissé les Cooks regagner le bateau sans nous pour la cérémonie sacrée du *tea* et nous sommes allés à Medinet-Habou. C'est le fief de la fondation Rockefeller ; vingt savants travaillent là sous les ordres de M. Breasted, et admirablement munis et équipés. Quel contraste avec les moyens misérables que la République met à la disposition des savants français !... La science et l'art doivent beaucoup au capitalisme aristocratique. S'il ne restait pas en Amérique quelques-uns de ces seigneurs modernes qu'on appelle des milliardaires, capables de consacrer à des entreprises désintéressées des sommes dont chacune équivaut au budget d'un petit État, de grandes œuvres de science ne pourraient être poursuivies sur toute la terre, d'incomparables œuvres d'art n'auraient pas été conservées (rappelons l'aumône de Rockefeller acceptée par le gouvernement français pour sauver Versailles, mais qui n'a pas préservé le château de son architecte).

La démocratie, toujours sordide, ne fait jamais rien pour la science et l'art, sinon d'en parler : c'est une loi universelle ; ce sont les aristocraties qui sauvent la culture. A cette heure, les missions françaises dépérissent dans le monde

entier, et particulièrement ici : c'est parce que nous sommes, sinon la plus démocratique (il s'en faut !), la moins « féodale » des grandes nations. Que la noblesse de l'argent, de la puissance, bref la vraie noblesse actuelle disparaisse des États-Unis, et la démagogie, qui y est encore bien pire que chez nous, aura tôt fait de mettre fin à toutes les entreprises scientifiques et artistiques qui portent l'étiquette américaine (1).

Noté ici pour Freud les reliefs où l'on voit compter devant Ramsès III les *phalli* coupés à l'ennemi, et ils sont au nombre de 12.535 exactement (je pense au nombre des Parisiens noyés par Gargantua).

Noté aussi le bel album en pierre dont les feuillets nous représentent la fête du dieu Min, le « coureur »,

(1) Les *Regards sur l'Égypte*, de M. G. Hanotaux, m'ont appris que ce n'étaient pas vingt, mais vingt-trois savants qui travaillaient avec Breasted aux frais de Rockefeller. Ils ont adopté une méthode admirable que les moyens de la fondation peuvent seuls permettre. Ils se méfient de la photographie des inscriptions (ils ont bien raison et j'ai pu constater jadis par moi-même que la reproduction photographique d'un livre même, comme le *Pantagruel* de Dresde, était farcie d'erreurs). Donc, chez M. Breasted, la photographie est tout d'abord calquée, ce qui permet de l'examiner de près ; puis le calque est comparé avec l'original même, ligne à ligne ; puis, après avoir été amendé s'il y a lieu, il est transporté sur un bleu et enfin tiré au trait. M. Hanotaux a bien raison de constater qu'il n'y a pas au monde de textes qui méritent mieux que les inscriptions égyptiennes d'être traités avec un pareil soin.

le fécond, protecteur des jardins et des récoltes, des champs et des moissons, dont la virilité paraît sur ses images comme celle de Pan. On voit le roi sortir de son palais, semblable au soleil levant ; devant lui marchent les brûleurs de parfums, le chanteur de prières, son rouleau de papyrus à la main, et enfin des soldats coiffés de plumes comme les Peaux-Rouges (d'autres portent ailleurs le casque à la double corne : sans doute des mercenaires nordiques, celtes peut-être). Tel le pape (mais le pharaon est tout à fait dieu), le roi est porté sur une sorte de *sedia gestatoria* par douze officiers du palais : c'est un trône à pattes de lion, orné de fleurs sculptées, et dont le haut dossier est muni d'un large coussin ; quatre flabellifères agitent près de lui leurs grands éventails où les plumes sont plantées en demi-cercle. Il va adorer et encenser Amon-Min dans son temple et lui faire, de sa main, un sacrifice. Puis, c'est la procession : le taureau blanc, vivante incarnation de Min, une longue suite de prêtres portant les enseignes divines et les statues des rois défunts, l'image du dieu enfin, entourée de flabellifères et suivie de porteurs de coffrets sacrés. Elle s'avance jusqu'au lieu où attend le roi, auprès d'un reposoir ; là Amon-Min reconnaît Pharaon comme son fils et l'on lâche aux quatre coins de l'horizon des oies sauvages pour qu'elles annoncent au monde la bonne nouvelle,

selon la mode lancée par Horus lui-même le jour de son couronnement. Le roi coupe à la faucille une gerbe qu'il présente au dieu : ce sont les prémices de la moisson. Enfin il encense les images de ses ancêtres.

Ainsi se déroulaient les rites et le pharaon, dieu et prêtre, en avait sa vie emplie. Rentré dans son palais de Medinet-Habou (dans les ruines duquel s'est établi le misérable village de fellahs où nous sommes), tous les ministres, les grands, les fonctionnaires venaient se prosterner devant Ramsès III et chanter ses louanges à peu près comme ceci (c'est Ramsès II qui était célébré de la façon qu'on va lire, à ce que nous apprend Charles Parain, mais cela ne fait rien) :

*Tourne vers moi ta face, o soleil levant,
Qui de ta beauté illumines les Deux-Terres !
Toi, soleil pour les hommes,
Qui chasses de l'Égypte les ténèbres,
Tu as l'aspect de ton père Râ
Quand il monte au ciel.
On te dit ce qu'il en est dans chaque pays
Quand tu reposes dans ton palais.
Tu entends les paroles de toutes les contrées,
Car tu as des millions d'oreilles.
Ton œil est plus clair que les étoiles au ciel,
Tu peux mieux voir que le soleil.*

*Ce que chacun dit, même si la bouche se cache,
Cela vient à ton oreille,
Et si l'on fait quelque action secrète,
Ton œil la voit pourtant,
O Ramsès, maître de la beauté, créateur de la vie !*

*
* *

Chaque fois que nous remontons sur le bateau, deux matelots postés à cet effet viennent avec des plumeaux épousseter nos souliers.

Ils sont seize en tout. Ils portent un pantalon de toile blanche à la turque (qui est en principe une robe dont on a relevé entre les deux jambes et attaché à la ceinture le pan de derrière) ; là-dessus un maillot bleu où est brodée en rouge l'inscription *Cook and Son*, que je ne puis jamais lire sans songer à Phileas Fogg et au *Tour du monde en quatre-vingts jours* ; et, sur la tête, une calotte écarlate entourée d'un petit turban blanc. Ils ne font rien qu'au milieu d'une tempête d'insultes et de cris, ou peut-être n'échangent-ils que des compliments ? On ne peut pas savoir. L'arabe se jappe et toutes les voix deviennent rauques en aboyant ainsi.



Le soir, après dîner, une jeune fille nous aborde et nous demande en français si nous voulons « jouer aux petits jeux » avec elle et sa sœur : il s'agit d'un petit jeu de cartes, rassurons-nous. Nous allons nous asseoir à la table où elles sont installées avec leur mère et je ne sais qui. Présentations. C'est la veuve d'un médecin du Caire, Mrs Alexander, une charmante vieille dame aux yeux de feu, très vivante. Elle m'apprend sur-le-champ qu'elle goûte peu les Allemands (elle aussi !) et les Américains presque aussi peu.

« Vous savez l'histoire du Yankee à Aden ?... Non ? Pourtant elle a bien couru... Il s'étonne de voir les négrillons plonger si habilement dans cette mer infestée de requins pour attraper les piécettes qu'on leur lance. « Mais enfin, je vous en prie, » apprenez-moi comment ils font ! » dit-il à leur patron. L'autre assure qu'il ne peut pas révéler le truc, mais le Yankee insiste, promet des dollars, et tant qu'à la fin le patron lui dit : « Eh bien, » voici : ils portent tous, inscrit sur le dos, que ce » sont les Américains qui ont gagné la guerre. » Même un requin ne saurait avaler cela. »

La mode anglaise veut que les jupes soient plus courtes encore qu'on ne les fait à Paris : c'est pour-

quoi personne ne saurait ignorer que les misses Alexander portent prudemment des pantalons de petite fille, en madapolam renforcé ou quelque chose comme ça. Toutes nos jeunes Anglaises ont les cheveux coupés, toutes nos Allemandes les gardent longs. A part Mrs Riges, aucune femme ne se farde : ni rouge, ni poudre.

Pour se protéger du soleil et aussi de la vermine, paraît-il (curieux moyen !), les Égyptiens portaient une coiffure savante. « La chevelure nattée, bouclée, huilée, feutrée de graisse (contre les insectes), formait un édifice aussi compliqué chez l'homme que chez la femme. Était-elle trop courte, on lui substituait une perruque noire ou bleue. Les perruques figurent dès la plus haute antiquité dans les listes d'offrandes. L'usage en est encore commun dans l'Afrique contemporaine : la perruque bleue a été retrouvée chez certaines tribus qui dépendent de l'Abyssinie. » (Maspero.)

Celles des nobles étaient parfois de lapis-lazuli vrai ou imité : quel poids ! « Un scribe égyptien décrit sur un papyrus la figure mythologique de Phra : « Ses os sont d'argent, ses chairs d'or, sa chevelure de *khesbet*, ses yeux de deux cristaux... » Pour les os qui sont d'argent, le choix de ce métal est justifié par sa couleur blanche. Les chairs sont d'or, c'est-à-dire jaune : la nuance sous laquelle les Égyptiens représentent le corps humain varie

entre le jaune rougeâtre pour les hommes et le jaune pâle pour les femmes. Quelquefois les masques des momies sont complètement dorés. La chevelure est de *khesbet*, c'est-à-dire bleue comme le lapis, figurée par du lapis vrai ou imité... Dans la cérémonie funéraire d'Osiris, la statuette devait avoir la chevelure de *khesbet* et le prêtre portait sur la tête une chevelure de vrai lapis. » (Chabas.)

*
* * *

J'ai interrogé Mrs. Alexander sur les charmeurs de serpents. Elle me dit que le plus connu ici, c'est Moussa. Elle l'a vu capturer jadis un cobra sauvage.

— Vraiment sauvage ?

— On l'avait emmené dans un endroit qui ne lui avait pas été indiqué à l'avance. Il eut tôt fait d'y découvrir un trou à cobra.

— Mais comment cela ?

— L'odeur du serpent est très forte : à la chasse au renard, est-ce qu'on ne sent pas le fumet de la bête ?

J'acquiesce, avec compétence... Mais je pense aussi que Moussa doit connaître les habitudes de la gent venimeuse. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'un chasseur expérimenté sache découvrir les endroits où peut gîter son gibier.

— Je vous assure, reprend Mrs. Alexander, que Moussa prend un peu plus de précautions pour capturer un cobra sauvage que pour rattraper devant les touristes ses animaux truqués. Il y a des peaux enroulées au bout du long bâton dont il harcèle la bête : il laisse le serpent les mordre à son aise et y épuiser son venin. Puis il le taquine longtemps, de tout près, avec une loque d'étoffe que l'animal mord encore... Enfin, il le prend. Cela dure très longtemps.

— Mais les animaux paraissent s'engourdir lorsque le charmeur leur pose la main sur la tête : la chaleur, peut-être ?...

— Je crois plutôt qu'il leur exerce une pression sur les vertèbres cervicales.

— Pourtant, il doit être mordu quelquefois.

— Sûrement. D'ailleurs, il suffit de voir l'avant-bras de Moussa couturé de cicatrices.

— On dit que l'insensibilité au poison est héréditaire chez ces gens-là.

— Croyez-vous ? Mais le charmeur est sûrement mithridatisé jusqu'à un certain point. Moussa était en train d'entraîner son fils (il paraît que le métier est bon) : il m'a dit qu'il venait justement de le faire mordre... Dans quelles conditions, je n'en sais rien, par exemple !

— Et alors, il y a un moment où le cobra n'attaque plus et se laisse prendre ?... Attaquer, bien

sûr, c'est une façon de parler... Le lièvre s'enfuit parce que son moyen de défense est dans ses jambes ; le serpent mord parce que son moyen de défense est dans sa gueule. La pauvre bête, à la fin, doit être terrifiée en voyant si proche cet être invincible.

— La *pauvre bête*, comme vous dites, doit être surtout épuisée de fatigue. Son attaque exige certainement un très grand effort musculaire.

— Ça, c'est vrai. J'ai vu combattre une mangouste et un cobra au cinéma : après un certain nombre de détentes infructueuses, le serpent n'en pouvait plus. Et puis le serpent ne feinte pas et son coup droit n'est probablement pas plus rapide que celui d'un bon escrimeur porté de pied ferme, lequel peut s'esquiver, lorsqu'on n'a pas à craindre de trompement de fer. Depuis que j'ai vu ce film, j'ai beaucoup moins d'admiration pour Rikki-Tikki-Tavi.

— Pourtant, la mangouste est très souvent touchée : j'ai pu m'en assurer aux Indes. Si jamais vous vous trouvez face à face avec un cobra, n'essayez pas de jouer à la mangouste, croyez-moi.

*
* *

État des tombes de la Thébaïde (notamment de celles de la Vallée des Rois, d'où nous venons) en

1849, à l'époque où les Arabes pillards les habitaient encore et y cherchaient les plaques et les ornements d'or :

« Parmi les caveaux qui sont ouverts aujourd'hui, non seulement on n'en trouve point d'intacts, mais tous offrent l'aspect d'un bouleversement total. Les momies ne sont point dans leurs caisses ni à leurs places ; elles sont renversées à terre, pêle-mêle, et le sol en est jonché : quelquefois même le passage en est encombré entièrement. On est obligé de marcher sur les momies ; elles se brisent sous le poids du corps et souvent on a de la peine à retirer le pied embarrassé dans les ossements et les langes. Au premier abord on en ressent de l'horreur, mais, peu à peu, on se familiarise avec ce spectacle, et ce qui y contribue beaucoup, c'est que les momies n'ont rien qui répugne soit à la vue, soit à l'odorat. L'odeur bitumineuse, quoique très forte, n'a rien d'absolument désagréable, rien surtout qui ressemble aux exhalaisons des cadavres. Un autre sentiment que le dégoût occupe le voyageur : tous ces corps embaumés, enveloppés de toiles épaisses et chargées de bitumes, peuvent s'embraser par une étincelle : si l'incendie s'allumait, comment en échapper?... Comme on ne reçoit de jour dans ces caveaux que par les flambeaux qu'on porte, il est aisé de juger du péril qu'on y court et combien, en se traînant sur ces corps

combustibles, on a de peine à écarter la bougie qu'on tient péniblement d'une main, tandis qu'on s'appuie sur l'autre pour avancer. L'idée d'un incendie vient d'autant plus naturellement à l'esprit que, souvent, les Arabes rassemblent à la porte des catacombes des momies qu'ils ont brisées et allument avec ces débris des grands feux qui s'aperçoivent au loin. » (Jomard, dans la *Revue Encyclopédique*, mai 1819.)

C'est dans un de ces tombeaux que Vivant Denon trouva, quelques années plus tard, ce petit pied de momie qui le fit tant rêver : « Son pouce relevé, son premier doigt allongé, le petit doigt remonté, la courbure élégante du cou-de-pied, sa virginale conservation, l'intégrité de ses ongles » annonçaient « une princesse, un être charmant dont la chaussure n'avait jamais altéré les formes, » écrit-il avec tendresse.

En ce temps-là, on se servait quelquefois d'un pic pour « la fouille des momies », si bien que les destructions involontaires des savants ont complété les ravages des voleurs. L'Italien Dovretti, ayant découvert à Thèbes un parchemin qui lui parut précieux, le mit dans un flacon, rangea le flacon dans la sacoche de sa selle et rentra chez lui au galop. A l'arrivée, le papyrus n'était plus qu'un tas de morceaux minuscules. Il arriva dans cet état, avec le reste de la collection Drovetti, au musée

de Turin, où on le fit couler dans une boîte. Et c'est là que Champollion le retrouva. Il donnait non seulement la liste complète des rois de l'Égypte, mais le nombre des années de chaque règne et souvent l'âge du roi lors de sa mort. On en déchiffra juste assez pour se rendre compte que de tous les documents actuellement connus, ce serait le plus précieux pour l'histoire de l'Égypte.

*
* *

Temples. — O Cooks, mes frères, vous que je voulais éviter aujourd'hui et que j'ai pourtant rencontrés à Karnak, vous traversiez avec assurance cette brousse de ruines, conduits tout droit par votre guide à ce qu'il vous fallait admirer. Formés en cercle autour de lui, vous approuviez sans l'écouter sa parole abondante et, le dos tourné aux merveilles, vous vous en étonniez sans les voir. Ce soir, une joie innocente brille dans vos regards : c'est celle (je la connais aussi) que donne le sentiment d'avoir accompli son devoir, tout son devoir. Et moi, au contraire, qui ai erré tout le jour, studieux et seul, parmi ces champs de pierres majestueuses, je me sens inquiet et troublé de n'avoir su goûter vraiment que si peu des beautés promises (1). Il y a les quinconces de colonnes de Louxor,

(1) Ce n'est pas en vain qu'on s'imprègne de l'atmosphère

bottes de papyrus gigantesques qui soutenaient jadis un ciel de pierre sur l'extrémité de leurs feuilles fermées ; il y a le portail du temple de Khonsou et son soleil ailé comme un avion ; il y a l'hypostyle de Karnak ; il y a la noire Sekhmet dans son petit temple... Il y a surtout le miracle égyptien que je retrouve ici.

On parle du miracle grec... A Karnak, le seul temple d'Amon s'étend sur trente hectares. Les obélisques s'élèvent parfois à plus de trente mètres. Les statues innombrables ont sept mètres, onze mètres ; un des colosses de Memnon en mesure seize ; celui de Ramsès, qui détient le record, dix-sept cinquante. La seule salle hypostyle du grand temple de Karnak contiendrait toute la cathédrale Notre-Dame de Paris ; elle a cent trente-quatre colonnes de grès rouge, dont douze sont aussi grosses que la colonne Vendôme ; et pas une surface de cette forêt de sequoias en pierre qui ne soit ciselée comme une fougère. Mais le miracle, ce n'est pas que cet ordre soit colossal, c'est qu'il soit si harmonieusement proportionné qu'on se trouve beaucoup plus à

qui baigne ce pays limpide jusqu'au mystère. Qu'il était sage, mon ami L..., lorsqu'il me conseillait de me soumettre avant tout au rythme lent du Nil ! Ce n'est qu'à mon retour à Louxor, une semaine plus tard, que j'ai su jouir vraiment de ces ruines austères. Gâtés de romanesque comme nous sommes, il nous faut souvent presque un noviciat pour nous rendre dignes d'accéder à ces monuments de l'esprit pur.

l'aise dans cette effrayante salle hypostyle que sous le portique de la Madeleine à Paris. Devant les pylônes du temple de Louxor s'élève le frère jumeau de l'obélisque géant qu'on a si heureusement planté au milieu de notre place de la Concorde : il y semble à peu près de la taille de ces autres « obélisques » surmontés d'une boule que nos jardiniers plaçaient jadis dans leurs parcs à la française.

Miracle de la proportion. c'est-à-dire de l'art.

*
* *

Donc, chaque jour le prêtre, représentant le roi fils d'Amon, revêt les ornements sacrés après s'être purifié dans la cour du temple et pénètre dans le saint des saints ténébreux où s'élève la statue divine, anciennement en bois revêtu d'or, puis en or massif. Là il pratique les rites et prononce les paroles qui font descendre Dieu dans « l'image de millions d'années ». Ensuite il adore, il purifie celle-ci par les ablutions et la fumée de l'encens, il l'oint de l'huile qui assouplit, la parfume des senteurs séduisantes, lui peint le visage des fards qui embellissent et lui présente sa nourriture quotidienne... Aux grandes cérémonies, le dieu paraît devant le peuple, dans sa barque qui est celle du Soleil : il fait ainsi le tour du temple sur les épaules des prêtres, ou s'en va naviguer sur le lac sacré.

Parfois, il rend visite à l'un de ses voisins chez qui il passe à l'occasion un *week end*.

C'est ainsi que tous les ans au début de septembre, lorsque la crue du Nil est à son plus haut point, Amon quitte Karnak pour aller s'établir dans sa « demeure du Sud », au temple de Louxor, qui lui sert de maison de campagne. Peu après, un matin, un cortège vêtu de lin blanc se répand sous les quinconces de pierres : c'est le roi qui vient chercher son père pour le reconduire à Karnak. Sa Majesté se livre aux ablutions rituelles et chasse loin de lui-même, par la fumée de son encensoir, les mauvais esprits qui nous assiègent. Ensuite ses doigts purifiés brisent le sceau qui clôt les portes du sanctuaire et il y entre en chantant de sa *voix juste* l'hymne au matin. Alors il fait lui-même le service de son Père : il asperge d'eau la statue à deux reprises et l'encense pour la délivrer des souillures et des démons, il l'oint, la farde, l'habille, la revêt de ses ornements, lui offre des vivres. Et Amon est transporté par son fils ou par le grand prêtre dans la cabine de sa barque sacrée, que l'on couvre d'un voile précieux afin que nul regard impie ne pénètre jusqu'à Dieu. Trente prêtres soulèvent la barque sur le pavois aux cinq barres et, précédé de son fils, accompagné de ses serviteurs sacrés, Amon traverse l'hypostyle en faisant halte aux reposoirs, au milieu des fleurs, des parfums et des hymnes,

sort enfin dans la cour où son peuple l'acclame et l'adore. Parfois un prêtre écarte le voile qui le cache pour que les fidèles admirent « la beauté du Seigneur ».

Enfin les grandes portes de cèdre et d'or, hautes de vingt mètres, roulent sur leurs pivots de bronze et Amon, quittant son temple, parcourt l'allée des béliers qui mène au quai occidental. Tout au bout, amarré au bord d'un canal maintenant comblé, son grand vaisseau doré l'attend. On l'y pose, dans sa barque toujours, sous un dais d'or. Les images des nautoniers divins qui mènent le bateau du Soleil sont autour de lui, à leurs postes. Debout devant sa face auguste, le dieu vivant, son fils, l'encense et lui offre des fleurs. Des prêtres à la tête rasée lèvent ses enseignes, une peau de panthère sur l'épaule, ou nouée autour des reins comme un pagne et dont le mufle se place sur leur ventre.

Tiré par des galères, le navire long de cinquante mètres glisse majestueusement sur le Nil débordé. Deux immenses têtes de bélier, dont le col étincelle de pierreries, se dressent à la poupe et à la proue. Le long de la berge, une garde de soldats rigides, des prêtres psalmodiant et des musiciens l'escortent. Deux chars suivent la procession, pour le cas où Dieu et Pharaon désireraient cheminer sur la terre. Chacun d'eux est tiré par une paire de chevaux empanachés, laquelle a nom *Victoire à Thèbes*, peut-

être. Les deux roues sont sous l'essieu, à l'arrière de la caisse en demi-cercle, couverte d'or et de peintures et où ne manque pas la petite pièce de bois verticale qu'on saisit à plein poing lorsque les cahots sont trop forts. Autour d'eux, des hommes battent des mains ou agitent des cliquettes, et des femmes font sonner les anneaux sur les tiges de métal de leurs sistres, pour marquer le rythme aux danseuses et aux danseurs qui représentent les quatre races du troupeau de Râ : ceux d'Égypte, les « hommes par excellence », ceux d'Asie, ceux du Nord à la peau blanche et les nègres aux bras cerclés d'ivoire. A distance, les Thébains aux larges épaules et aux flancs serrés, ceints de leurs pagnes calamistrés, coiffés de leurs perruques ou, comme les sphinx, d'une étoffe à raies ; les sveltes Thébaines aux seins nus dont la tunique collante se noue sous la poitrine ; les esclaves aux torsos de basalte, à peine vêtus d'un caleçon rayé ou d'un cache-sexe, toute une foule chargée de fleurs et de palmes regarde avec piété ses dieux naviguer sur le Nil, tandis qu'au plus haut du ciel le Faucon mesure la largeur de l'azur.

*
* *

Leurs hymnes au Soleil s'élèvent comme des acclamations :

*Tu t'éveilles bienfaisant Amon-Râ-Harmakhis !
Tu t'éveilles juste de voix, Amon-Râ, seigneur
des deux horizons !
O bienfaisant, resplendissant, flamboyant !
Ils rament, tes nautoniers, ceux-là qui sont les
Akhimou-Ourdou !
Ils te font avancer, tes nautoniers, ceux-là qui sont
les Akhimou-Ourdou !
Tu sors, tu montes, tu culmines en bienfaiteur,
guidant ta barque sur laquelle tu croises chaque
jour, par l'ordre de ta mère Nowit !
Tu parcours le ciel d'en haut, et tes ennemis sont
abattus !
Tu tournes ta face vers le couchant de la terre
et du ciel.
Éprouvés sont tes os, souples tes membres, vivantes
tes chairs, gonflées de sève tes veines.
Ton âme s'épanouit !
On adore ta Forme Sainte.
On te guide sur le chemin des ténèbres
Et tu entends l'appel de ceux qui t'accompagnent
derrière la cabine en poussant des exclamations.
Les nautoniers de ta barque, leur cœur est content ;
le seigneur du ciel est en joie ; les chefs du ciel
inférieur sont en allégresse ;
Les dieux et les hommes poussent des exclamations
Et s'agenouillent devant le soleil sur son pavois,*

*par l'ordre souverain de ta mère Nouit ;
Leur cœur est content parce que Râ a renversé ses
ennemis !*

*Ils l'appellent : Seigneur de l'éternité, Seigneur
des années, Seigneur aux faces nombreuses, Sei-
gneur des deux horizons, Seigneur des formes, Dieu
matin, Râ qui as réjoui le ciel, Coureur du ciel.*

Et aussi :

*Taureau la nuit, Chef en plein jour, beau Dis-
que bleu.*

Ils lui crient :

Tous les chemins sont pleins de tes rayons !

Ils lui disent :

Tu es béni de toutes les créatures...

Va en paix,

Père des pères de tous les dieux,

Qui as suspendu le ciel,

Étendu la terre,

Qui a créé les êtres, formé les choses,

Roi souverain, v. s. f., chef des dieux,

Nous adorons tes esprits parce que tu nous as faits.

*Nous te faisons des offrandes parce que tu nous
as donné naissance.*

*Nous te bénissons parce que tu demeures parmi
nous.*

Ils lui disent aussi :

Tu es l'amour.

*
* *

Ce pylône qui semble à demi écroulé, à Karnak, au début de l'avenue des béliers, ne l'est pas : inachevé, ces éboulis ne sont que les ruines d'une sorte d'escalier par où l'on hissait les matériaux. Comme il est touchant à cause de cela ! Il est là comme un témoin ; il atteste l'effort, la peine, les moyens employés ; il humanise cet œuvre surhumain ; il nous fait éprouver que ces gens ont vécu, eux aussi (1).

Mais parfois j'attends qu'un de ces pylônes gros comme des maisons ronfle et se mette en marche, tant leur forme est semblable à celle des anciennes carrosseries Voisin.

*
* *

Thèbes, nombril et borne du monde :

« J'ai agi, dit la reine Hatchepsou, d'un cœur

(1) Plus tard, j'ai vu ailleurs d'autres témoins de ce genre, les fameux blocs à demi taillés dans les carrières d'Assouan et, non loin de Gisèh, la pyramide inachevée de Zaouyet-el-Aryan, avec sa tranchée. Mais il y a surtout ce qu'on m'a montré à Medinet-Habou, lors de mon second séjour à Louxor. Sur les reliefs, des traits semblent parfois brouiller les contours des personnages : c'est un reste du premier travail. Lorsque le dessin gravé sur le mur lui semblait médiocre, le chef de l'atelier le rectifiait et l'on comblait de ciment les lignes tracées par l'élève, de manière à les effacer. A la longue, le ciment s'est réduit en poussière et le trait maladroit reparaît.

aimant pour mon père Amon. J'ai suivi ses inspirations, j'ai puisé ma science dans le souffle de son esprit excellent. Jamais je n'ai oublié d'exécuter ses ordres, car Ma Majesté savait qu'il est Dieu(...). Je ne m'éloignais pas de la ville du maître de l'Univers et mon regard était sans cesse fixé sur elle, car je sais que Thèbes est l'horizon céleste sur la terre, la hutte vénérable où, au commencement du monde, Dieu se tint pour soulever le ciel. »

*
* *

On raconte que le duc de Morny, fatigué de voir tous les jours à sa porte un pauvre vêtu d'habits sans caractère, lui fit faire par son tailleur un charmant costume de mendiant. Les admirateurs passionnés de ce petit art nègre, où le pittoresque et le romanesque tiennent tant de place, qu'ils aillent voir à Karnak la statue de la déesse Sekhmet à la tête de lionne: ils sauront ce que cela peut être, une idole.

Sekhmet, « celle qui rend maîtresse », la force brûlante du soleil, dame des batailles et de l'amour, notre protectrice à nous, Septentrionaux à la peau pâle, elle était tout ensemble la fille et la femme de Ptah, le « maître de la coude », le « dieu au beau visage ». C'est elle que le vieillard aux os d'argent, à la chair d'or, aux cheveux de lapis-lazuli, celui

dont la salive dégoutte en pluie sur la terre, envoya pour punir les hommes de leurs crimes et qui en un seul jour fit un tel carnage que le dieu, pris de pitié, voulut l'apaiser : pendant qu'elle dormait, il mêla au sang humain répandu autour d'elle de la bière et du suc de mandragore et, à son réveil, elle en but et oublia. Il ne reste que le *naos* de son petit temple, une cellule de granit. Elle est là, debout et terrible, faite de pierre noire et polie, à peine plus grande qu'une femme de chair, et une fente savamment ménagée dans la dalle du plafond laisse tomber un rayon de lumière sur son muse de guerrière. Quelle noblesse ! Je n'oublie pas les centaures, les sirènes, les faunes, mais jamais mieux qu'ici on n'a su marier à l'homme la bête féroce, innocente et divine.

Un truquage, bien sûr, ce rayon de lumière qui semble venir de l'au-delà. Et les prêtres, habiles à manier les statues articulées, en ménageaient bien d'autres. C'est que cette sage Égypte avait admis la nécessité d'une religion pour le peuple. Aucun État, d'ailleurs, n'a jamais douté de cette nécessité-là, ni n'en doute aujourd'hui. Car chacun sait bien que l'intelligence critique n'a rien à voir, et pour cause, dans les choix que fait la foule entre les idées politiques qu'on lui propose (socialisme, monarchie, communisme, patriotisme, que sais-je?) et que l'anticiéréalisme même est pour elle matière

de foi. Le jour où je verrai un parti refuser ceux qui ne savent qu'embrasser mystiquement sa thèse, ce jour-là, je dirai qu'il y a un parti anti religieux. Il ne sera pas nombreux. Plutôt que de recourir, comme nous ne nous cachons pas de le faire, à la propagande, à la publicité, à tous les moyens mécaniques pour répandre telle ou telle foi utile, le pharaon faisait remuer la statue articulée d'Abydos : c'était plus commode.

*
* *

Il est très difficile à un ignorant de voir clair si peu que ce soit dans les idées religieuses des Égyptiens, et, premièrement, parce qu'elles ont beaucoup évolué (en 4.000 ans!); puis, parce que ce peuple était très conservateur et gardait toutes les formes quand même il unifiait le contenu, de manière que les apparences doivent être ici trompeuses; troisièmement, à cause de la louable timidité des érudits qui aiment à constater et se méfient de reconstruire; quatrièmement, parce que la religion n'était pas du tout démocratique, qu'elle comportait en quelque sorte plusieurs degrés, et qu'on tolérait parfaitement que ceux à qui l'extérieur des symboles suffisait en ignorassent le sens.

Je crois que ce *quatrièmement* a eu une immense importance. Il est évident que le commun était

plus ou moins idolâtre, prenait à la lettre les légendes mythologiques, croyait à la vertu matérielle de certains mots, de certaines formules magiques par lesquels l'homme enrôlait les dieux et les forçait à travailler pour lui. Pourtant, les hymnes disaient dans leurs belles strophes : « On ne taille point le dieu dans la pierre ni dans les statues sur lesquelles on pose la double couronne ; on ne le voit pas ; nul service, nulle offrande n'arrive jusqu'à lui ; on ne peut pas l'attirer en des cérémonies mystérieuses ; on ne le trouve point par la force des hymnes sacrés. » (Maspéro.) Et, assurément, seuls les esprits qui en étaient dignes atteignaient à ces vérités ; mais, quand nous parlons de la religion égyptienne, ce sont elles, exclusivement, qui doivent compter pour nous.

Ces hommes qui, dès les origines historiques de leur nation, avaient déjà porté si loin non seulement l'art, mais la science, ne pouvaient en être restés alors à ce totémisme, à cet animisme qu'on leur prête couramment. En Grèce, Athéna était *glaukôpis* (à la face ou aux yeux de chouette) et Héra *boôpis* (aux yeux ou à la face de génisse) ; pourtant, on ne prétend pas que « les Grecs » adoraient des animaux. On déterrera un jour les restes de nos cathédrales : nous reprochera-t-on d'avoir eu pour dieux une colombe, un poisson, un mouton ou même un homme crucifié ? Les « Égyptiens »

n'étaient pas plus idolâtres que nous : ils croyaient peut-être que, moyennant certains rites, Dieu descend dans sa statue, mais dira-t-on plus tard que nous avons adoré un disque de pain azyme ? « Monsieur Chincholle, s'écrie M. Renan dans l'amusante préface de Barrès, monsieur Chincholle, vous prenez les choses trop à la lettre. » Rappelons-nous ce que déclarait déjà à Edgar Poe la momie avec laquelle il causait un soir : « Le Scarabée, l'Ibis, etc. étaient pour nous (ce que d'autres créatures ont été pour d'autres nations) les symboles, les intermédiaires par lesquels nous offrions le culte au Créateur trop auguste pour être approché directement. »

Depuis le début du Moyen-Empire, j'en suis sûr, voire dès l'Ancien, l'Égypte « éclairée » (je ne parle pas du peuple) était monothéiste. Ne nous laissons pas tromper par le nombre des dieux. Chaque partie du pays avait eu les siens et l'unification ne les fit pas disparaître : car les Égyptiens ont été le plus conservateur des peuples et les prêtres maintenaient énergiquement les divinités qu'ils servaient. A vrai dire, comme tous ces divers panthéons, produits d'une même race, étaient de même nature, beaucoup de divinités, tout en gardant leurs noms locaux, avaient fini par se confondre. Il en restait néanmoins un bon nombre. Mais les gens instruits de la théologie, les prêtres tout au moins,

savaient que tous ces dieux n'étaient que les « membres de Dieu », les noms du seul Dieu.

Ils disaient que Dieu engendre et enfante constamment par cela même qu'il est ; qu'il est le principe mâle et le principe femelle, le père et la mère, et aussi le fils engendré (c'est la triade, Ptah, Sekhmet et Imhoptou, ou telle autre : un seul Dieu identique à lui-même en trois personnes) ; qu'il est parfait, infini, éternel, tout-puissant ; que les dieux ne sont que des formes, des noms divers de « l'Un unique », ses qualités personnifiées.

Râ est le soleil ; Aten, le disque du soleil ; Tot, l'intelligence et la faculté de compter (cf. *ratio*, *rations*, livre de *raison*) ; Maït, la justice, la mesure ; Khoum, la faculté d'engendrer ; Hathoum, Dieu le père, le pouvoir de créer le monde, et Nouït qui, arc-boutée, soutient la barque céleste du soleil et qu'il féconde symboliquement, l'immensité du ciel, le Néant, le Chaos, etc. Mais Râ, Tot, Maït, et Nouït, et Hathoum, et Hor et tous les autres ne sont qu'Amon. Symboles. Le Faucon symbolise l'ensemble du ciel qu'il parcourt ; le Scarabée, celui qui renaît toujours comme le Soleil, symbolise l'essence de l'être, et pourquoi ? parce que le même mot qui signifiait *scarabée* signifiait aussi *s'affirmer*, *se manifester* : tracer un scarabée, autrement dit écrire *scarabée*, c'était écrire *être*, de même que tracer un hippopotame, c'était affirmer le dieu

Tobou (Typhon), puisque l'hippopotame s'appelait *tobou*. Comme l'Égypte, encore une fois, gardait la trace de tout, les anciens totems étaient restés attachés aux dieux plus raffinés qu'ils étaient devenus : Khoum avait gardé la tête du bélier ou même se figurait sous la forme d'un bélier (de là les allées de béliers) ; Hor était représenté soit par un homme, soit par un homme à tête de faucon soit par un faucon à tête d'homme, soit par un faucon, etc. Mais tout ce langage symbolique ne signifiait que « l'unique un, celui qui existe par essence, le seul qui vive en substance, le seul générateur dans le ciel et sur la terre qui ne soit pas engendré, le père des pères, la mère des mères, » celui « qui est par soi-même », « qui se crée lui-même », « l'un unique, multiple de bras » : Dieu.

Quelle sottise que de parler des monstruosité et des enfantillages de la religion égyptienne ! « Monsieur Chincholle, dit M. Renan... » Ptah épouse sa fille, il en engendre un fils, et ainsi de suite. Mais songez au Saint-Esprit, à l'Immaculée Conception. Les triades égyptiennes et leur dieu en trois personnes ne sont-elles pas comme une préfiguration de notre Sainte Trinité ? L'Égypte des premiers âges connaît la création du monde tiré du Chaos ; elle connaît le premier homme Atoum, l'arbre du bien et du mal, le serpent, le déluge, etc. Il paraît qu'une inscription thébaine porte ceci : « Celui qui

a été baigné dans l'eau divine renaîtra pour toujours à la lumière éternelle. » De même que Iahveh avait exigé que pour se racheter Noé fit un holocauste, de même Râ, avant de monter au ciel, avait institué l'usage des sacrifices, premier culte des hommes aux dieux. Que de rapports directs, au reste, entre cette belle religion et la nôtre ! On a relevé des ressemblances surprenantes entre les hymnes égyptiens, les psaumes et surtout le Cantique des Cantiques (1). L'idée du Verbe même, dont on sait la place dans la métaphysique chrétienne, vient de l'Égypte antique.

De la perfection ne peut sortir l'imperfection ; Dieu, étant parfait, étant absolument tout ce qui peut être, rien ne peut lui être ajouté : comment donc a-t-il pu créer ce monde imparfait ? Les Alexandrins imaginèrent de reculer Dieu au delà du synthétique (c'est-à-dire de là pensée), dans l'unité absolue, donc dans l'inconcevable ; et ils expliquèrent que ce qui a engendré le monde et par où il communique avec l'absolu, c'est un intermédiaire : l'imagination (si l'on veut) de

(1) Une partie des Proverbes de la Bible est tirée du *Silencieux véritable*, un recueil de conseils de morale rédigé par un fonctionnaire de la XX^e ou XXI^e dynastie. C'est même la découverte qu'on a faite de cela qui seule permet d'expliquer une phrase incompréhensible des *Proverbes* : « Ne t'ai-je pas écrit trente, dans lesquels se trouvent conseils et sagesse ? » On lit dans le *Silencieux véritable* : « Vois ces trente chapitres, ils réjouissent et instruisent. »

Dieu, son intelligence efficiente, son *Logos* (en grec, parole : pensée) ou *Verbe*. A vrai dire, cette solution avait un grave inconvénient : c'est qu'elle n'en était pas une, car elle ne faisait qu'éloigner le problème, et il restait toujours à expliquer comment le Verbe procède de Dieu, et donc l'imparfait du parfait, le multiple de l'unique, le fini de l'infini, etc. Depuis lors la question attend toujours d'être résolue rationnellement et elle l'attendra longtemps ; car la philosophie d'aujourd'hui répond ordinairement à ces fameux problèmes de l'école ce que disait le président Delegorgue à Zola pendant l'affaire Dreyfus : « La question ne sera pas posée... » Mais ne nous égarons pas.

On sait que les philosophes juifs, chrétiens, qui accommodèrent la métaphysique alexandrine au christianisme à coups de mystères, tirèrent grand parti du Verbe (lisez plutôt le début du IV^e Évangile) et en firent entrer la notion dans le christianisme. Or, et je ne sais rien de plus émouvant, non seulement le problème des rapports de Dieu et de la création est déjà posé dans la religion de l'ancienne Égypte, mais il est déjà résolu par l'invention de l'intermédiaire, du Verbe émanation de Dieu (voir Breasted sur Aménophis IV).

Et ainsi, de même que l'art grec se trouve déjà à Sakkarah 3.000 ans avant Jésus-Christ, voilà, à Thèbes, quinze siècles ou beaucoup davantage

avant notre ère, l'essentiel de cette métaphysique alexandrine et chrétienne dont le monde est encore nourri. L'Égypte, par ses seules forces, sans rien tirer des autres, a tout créé.

*
* * *

Amon, c'est-à-dire Dieu, épouse sa mère ou sa fille comme on épouse sa propre pensée. Pharaon est son descendant direct ; il est Dieu même incarné dans un homme : il est donc fort naturel que ce soit autant que possible sa sœur, divine comme lui, qui devienne sa *grande épouse* (il a certes, beaucoup d'autres femmes dans son harem). Ainsi il s'unit à sa propre substance. Et il n'a rien à voir avec les lois humaines.

D'autre part, beaucoup d'exégètes lisent dans la Bible que des unions incestueuses se faisaient au harem de David même. Et, dans l'*Odyssée* aussi, le roi des Phéaciens, l'Alkinoos, et sa femme Arété sont frère et sœur. En ce temps-là, le complexe d'Œdipe n'existait peut-être pas chez les hommes.

*
* * *

Le Nil étant très bas, nous quittons Louxor conduits par un pilote arabe. A quelques encablures du quai, il nous échoue sur un banc de sable. Alors le commandant paraît sur le pont.

Avec ses cheveux dont le blanc jaunissant tourne au verdâtre, ses yeux couleur de nénuphar, qui saillent fortement, tandis qu'au-dessous de sa large bouche son menton rentre à toute vitesse vers ses oreilles, portant ses hanches évasées sur de très courtes jambes chaussées de souliers à semelles caoutchoutées, il ressemble si fort à une grenouille que je m'attends sans cesse à le voir sauter dans le Nil du haut du pont, en criant *quoi !* avec l'accent anglais.

Où dort-il ? Où mange-t-il, ce commandant ? (Car son aspect florissant empêche de croire qu'il se nourrisse de mouches exclusivement.) A chaque escale il apparaît, taciturne et amène, au pied de la passerelle, regarde en souriant avec affabilité le débarquement, puis le rembarquement de ses passagers ; après quoi il s'évanouit. Peut-être s'en retourne-t-il dans ses roseaux ?



Par quel miracle ce numéro tout neuf du *Correspondant* traîne-t-il dans la petite armoire qui sert de bibliothèque au bateau ? J'y trouve une ravissante étude de l'abbé Henri Bremond sur les Pères du Désert (1)... Les « solitaires de la Thébaïde »...

(1) Réimprimée dans ses *Divertissements devant l'Arche* (1930).

Et saint Antoine, ô Flaubert ! Sans notre grand saint du moyen âge qui, avec son symbolique cochon, figure sur tant de verrières et a été représenté par tant de sculptures, il manquerait quelque chose à la vieille France. Mais la Thébaïde qu'on imaginait à Port-Royal ressemblait si peu à celle que je vois ici !... Hélas ! il paraît que les « solitaires de la Thébaïde », on sait bien peu de choses sur leur vie temporelle. Dans la seconde moitié du iv^e siècle, un moine de Bethléem, nommé Cassien, s'en vint les visiter pour s'édifier et il termina le récit d'un entretien qu'il venait d'avoir avec l'abbé Moïse par cette page délicieuse :

« A ces mots, le saint vieillard finit son discours, et l'avidité qu'il voyait en nous, et cette application si attentive que nous avions à l'écouter ne le put faire résoudre à nous en dire davantage. Il nous exhorta de fermer un moment les yeux et de faire un petit sommeil sur les mêmes nattes où nous étions lorsqu'il nous parlait. Il nous donna pour appuyer notre tête une sorte de chevet dont ils se servent. Ce sont des roseaux ajustés par petites bottes longues et menues, qui sont de pied en pied liées fort doucement. Elles servent de petits sièges fort bas lorsque les Solitaires s'assemblent et cela leur tient lieu d'escabelles. Ils ont aussi accoutumé de s'en faire leurs chevets durant la nuit, parce que cela y est fort propre, n'étant pas fort dur et

étant assez maniable. Les Solitaires trouvent ce petit meuble très commode parce qu'il se fait sans peine et ne coûte rien. Il croît de ces roseaux en abondance sur les bords du Nil et tout le monde en peut aller couper ce qu'il lui en faut pour son usage sans que personne les empêche. Ces roseaux, de plus, ont cet avantage qu'ils ne sont point pesants, mais faciles à manier quand il les faut remuer et les retirer de leur place. Ce fut là que nous nous mêmes en état, selon l'ordre de ce bon vieillard, de prendre un peu de repos. Mais le repos même nous était à charge, étant, d'une part, transportés de joie de ce que nous avions entendu et, de l'autre, tout pleins de l'attente de ce qu'on nous avait promis. »

Un autre jour, Cassien et son ami Germain s'en vont voir le vieillard Sérénus :

« Après nous être acquittés de ce que demandait de nous la sainteté du dimanche, ceux qui s'étaient assemblés dans l'église s'étant retirés, nous retournâmes dans la cellule du saint vieillard Sérénus, qui nous y traita magnifiquement. Car, au lieu de saumure, dont il se servait d'ordinaire en y mettant une goutte d'huile, il se servit ce jour-là quelque peu d'une autre liqueur et versa un peu plus d'huile qu'il n'avait accoutumé. Le dessein de ces Solitaires n'est pas de trouver quelque plaisir dans cette goutte d'huile, puisqu'ils la peuvent à

peine sentir lorsqu'ils mangent, mais d'éviter par là la vanité et l'orgueil qui se glisse insensiblement dans les austérités extraordinaires... Il nous donna outre cela trois olives frites dans le sel, une corbeille où il y avait quelques pois chiches fricassés, qui sont pour eux comme leur pâtisserie. Nous n'en prîmes chacun que cinq, avec deux prunes et une figue, parce que ce serait comme un crime dans ce désert de passer ce nombre. Après que nous fûmes sortis de table, nous le priâmes aussitôt de se souvenir de la promesse qu'il nous avait faite (de leur expliquer un passage difficile de la vie de saint Paul). »

Alléché par ces textes exquis, vous voulez vous jeter sur Cassien ? Inutile : M. Henri Bremond ne nous cache pas qu'il n'en est guère de ce genre dans les récits des pèlerins de la Thébaïde. S'ils nous retracent abondamment les enseignements spirituels de ces rudes ascètes, ils nous laissent cruellement ignorer leur temporel. Quand saint Jérôme nous assure que devant la cellule de Paul, « il y avait comme un vestibule qu'un palmier avait formé de ses branches en les étendant et en les entrelaçant ; il y avait une fontaine claire d'où il sortait un ruisseau qui, à peine commençait-il à couler, qu'on le voyait se perdre dans un petit trou et être englouti par la même terre qui le produisait », il n'en faut pas trop croire saint Jérôme

pour cette raison qu'il n'en savait rien. D'ailleurs, les diables mêmes qui s'en venaient si souvent tenter saint Antoine, c'étaient encore des démons d'aspect modeste et peu orné, qui ne ressemblaient pas le moins du monde à ceux de Callot, de Mathias Grünewald, de Jérôme Bosch et de Martin Schonegauer, ni même aux simples diables de Vézelay : le plus affreux avait l'air « d'un Ethio-pien noir et hideux », voilà tout...

Et les miracles mêmes de ces durs moines, leurs histoires des bêtes sont charmantes, mais pâles et blondes comme les sables du désert. Un jour que Macaire allait périr de soif, une troupe d'antilopes vint à passer ; une femelle qui traînait son petit s'arrêta ; alors il « se mit dessous » et la téta, et « elle vint jusqu'à sa cellule, l'allaitant, lui, mais ne recevant pas son petit ». Un autre jour, comme il creusait un puits, il fut mordu par un aspic, mais il le saisit et le déchira en lui disant : « Dieu ne t'ayant pas envoyé, comment as-tu osé venir ? » Les Arabes charmeurs de serpents en feraient bien autant ; d'ailleurs, les aspics préféraient à la peau, recuite de ces rudes ascètes, la douce chair de Cléopâtre, du moins à ce que dit la légende : comme l'abbé Packon subissait une certaine tentation qu'il jugeait trop cruelle, il en ramassa un, se l'appliqua, « gueule ouverte, au bon endroit », et l'animal ne le mordit pas. (Quelle humiliation !)

Que de lions reconnaissants, que d'hyènes pleines de gratitude ! L'une d'elles vint heurter de la tête la porte de Macaire et lui jeta aux pieds son petit qui était aveugle ; Macaire le prit, lui cracha sur les yeux, pria et le petit recouvra la vue ; le lendemain, sa mère apporta au moins une grande toison de brebis en guise de paiement. Tout cela fait un bestiaire exquis et profondément édifiant, mais monotone.

Et les solitaires eux-mêmes, on les distingue mal les uns des autres ; on se perd dans ces Pacômes et ces Moïses, ces Sérapions et ces Macaires. Tellement qu'à la fin du siècle dernier, les historiens s'étaient mis à peu près d'accord pour en reléguer la plupart dans la légende et pour supprimer saint Antoine lui-même ; mais cela n'a pas duré et voici qu'ils nous les ont rendus. Tant mieux ! Pour ma part, je ne me passerais d'eux pour rien au monde. N'est-ce pas à Saint-Didier-en-Viennois qu'on avait transféré, de Constantinople, les reliques de saint Antoine ? N'est-ce pas de là que partit son ordre pour se répandre dans toute l'Europe ? Mais puisque, de nouveau, il existe historiquement, j'aimerais bien d'imaginer avec précision le décor de sa vie.

La Thébaïde, c'est la vallée du Nil en Haute-Égypte qu'on appelait ainsi. Mais les anachorètes vivaient dans le désert qui l'assiège, bien loin d'elle

souvent : après avoir passé vingt années à Pispir, saint Antoine s'en alla jusqu'aux bords de la mer Rouge. Et, régularisés par Pacôme, les ascètes de la Thébaïde formaient plutôt des couvents ; c'est alentour de la plaine du Delta surtout et non pas ici, que florissait la vie érémitique. De manière que je ne sais trop si ces belles montagnes funéraires, qui s'élèvent devant Louxor comme un rose et blond rayon de cire tout creusé d'alvéoles, les ont beaucoup abrités ; c'est plutôt dans les temples qui étaient à leur pied, comme celui de Deir-el Bahri, que s'étaient installées les communautés.

Pourtant, ces somptueuses momies en loques qui gisaient alors dans les tombeaux violés de la Vallée des Rois leur eussent fourni une image de la vanité mondaine moins usée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Voyez-vous quelque Packon rêvant au frais, la tête appuyée à son humble botte de roseaux, au-dessous des images charmantes de la reine Nephtharit ? C'est alors qu'on eût compris son sinapisme d'aspic.

*
* *

Je ne sais qui a découvert dans un coin le jeu de palets classique sur les paquebots. Les Anglais ont organisé aujourd'hui un grand match, tout ce qu'il y a de plus sérieux, avec arbitre officiel, tableaux affichés, etc.

Ce matin, après avoir joué à mon tour, je regardais mes concurrents d'un air méditatif en pensant à autre chose. Beauchamp Hood s'approche de moi et me dit en souriant finement, comme celui qui devine votre pensée secrète : « Hein ? Ces Anglais ! Le sport !... » Évidemment l'idée qu'il se fait du Français est, en partie du moins, extrêmement fausse et conventionnelle. Mais ce qui l'occupe en moi, ce sont les traits nationaux qu'il y croit démêler. Et en voyage, c'est toujours ainsi, par ce qu'ils nous semblent avoir de national, que les gens que nous rencontrons nous intéressent d'abord.

J'admire vraiment que certaines personnes puissent souhaiter que la diversité des nations soit abolie. Les hommes ont l'instinct social : ils tendent à se former en groupes (associations, clubs, ordres, etc.), c'est un besoin absolu de leur inconscient. Supposons qu'on supprime le cadre antique et naturel de la nation ; par quel autre le remplacer ? L'humanité ? Il est vrai que l'humanité montre tous les jours, par rapport aux animaux, qu'elle n'est qu'un groupe en effet, un club singulièrement fermé, et où l'esprit de corps et de solidarité est impitoyable. N'est-il pas universellement admis que la vie d'un animal — que dis-je ? d'une masse d'animaux — ne saurait être mise en balance un seul instant avec celle d'« un de nos semblables », fût-ce le plus indigne, le plus répugnant d'entre

eux ? Tel est le « patriotisme humain », le « nationalisme humain », si l'on peut dire. Mais c'est le seul cas où il ait l'occasion de se manifester, — en attendant que nous soyons entrés en relations, c'est-à-dire en guerre avec les habitants d'une autre planète (cela paraît d'ailleurs bien souhaitable pour nous désennuyer, quand Paul Morand s'écrie déjà avec lassitude : « Rien que la terre !... »).

Jusque-là, je crains fort que l'humanité ne soit un cadre trop large pour que notre besoin de nous former en groupes trouve à s'y assouvir. Se grouper, c'est se différencier : que serait donc un groupe qui comprendrait tout le monde ? Si l'on supprime les nations, il faudra trouver autre chose que l'humanité pour satisfaire l'instinct social. Les Classes alors, ou bien les Industries, les Commerces, les Corporations, les Syndicats ? En ce cas, nous verrons naître la patrie ouvrière, la patrie paysanne, la patrie bourgeoise, ou bien la patrie du pétrole, celle de l'acier, celle des transports aériens, etc. Si l'on songe à l'avenir de sang, de feu, de famine, de souffrances de toutes sortes que nous promettent les conflits entre ces nouvelles patries, on ne peut s'empêcher de préférer les anciennes.

Les nations se sont policées et organisées intérieurement au prix d'un effort séculaire, et c'est parce qu'elles le sont qu'elles arriveront peut-être à créer un jour une morale internationale : combien

de temps faudra-t-il aux collectivités qui les remplaceraient pour s'organiser aussi bien qu'elles ? Joignez que les nations comprennent des individus très divers : les autres groupements seraient infiniment plus homogènes, à quoi l'esprit ne gagnerait rien. Et quelle précieuse acquisition, quel utile principe spirituel qu'une conscience nationale, née si lentement et si laborieusement, faite du sentiment des affinités, des intérêts aussi, et non seulement matériels, mais intellectuels et spirituels qu'on a en commun, et non seulement du désir de vivre ensemble, mais du désir « de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis », comme dit Renan !

Le monde perdrait beaucoup à la disparition des divers esprits nationaux, et il n'y gagnerait certainement pas la paix, — au contraire. Sans compter que ce qui lui reste de diversité s'évanouirait, et il n'en a plus guère, hélas !... Peut-on souhaiter la fin de la diversité ? « Rien que la terre », déjà ! L'ennui monte...

*
* *

Non seulement pas un des passagers anglais n'a adressé la parole aux Allemands, ou peu s'en faut, depuis le départ, mais ceux-ci sont les seuls qui n'aient pas été invités ce matin à prendre part au grand match de palets... Non, croyez-moi, je n'ou-

blie pas l'histoire de la femme rousse que le voyageur rencontre à Calais et je ne compte pas conclure de cet enfantillage que la Grande-Bretagne est germanophobe (1). Mais enfin, c'est un fait que sur ce bateau-ci les passagers anglais n'aiment pas les passagers allemands et qu'ils le leur témoignent. Voilà tout. Ils le leur témoignent à la manière britannique : en les ignorant aussi parfaitement que s'ils n'existaient pas. C'est une excellente manière. Si nous étions sur un paquebot français, on verrait, en pareil cas, une partie des passagers accabler les Allemands de témoignages d'hostilité et une autre se jeter à leur cou pour protester, ce qui serait également fâcheux.

Je sais bien que, si j'écrivais un roman, je ne pourrais jamais les peindre tels qu'ils sont, ces touristes germaniques. Il en va de la sorte, au reste, pour un grand nombre des modèles qu'offre la réalité au romancier : s'il les décrivait fidèlement, son livre perdrait toute vraisemblance ou « crédibilité » (comme on parle en jargon moderne), soit parce que les uns paraîtraient trop singuliers, artificiels par conséquent, soit parce que les autres sembleraient pareils aux types les plus classiques et les plus rebattus de la littérature, par conséquent conventionnels... Nos Allemands, on les croirait

(1) Écrit en 1927, il faut le rappeler ici.

presque tous dessinés par Hansi et, au fond, c'est à cause de cela qu'ils m'amuse. Car ces types archi-connus qui nous ennuient dans les fictions, ce sont eux qui nous divertissent davantage lorsque nous les rencontrons en chair et en os dans le vaste monde. Nous prenons à les y retrouver le même plaisir que nous goûtons à entendre jouer des airs que nous connaissons déjà : il y a une philosophie de l'orgue de Barbarie.

Le docteur Herbst et sa femme, M. von Sternberg et sa femme, M. Lied, sa femme et sa sœur, ces trois groupes ont fait rapprocher leurs tables à la salle à manger dès le premier jour. Gügenheim, « de la ville libre de Dantzig », est resté à part, ainsi qu'un autre juif allemand ou germano-américain, petit pot à tabac luxueux, monté sur de hauts talons, qui me fait songer au suffète Hannon dans *Salammô*.

Herbst est médecin. Hier soir, après le thé, Gügenheim lui a amené sur le pont le petit garçon du pasteur Storing, qui s'était blessé à la lèvre, accompagné de sa mère. Notez que le docteur Gardner, le médecin du bateau, se trouvait à deux pas de là, en compagnie de Mrs Alexander. Herbst a tout juste levé les yeux du livre qu'il lisait, regardé l'enfant et, sans un mot ni un regard pour Mrs Storing, pour le docteur Gardner, ni pour le zélé Gügenheim, il s'est replongé dans sa lecture

en faisant le geste de la main par lequel on exprime à table qu'on est très mécontent d'un plat : « Otez-moi cela ! » Cela voulait dire quelque chose comme : « C'est un bobo pour lequel il est ridicule de déranger un médecin en vacances », et aussi : « Votre manque de tact me met dans une situation gênante à l'égard de mon confrère. » Mais c'était désagréable et même peu poli. Il aurait pu se récuser et dire : « Adressez-vous à mon confrère. » Il est vrai que c'est justement au docteur Herbst que Beauchamp Hood a répondu l'autre jour : « Il y a eu la guerre, vous savez. »

Mme Herbst, grande et forte, soixante-douze kilos approximativement, larges hanches, lunettes rondes en or, cheveux ramenés en arrière de manière à découvrir le front et les oreilles, un air de bonté et d'intelligence, habillée comme une bonne bourgeoise qui a renoncé (robes de soirée noires avec du jais ou des choses de ce genre) et toujours de très beaux bas de soie.

Son mari, âgé d'une cinquantaine d'années, est plus petit qu'elle, un peu bedonnant et porte une tête vaste et sérieuse, d'un blond grisonnant. C'est, jusqu'ici, le seul passager du bateau que j'aie vu lire un livre sur l'Égypte. Durant deux jours il a manifesté un grand mal de reins, semblant ne se pouvoir lever et asseoir qu'avec peine, marchant la main étalée sur le bas du dos ; et le lendemain

même, il trottait sur un âne à Kournah, à la Vallée des Rois, etc., comme si de rien n'était. Cet appétit me plaît. Au reste, il a de la dignité et, sentant l'antipathie ambiante, il reste naturel. En somme, un couple sympathique. Mais il est Doktor Professor comme on ne l'est que sur les caricatures. Il montrait du bateau et commentait, hier, les ruines du temple d'Amon à sa femme, aux Sternberg et aux Lied : je ne pouvais saisir exactement ce qu'il disait, mais son air d'importance, sa voix, ses gestes trahissaient une pédanterie incomparable et il a baissé le ton avec une sorte de gêne secrète, quand il a remarqué que je m'approchais sournoisement.

Von Sternberg portait ce matin, au départ de Louxor, un costume de sport verdoyant, en imitation de homespun, avec un faux-col droit à bouts cassés, comme nous en mettons le soir ; et il couvrait sa tête tondue à blanc d'un chapeau mou, tout vert, avec la plume que vous savez. Un gars d'un mètre quatre-vingt-dix de haut, je pense, large et, quoique sec comme un coup de trique, lourd de quatre-vingt-cinq kilos pour le moins : un bel athlète. C'est lui qui m'a fermé la fenêtre au nez le premier soir. Raide, silencieux et timide.

Sa jeune femme a un corps exquis à voir et la tête d'une vierge du XIII^e siècle qui, par une série de conjonctures fâcheuses (savonnage vigoureux

et lavage à l'eau calcaire sans doute, pas de poudre ni de fard, cheveux gras) devient une tête de boniche, rouge et luisante. Le soir, légères toilettes blanches et unies ou noires et brodées d'or, comme on en trouve dans les coopératives (rayon de luxe). Deux petits bandeaux, la raie au milieu, des nattes abondantes et châtaines, formant un chignon plat et découvrant les oreilles ; là-dessus un casque colonial dans la journée muni d'une écharpe de gaze, ou bien un bérêt blanc et pelucheux. Voyage de noces.

Le troisième groupe se compose de M. Lied, Mme Lied et Mlle Lied.

L'homme est un gros gaillard, d'aspect à peu près convenable, sauf son nez écarlate où ses lunettes fumées jettent des ombres vert-de-gris. Il mange comme un porc et passe longuement sa langue entre ses dents et sa lèvre supérieure pour se curer la bouche. Mais ce qui me frappe, c'est la déférence qu'il témoigne, non à Herbst, mais à von Sternberg, se levant chaque fois que ce jeune homme s'approche de lui.

Quant à sa femme, aussi large qu'épaisse et épaisse que haute, brèche-dents, le teint, la coiffure et la mise d'une cuisinière, c'est Madeleine G... (célèbre actrice), quand elle s'enlaidit encore pour ses rôles comiques. J'oubliais son double menton qui a l'air d'une première ébauche de son visage.

à peine dégrossie et rejetée par le sculpteur. Sa molle quoique maigre parente, terne blonde aux yeux passés, porte des boucles d'oreille de turquoise malade et son sein soulève une abondante couche de fausse guipure. Les deux femmes dévorent encore plus que l'homme, et plus salement, terribles à voir, la fourchette et le couteau aux poings et se jetant (avec adresse d'ailleurs) les bouchées dans la bouche.

*
* * *

Ainsi sont ces Allemands : ce n'est pas ma faute. Rien de plus sot que de confondre le plan des vérités générales et celui des vérités particulières. Il se dégage des collectivités des caractères saisissants, et « l'Allemand », « l'Anglais », « le Français », ou encore « l'Universitaire ». « le Militaire », « le Juif », que sais-je ? ces personnages abstraits sont au moins aussi vivants que l'homme assis à côté de moi. Mais sur un autre plan, en quelque sorte. Une collectivité n'est pas une somme. Sa nature diffère de celle des unités qui la composent, si bien que fonder son opinion sur un individu d'après celle qu'on a de la collectivité à laquelle il appartient (et dont bien souvent les traits ne paraissent pas plus en lui que ceux de l'un des parents dans l'enfant qui est pourtant fait de lui pour cinquante

pour cent exactement), ce genre-là de jugement, c'est le préjugé.

J'ai divers amis russes que j'aime extrêmement, cela ne m'empêche pas de goûter fort peu « la Russie » vue d'ensemble (sans son histoire bien entendu : il n'y a que là qu'on puisse apercevoir l'esprit d'une collectivité). Si Renan redevenait à la mode, nos contemporains réapprendraient de lui que ce qu'il y a de plus humiliant, c'est d'être soupçonné de n'avoir sur un sujet donné qu'un seul point de vue.

*
* *

Cette armée alla en paix : elle écrasa le pays des Hiroushaïtou. Cette armée alla en paix : elle fit brèche dans toutes leurs enceintes fortifiées. Cette armée alla en paix : elle coupa leurs figuiers et leurs vignes. Cette armée alla en paix : elle incendia tous leurs blés. Cette armée alla en paix : elle massacra leurs soldats par myriades. Cette armée alla en paix : elle emmena leurs hommes, leurs femmes et leurs enfants en grand nombre comme prisonniers vivants, ce dont Sa Sainteté se réjouit plus que de toute autre chose.

Ainsi parle une inscription qui célèbre les victoires d'Ouni, au temps de Pépi I^{er}. Elle me fait songer aux déclarations pacifiques de Mussolini. A celles aussi dont était prodigue avant 1914 un

autre grand pacifiste qui habite maintenant en Hollande.

*
* *

Il y a du vent et les petites vagues limoneuses du fleuve moutonnent comme celles de l'Adriatique les jours de brise. Nous croisons ou dépassons de temps en temps de lourdes felouques qui ont la forme des bateaux en papier qu'on plie pour amuser les enfants. Leur aile unique, gonflée à bloc, les entraîne puissamment et la vergue qui la soutient dessine sur le ciel une ligne oblique et légèrement incurvée, si pure et si heureuse qu'on ne peut la voir sans bonheur. Mais, avec ce grément, il ne doit pas être facile de prendre le vent en finesse. Et quel travail ce doit être, que de hisser cette pesante antenne qui a trois fois au moins la longueur du bateau ! Pourtant, comment ferler la voile sans cela, puisqu'il n'y a pas le moindre de ces cordages dits *marchepieds* ?...

C'est possible, pourtant. Je regarde un Arabe qui grimpe au mât comme un négrillon dans un palmier ; il atteint l'antenne immense, l'enfourche et progresse jusqu'au bout à califourchon, sans aucun point d'appui, à dix ou quinze mètres du sol, tout en chargeant la toile. Il y a peu de gabiers dans nos pays qui pourraient accomplir cet exercice-là, sauf erreur.

Néanmoins, le plus souvent, la voile n'est pas régulièrement carguée, mais relevée négligemment, attachée par le centre à la vergue latine comme un rideau par son embrasse. Et l'aile de la cange pend ainsi, à demi repliée, comme celle d'un condor au repos.

*
* *

Les barques antiques étaient parfois relevées aux deux bouts en forme de croissant de lune. D'autres s'ornaient à la poupe et à la proue d'une fleur de lotus dont la tige se recourbait vers l'intérieur. L'arrière de quelques-unes se divisait en deux pointes. Le gouvernail était fait d'une ou deux grandes rames à large pale dont le bras se terminait par une sculpture. Beaucoup avaient un château d'arrière et un château d'avant, voire une cabine au milieu, et le pilote se tenait sur le toit de celle-ci, sinon sur l'un des gaillards. Le chef de la chiourme donnait le rythme aux rameurs en frappant dans ses mains. Les voiles oblongues étaient peintes de dessins géométriques ou d'animaux fantastiques, et le gui orné de grosses houppes... Tout cela, je l'imagine, mais (suis-je infirme ?) dans ma tête je vois presque toujours les images en noir et blanc, comme des gravures, et non en couleurs, à moins d'un effort. Et il me

faut de l'application pour me représenter ces coques aux formes bizarres peintes en blanc et rehaussées d'ornements bleus, verts et rouges.

*
* *

Esneh. — Sur la berge, les habitants offrent tout ce qu'ils ont à ces riches étrangers : les petits marchands leur pacotille et leurs paniers en paille de couleur, les autres ce qu'ils peuvent. Un enfant propose deux poules maigres qu'il tient par les ailes. D'autres ont sur le dos des outres (la chèvre dont elles sont faites est très reconnaissable) et présentent l'eau du Nil, limoneuse et sentant le bouc à plein nez. Ceux qui ne possèdent rien offrent leurs corps, c'est-à-dire qu'ils supplient qu'on les photographie pour pouvoir ensuite réclamer un pourboire. Un aveugle, la main tendue, offre des cris d'animaux : il brait comme un âne, chante comme un coq, grogne comme un cochon et ce n'est que la sirène du bateau qui peut couvrir, au départ, ses mugissements de bœuf.

Nous traversons les rues, précédés du chaouich qui brandit sa courbache...

*
* *

La dernière en date des inscriptions en hiéroglyphes est curieuse. Elle se trouve près d'ici, à El-Kâb, où le bateau ne s'arrête pas, sur le petit temple dédié à Nekbet par Aménophis III, et elle est ainsi conçue :

L'an 13, sous Sa Majesté Napoléon III, empereur du monde.

Qui a pu graver cela ? Ce sont jeux d'archéologues.

*
* *

Le temple d'Horus à Edfou. — Dans ces dieux qui furent les premiers rois de l'Égypte, on reconnaît le souvenir des chefs qui commandaient les diverses tribus du Nil aux temps préhistoriques. Or, plusieurs de ces divinités locales avaient porté le nom d'Hor. Dès les origines de l'histoire, elles se confondaient plus ou moins et celle d'Edfou était devenue prépondérante ; mais sa légende, où s'étaient amalgamés plus ou moins les mythes des autres Horus, resta confuse et assez contradictoire. Le Pharaon, dans son protocole officiel, faisait toujours précéder ses noms par celui de ce dieu dont il se regardait comme le descendant

direct : il était « l'Horus vivant », « l'Horus, cœur puissant », « le bon Horus, le dieu grand, seigneur des diadèmes », etc.

Il est donc probable que la tribu d'où sortirent les rois d'Égypte avait pour totem le faucon qui se transforma en Horus (on représente indifféremment celui-ci par un faucon, par un faucon à tête humaine, par un homme à tête de faucon ou par un homme). Le mythe de l'Horus d'Edfou paraît être le récit légendaire des luttes du clan du Faucon contre les autres et de sa victoire. On y voit en effet Hor combattre un dieu du Nord appelé Set, et il en triomphe avec l'aide des *Masniti*, lanciers héroïques aussi bien que merveilleusement habiles à travailler les métaux, grâce aussi à une lance infallible dont il est lui-même armé : d'où je présume que le clan du Faucon vainquit parce qu'il avait découvert ou connu le premier l'usage du fer. (Bien entendu, lorsque la religion fut achevée et mûre, Horus ne fut plus qu'une forme d'Amon.)

*
* *

Le temple d'Edfou, c'est quelque chose comme le dôme de Milan ou l'église Sainte-Clotilde à Paris.

Il est de très basse époque. Lorsqu'on le bâtit, la disposition des temples était arrêtée depuis un

millier d'années et aussi fixée que celle de nos églises gothiques : un long rectangle, sur un des petits côtés duquel s'ouvre la porte, flanquée de ses pylônes et de leurs immenses mâts à étendards. Elle mène dans la cour généralement entourée d'une colonnade; puis vient l'hypostyle où se faisait le culte public; et enfin le sanctuaire ténébreux qui contient la statue du dieu, isolé par un couloir où donnent une série de petites pièces servant de sacristies, trésors, magasins, et appuyées au mur extérieur.

A cette époque les reliefs sur les murs sont semblables à ceux que tracent nos illustrateurs lorsqu'ils veulent représenter les dessins maladroités d'un écolier sur ses cahiers. Mais, au-dessus du temple, j'ai vu glisser dans l'air le Faucon divin.

*
* *

S'il n'était à contre-jour, ce petit faucon rose-noir, on en pourrait compter les plumes; mais l'atmosphère est si pure ici qu'on apercevrait les anges au télescope. Dans cette sécheresse inhumaine, minérale, l'impressionnisme semble une absurdité : comment « peindre la lumière » quand elle est absolue ? Loin de tuer la couleur, le soleil d'Égypte la stimule, l'active : tous les tons sont purs comme des entités métaphysiques. Au bleu irréprochable

du ciel répondent çà et là des verts aigus, limpides, des roses d'une délicatesse incroyable, des rouges francs, des jaunes ignés ; ce turban orange brûle comme une lampe en plein jour ; cette galabieh lie-de-vin est plus chargée de feu qu'un verre de bourgogne ; le jonquille de cette babouche sonne comme la lame de la scie dans le jazz-band.

*
* *

A la salle à manger, les façons, la tenue sont britanniques, c'est-à-dire parfaites. Mais chaque table anglaise est comme un petit lac de silence, bien morne. Les jeunes femmes rêvent ; les hommes somnolent ; parfois une dame mûre jette un vague propos qui tombe comme une petite pierre dans la mare, puis les rides s'effacent, l'eau lourde se referme... Est-ce qu'il n'y a pas aussi une politesse de l'esprit ? Les Allemands, eux, font des frais de conversation : ils causent. Aux autres tables on s'efforce à faire correctement le manie-ment d'armes avec la fourchette et le couteau, voilà tout. La politesse anglaise est de confection. je le crains, et ne laisse aucune part à l'inspiration : c'est la « civilité puérile et honnête » et rien de plus. Aussi comprend-on son succès présent : elle est à l'usage des masses... Mais quoi ! c'est déjà beaucoup.

D'ailleurs, comme elle est bien coupée, cette bonne vieille vie britannique !... Et si l'on est installé à regarder le paysage, face au fleuve, on n'est pas forcé de tourner son fauteuil et de se mettre au moins de profil pour prendre part à la conversation. Les gens qui se connaissent ne se donnent pas de poignées de main à tout bout de champ et les saluts sont tout petits. On se dispense de mille formules cérémonieuses. On ne se croit pas obligé de se mettre debout, à l'américaine, dès qu'une femme se lève. On fait ce qu'on a envie de faire : « Voulez-vous faire un bridge ? demande quelqu'un à l'une des misses Alexander. — Oh ! je préfère jouer au ping-pong avec le garçon, mais si je ne le trouve pas, je viendrai faire le bridge. » (Le garçon, c'est un jeune Anglais de vingt-deux ans qui en paraît quinze.) On ne l'attend pas, voilà tout ; s'il y a une place, elle entrera dans la partie ; s'il n'y en a pas, elle ne songera pas à s'en froisser... Quoi de mieux ?

Et puis il faut voir le petit garçon des Storrington, qui a cinq ans et demi, galoper sur son âne aux côtés du pasteur, son père, agrippé à la selle comme il peut et rattrapé au vol de temps en temps par le *donkey-boy*. Pour se reposer d'une journée entière de cet exercice, il fait sur le bateau une interminable partie de cache-cache avec son père et descend sur le derrière tous les escaliers. Aussi

est-il beau et viril comme un petit dieu, car cet exercice est excellent. Bon élevage.

*
* *

Avoir *la voix juste*, qualité à laquelle les Égyptiens prêtaient une attention extrême. Combien cela me touche ! De ce côté aussi, toute vulgarité est bannie.

Je suis toujours frappé de trouver que les romanciers justement qui nous ont décrit leurs personnages avec le plus de complaisance nous ont si rarement parlé de leur voix. C'est, au reste, bien naturel : conter, c'est voir. Les conteurs sont par nature des « visuels » et non des « auditifs » ; les esprits abstraits, tout au contraire. Mathématique et musique, etc. J'ai dit cela ailleurs.

*
* *

Avoir la voix juste, c'était d'une importance capitale pour parler aux dieux, pour les rites magiques ; c'était le don des pharaons, des prêtres. L'un des principaux textes de la littérature égyptienne (qui nous donnera une bonne anthologie des inscriptions et des papyrus ? on ne parle jamais que des contes recueillis par Maspero) débute ainsi : « Commencement des enseignements que donna le roi Amenemhat *juste de voix*. »

Ce roi dit à son fils : « Étant au lit, garde ton cœur pour toi-même », — ne raconte pas tes affaires, même au harem. O le sage homme ! Il eut à déjouer une conspiration : « C'est celui qui mangeait mon pain qui se souleva ; celui à qui j'avais prêté mon bras créa la terreur par là ; celui que j'habillais des fins lins de ma maison me regarda comme la mauvaise herbe ; celui que j'avais oint de mes parfums m'éclaboussa d'eau basse. » Et il raconte, avec une bonhomie majestueuse, comment le complot éclata pendant qu'il faisait la sieste :

« Ce fut après le souper, quand la nuit fut venue ; je pris une heure de plaisir ; me couchant sur le lit de mon palais, je me laissai aller et mon cœur commença de suivre mon sommeil. Mais on avait fait circuler des armes pour conspirer contre moi, et je devins comme la dépouille d'un serpent sur le sol. Je m'éveillai étant seul de mes membres et je trouvai que c'était une attaque de mes gardes. Si j'avais tôt pris les armes à la main, j'aurais fait tourner le dos à cet efféminé en le criblant de coups. Mais comme il n'y a pas moyen d'être toujours brave dans la nuit, ni de combattre seul, ni d'engendrer la bonne fortune, » — probablement il s'enfuit.

Amenemhat finit par triompher des révoltés et son règne fut bienfaisant. Il arrêta les guerres civiles des féodaux : « J'ai fait que l'endeuillé ne fût plus en deuil et il n'a plus été entendu. Les

batailles continuelles, on ne les a plus vues, tandis qu'avant moi *l'on s'était battu comme un taureau qui ignore le passé* et que le bien-être de l'ignorant et du savant n'était pas assuré... J'ai fait labourer le pays jusqu'à Eléphantine ; j'ai répandu la joie jusque dans le Delta... *J'ai forcé les Asiatiques à marcher près de moi comme des lévriers...* Je me parai des fines étoffes de mon palais pour paraître aux yeux comme une des plantes de mon jardin ; je me parfumai des essences comme si je répandais l'eau de mes citernes... Maintiens la bonne harmonie entre tes sujets et toi, de peur qu'ils ne s'abandonnent à la crainte ; ne t'isole pas au milieu d'eux ; n'emplis pas ton cœur ; ne fais pas ton frère du riche et du noble uniquement... » Dans les enseignements fameux de notre saint Louis à son fils, il y a quelque chose de ce genre.

*
* *

Le Révérend Storrington. — Quoiqu'il ait peut-être trente-cinq ans, ce Padre (il appartient à je ne sais quelle formation militaire du Caire) est aussi frais qu'un jeune Anglais au sortir de Cambridge. Figure et tenue classiques, blond, les traits réguliers, pantalon de flanelle grise, veston de flanelle bleue à boutons d'or, smoking, excellente condition physique, quoique un peu trop gras (mais provisoire-

ment, on le sent, comme peut l'être un athlète au repos, de sorte que cela ne choque pas), très sport, jamais malade, toujours de bonne humeur : « *Hello boy!* » : c'est le joyeux garçon. Il n'y a personne sur le bateau à qui il n'ait adressé la parole sans façon, hors les Allemands naturellement ; à vrai dire, cette ouverture, cette cordialité pleine d'assurance sont peut-être un peu professionnelles. Il boit admirablement : un whisky and soda avant le déjeuner, un verre de brandy après, un cocktail avant le dîner, un autre verre de brandy après, un dernier whisky-soda dans la soirée, et, sur la table où il prend ses repas avec sa famille, toujours une bouteille de champagne, une de sherry, une de whisky et une de bordeaux. Une seule chose donnerait à penser à un Français qu'il est ecclésiastique : c'est que chaque soir, après le dîner, quand sa belle-mère, sa femme et sa belle-sœur sont montées sur le pont, il demeure une demi-heure ou trois quarts d'heure dans le fumoir à causer, en buvant du cognac, avec son beau-père, lequel est sourd comme un pot, — et cultive ainsi la vertu avec naturel. En somme un pasteur, ce n'est qu'un moniteur de morale, une sorte de premier soldat, de première ouaille, veux-je dire, et, comme première ouaille, Storrington est très bien lorsqu'il fait, le matin, ses exercices de culture physique, en pyjama, sur le pont supérieur.

Son épouse, jeune femme luxueuse et fort agréable à voir, ondulée avec art, portait ce soir une robe en mousseline imprimée et ornée (charmante idée) d'un paysage japonais. Le sol, d'où s'élèvent des arbres touffus, est représenté par l'ourlet de la jupe et divers personnages regardent de là, non sans espoir, le ciel qui commence avec ses nuages au ventre de la dame ; ils n'auraient au reste que peu de chemin à faire pour y monter en raison de la brièveté de la jupe.

Elle habite dans une cabine avec son splendide petit garçon, et son mari loge tout seul dans une autre, de l'autre côté du pont. L'enfant, aussitôt prêt, court rejoindre son père qu'il ne quitte plus d'une semelle jusqu'à la fin de la journée. On pourrait croire que Mr. et Mrs Storing ne se connaissent pas ou qu'ils sont brouillés ; depuis le départ, je ne les ai jamais vus échanger une parole ni seulement un regard de connaissance.

*
* *

Bourgeois anglais. — Storing, Mrs Storing et leur enfant prennent leurs repas avec le père, la mère et la sœur de la jeune femme, qui s'appellent Martins. Chacun d'eux se place à table au petit bonheur ; seul, le vieux monsieur a sa place attitrée au haut bout ; son gendre se met le plus souvent à côté de lui.

Mrs Martins est une vieille petite dame jadis blonde, présentement poudrée, très coquette, fort sémillante pour une Anglaise. Il y a toujours un verre de sherry servi à côté de son assiette, elle ne boit que du champagne et ne méprise pas les cocktails ; joignez le bridge : elle se console. Elle papote un peu par moments : chaleur, programme de la journée, mais son gendre est seul à lui répondre ; son mari ne l'entend pas, n'essaie même pas de l'entendre, et ses deux filles n'ouvrent jamais la bouche.

Miss Martins, brune aux yeux bleus, très « Lawrence » de visage quand ses boucles encadrent son nez pointu, et très « Burne-Jones » de corps, s'assied le dos en arc et rêve : « genre penché », comme on disait jadis. Une beauté, d'ailleurs. Quant à son père, Mr. W. T. Martins, il porte un ventre puissant comme une coque de navire dont son vaste nez forme en quelque sorte la proue, et il aime mieux rester assis à côté d'un whisky soda bien glacé, que de voir inconfortablement les « curiosités ». Hier soir, comme j'allais dîner assez en retard, Storing m'appelle à la porte du fumoir : « Hello ! un cocktail ?... » Il voulait me présenter à son beau-père. Celui-ci souhaiterait d'avoir du bon *brandy* dans sa cave.

— Mais, dis-je, les droits d'entrée...

— Peu importe de payer pourvu que ce soit vrai-

ment bon. En Angleterre, il est impossible, à n'importe quel prix, de trouver du bon brandy.

Et pareillement du bon *burgondy*. Et même du bon *claret* ; celui qu'on se procure outre-Manche n'est jamais de premier ordre, à ce qu'il paraît. Si je pouvais lui indiquer un marchand honnête et compétent... Parce qu'après le dîner, quand les dames sont parties, il aime bien passer une bonne bouteille à ses amis : « Mon sommelier n'est pas satisfait de ma cave, » ajoute-t-il en souriant... A la bonne heure, et vive Dickens et Thackeray ! Je ne connais pas de marchand de vins, mais je chercherai cela pour M. Martins, sitôt de retour à Paris, il peut y compter.

Il se présente généralement à la salle à manger, en compagnie de son gendre, vingt ou trente minutes après le commencement du service ; Mrs Martins arrive un peu plus tard ; puis sa seconde fille et enfin la femme du pasteur accompagnée de son petit garçon. Ce retard biquotidien des Storrings 'et des Martins fait le désespoir du maître d'hôtel qui a sournoisement, mais vainement, reculé d'un quart d'heure, non le coup de cloche, mais le service, et il leur vaut une mauvaise presse auprès des autres passagers, qu'il agace. M. Riges nous a confié, avec mille réticences, qu'il trouvait ces femmes désheurées « positivement communes ».

Si Martins vend de la coutellerie de Manchester (j'imagine une vieille maison de la Cité, bien hono-

nable), Riges vend des machines à coudre payables par mensualités, et c'est lui qui couvre les murs de Londres d'affiches où l'on voit sa maison échanger avec « Mme Bonne Ménagère » des répliques aussi spirituelles que possible. Bon garçon, il a le cigare et le pourboire faciles, et la passion de la photographie : toutes les cinq minutes, il dégaîne son Kodak. Il garde une épreuve de chaque film et la fait coller sur un album : « J'ai quatre-vingt-sept albums, » nous dit-il fièrement. Chacun sa manie.

C'est un Anglais de quarante-cinq ans, correctement construit, à la figure un peu bestiale et rougeaude, au total assez bien de sa personne, très riche avec cela, et l'on pourrait se demander pourquoi il est si amoureux de sa femme qu'on les prendrait pour de nouveaux mariés, encore qu'elle ait cinq enfants. Car elle n'est pas belle, Mrs Riges, non, malgré ses jolies robes parisiennes (qui n'ont rien à voir avec les luxueuses toilettes de la femme du pasteur Storing et de miss Martins) et dont elle a montré sept exemplaires à sept dîners que nous avons faits sur le bateau, ainsi que sept parures de bijoux. Ses os semblent près de percer sa peau et de se délier comme une botte de jonchets; sa poitrine fait paraître une tristesse qui afflige particulièrement chez les femmes très maigres et très élégantes, et sa mince bouche fardée unit l'une à l'autre, comme un fil écarlate, ses oreilles de cire. Ainsi

faite (et très femme du monde, c'est vrai), le bon Riges l'aime et le lui prouve avec ardeur (j'en pourrais jurer depuis le jour de mon embarquement : c'étaient eux qui s'aimaient dans un courant d'air) ; il l'admire, la couve, l'écoute...

Le premier soir, sur la fin du dîner, le drogman Abdallah fit son entrée dans la salle à manger pour annoncer le programme du lendemain ; c'est l'assommant usage des tournées Cook. A peine avait-il commencé, que le joyeux Riges éclata en applaudissements ironiques, mais bruyants, non sans lancer autour de lui des regards malins, mais à cette vue les gens devinrent glacés et sa femme lui dit gentiment un mot tout bas, en sorte qu'il cessa aussitôt avec la mine d'un petit garçon qui a reçu une observation. Quelques jours plus tard, il avait dû tout oublier, le pauvre, car, prenant un bouchon sur la table, il fit mine spirituellement de le passer au drogman ; cette fois encore, Mrs Riges se pencha vers lui pour lui parler et il posa docilement son bouchon... Ce qu'il aime dans sa femme, c'est le milieu où elle est née, évidemment très « supérieur » au sien : il voudrait passionnément être « un gentleman » ; c'est un idéal très anglais, et d'ailleurs excellent.

Les trois bons Wilcox ne fraient avec personne, oh ! non par fierté : leurs sourires aimables prouvent le contraire ; mais parce que toute parole leur coûte

un douloureux effort, on le sent bien : ils forment naturellement une île, ces insulaires. Le père a la tête ronde comme une bille, fraîche et colorée comme une pomme, fendue en travers d'un perpétuel et timide sourire. La mère porte des lunettes de métal sur un brave nez amène et rose, un ruban de velours noir dans les cheveux au dîner et, sur les épaules, le plus surprenant châle « espagnol », jaune, vert et marron, que j'aie jamais vu. Quant à la jeune fille, elle est fort jolie malgré ses jambes en poteaux, mais peut-être muette, qui sait ?...

Naturellement, je n'ai pas le temps de passer tous les passagers en revue. Il y a Beauchamp Hood, professeur dans un collège d'enfants, dont j'ai parlé, et sa femme : une vieille Anglaise de pur sang, maigre et solide, fagotée comme l'as de pique. Il y a l'amusante Mme Alexander et ses deux filles, dont j'ai parlé aussi. Elle doit sûrement avoir du sang irlandais, cette conteuse intrépide. Elle a trouvé un interlocuteur ou, pour mieux dire, un écouteur de choix dans le docteur Gardner, le médecin du bateau, qui s'avance toujours de trois quarts, l'épaule en avant, comme un chien qui a reçu une tape sur le derrière, et qui salue la fin de ses histoires par le rire silencieux de Bas-de-Cuir. Les deux jeunes filles sont à la fois puériles, décidées, libres et réservées dans leurs façons, à l'anglaise : rien de plus sympathique, assurément.

Il y a Mrs Worthy, dont l'aspect est analogue à celui de Mrs Wilcox, et son fils (« le garçon »), qui a vingt-deux ans, paraît-il, et un lorgnon, mais dont la naïveté apparente est celle d'un petit Français de seize ans.

Il y a miss Webb et sa sœur, Mrs Harries, toutes deux d'une quarantaine d'années et qui ressemblent à ces belles ladies qu'on voit sur les catalogues d'objets de sport, élancées, racées comme Beauchamp Hood, très *dames* sans y songer et avec la plus parfaite simplicité. Elles habitent toute l'année dans un *manor* à la campagne, dont j'ai l'adresse, car nous devons correspondre assidûment, nous faire visite dans nos pays respectifs, et il n'est pas absolument impossible, en effet, que nous échangions cette année, une fois pour toutes, une carte postale à la Noël.

Il y a encore... Mais il me semble qu'en voilà assez.

Tout le monde, ou à peu près, se connaît maintenant, et l'on échange quelques mots à l'occasion, mais différents groupes tendent à se former. Les Storing-Martins sont un peu à part. Les deux Riges ne fuient personne, mais se suffisent. Les Wilcox demeurent dans leur île. Les misses Alexander, le Dr Gardner et les Worthy écoutent volontiers ensemble Mrs Alexander. Les Hood s'entendent à merveille avec miss Webb et Mrs Harries : ils sont

si pareils ! Et ceux-ci, c'est la plus vieille et charmante Angleterre. Mais il n'est pas un des membres de toute cette bonne bourgeoisie britannique qui ne soit net, amène en même temps que discret à merveille, parfaitement bien élevé, admirablement tenu ; certes, on ne pourrait que souhaiter qu'une compagnie de touristes français de la même classe fût aussi agréable à vivre.

Et je songe maintenant combien ce que j'écrivais plus haut sur la politesse anglaise était injuste, au fond. Évidemment personne, ici ne voit le moindre inconvénient à être banal dans ses propos et ce n'est point par son esprit qu'on cherche à éblouir son voisin. Mais aussi personne n'étale ce dédain affecté ou au contraire cette familiarité méridionale, ce bon-garçonisme, qui rendraient si inconfortable chez nous une société d'éléments divers à ce point. L'ensemble est parfaitement fondu. L'éducation anglaise produit des types de série ; seuls, les individus vraiment remarquables diffèrent. Elle produit une immense masse dont la moyenne est très honorable et une élite fort petite, il est vrai, mais en revanche admirable. Pourtant, ce n'est pas la militarisation allemande, oh ! pas du tout ! L'obéissance passive n'est nullement recommandée : chacun est dressé à trouver en soi-même et non au dehors les bornes de sa propre liberté. Bien entendu, ces bornes, c'est l'éducation qui les y a mises ;

mais l'individu a l'impression de les créer volontairement. Tout est là.

*
* *

J'allais oublier le couple américain.

La femme, grande et saine, peut avoir dans les quarante-cinq ans. Cheveux, figure, yeux, tout est du même ton blond cendré. Elle porte des robes sévères, des jupes à la cheville. Sourires mondains, « distinction » qui a l'air apprise dans les manuels de la baronne Staffe : toute la « province » anglo-saxonne. Assise, elle se tient roide comme nos mères au temps des corsets, et sans doute en portet-elle encore.

Quant à son mari, l'homme de l'Ohio, c'est un Yankee à pieds sur table, comme on n'en voit plus qu'au cinéma. Il est aussi grand et sec que von Sternberg, mais plus anguleux et muni d'un rien de ventre en œuf, parce qu'il a cinquante ans. Il y a je ne sais quoi de si inexorablement sérieux dans tout son maintien, dans ses grands pas lents, à cuisses maigres et genoux pointus, que c'en est décourageant. Il porte tous les jours le même costume jaunâtre, la même casquette, qui alterne pourtant avec un chapeau mou à ruban de couleur ; cela et son smoking, c'est tout son bagage, j'en jurerais. Mais quoi ! luxe, sourires, grâce, beauté, art,

idées, bien-être même, qu'a-t-il affaire de ces babioles enfantines, l'homme de l'Ohio ? Vainement le monde a produit tout cela, et de belles femmes (défendues par la Bible), de bons lits, de bons vins, que sais-je ? il ne s'en doute même pas, ne s'en doutera jamais. Passer son costume jaune et faire de l'argent, voilà tout. Le ridicule même ne peut l'atteindre, ce monstre de virilité. Il allume au milieu du repas un gros cigare et souffle la fumée au nez de sa femme et des autres sans imaginer qu'il les gêne, au grand scandale des Anglais. Il se lève, traverse la salle à manger, va cracher dans le fleuve et revient gravement s'asseoir. En mangeant, sa femme boit de l'orangeade ; lui, de l'eau ou ce qui se trouve, comme il l'avale n'importe quoi, ce qu'on lui donne, et tout ensemble (par exemple du beurre avec de la salade, des sardines à l'huile avec des œufs brouillés, des walnuts avec de la confiture), et si distraitement que des bouts de viande, des feuilles de salade, des légumes débordent de son assiette : la nappe autour de lui ressemble à un terrain vague fréquenté par les clochards et son assiette à dessert repose au milieu de ces détritits : il ne les voit même pas. Il demande : *How are you ?* avec l'accent d'un canard sévère et prononce *Ja* pour *Yes* ; ce sont les seuls mots que je l'aie jamais entendu dire. Lorsque la bande Cook débarque, il suit Abdallah pas à pas, et à Denderah j'admiraits son zèle, mais

je me suis aperçu que, s'il s'applique à être toujours proche du drogman, c'est que la place d'où l'on entend le mieux les explications lui semble la meilleure et qu'il croit que tout le monde s'efforce de l'avoir. Un jour, il est resté couché dans sa cabine et après déjeuner sa femme nous a dit : « Oui. il est souffrant. Il mange trop sur ce bateau et ne peut pas faire d'exercice : alors... » Car elle adore son mari, naturellement : cela aussi, c'est dans la baronne Staffe. Il est venu ici par préjugé, pour dépenser un peu d'argent, et s'y ennuie à mourir. Il ne boit pas, ne joue pas au bridge, ne lit pas. Je ne l'ai vu qu'une seule fois s'animer et faire paraître un réel plaisir : c'est le jour où deux Anglais ont découvert les palets en caoutchouc. Il a presque souri en allant à eux de son grand pas anguleux. Il a ôté sur-le-champ son veston et, sa chemise passant en crevé entre son gilet et son pantalon, selon la mode américaine, il s'est mis à jouer avec autant de sérieuse passion que s'il eût disputé un championnat du monde.

*
* *

Kom Ombô, à un tournant du Nil, mijote en morceaux sous le soleil depuis deux mille ans comme un ragoût ; c'est le mieux cuit, le plus doré des temples, c'est aussi la seule ruine pittoresque et romantique de toute l'Égypte, je crois.

Le chaouich très zélé écarte du débarcadère les habitants à grands coups de bâton. Mais il a soin d'appliquer ses coups juste au-dessous des fesses, dans le flottant de la galabieh, et cela fait du bruit, mais point de mal. Les enfants s'enfuient ravis : il les pourchasse à coups de cailloux qu'il leur lance d'une main sûre, à vingt mètres, en plein sur le derrière : Guillaume Tell.

*
* *

On commence à voir beaucoup de Nubiens. Têtes noires aux cheveux laineux, tressés en une multitude de petites nattes. Des femmes ont un petit cube d'or serti précieusement dans la narine. Une petite fille porte un anneau d'argent dans le nez et sa robe de cotonnade est d'un beau rouge sombre : un marron sculpté au-dessus d'un verre de vin.

*
* *

En quittant Kom Ombô, vers quatre heures, nous entrons dans un banc de sable et, pendant trois heures, le navire est incapable de se redresser, tel une branche à la dérive qui se trouve engagée par sa pointe.

On ne peut guère les repérer, ces bancs, car ils changent à chaque inondation. Plusieurs fois déjà

nous n'avons passé qu'en raclant le fond et les matelots ont dû pousser à la gaffe ; mais aujourd'hui il faut aller mouiller les ancres à distance et haler dessus au cabestan pour aider la machine, et tout cela donne un rude travail aux matelots arabes.

Dès qu'ils ont à peiner, ils entament une sorte de plain-chant dont il faudrait pouvoir noter les curieux changements de ton. Certes, toute équipe, quelle qu'elle soit, doit ainsi cadencer son travail, mais ici c'est l'expression du chant qui est curieuse : « O hisse ! » s'exclament nos marins et ils semblent ainsi s'exciter à l'effort. On croirait que ces Arabes psalmodient pour s'en consoler.

*
* *

Porte-couronne, Ami, Ami doré, Surveillant des prophètes de la pyramide funèbre, Intendant du bétail, Intendant des digues, Gouverneur des mines d'or d'Amon, Flabellifère à la droite du roi, etc., innombrables étaient les fonctions et les titres dans l'ancienne Égypte. Mais il en allait tout de même en France dès Louis XIV : tout le monde était conseiller du roi (comme aujourd'hui chevalier de la Légion d'honneur), et il y avait des gens qui payaient pour s'intituler langueyeurs de porcs.

*
* *

Pharaon, descendant de Dieu et dieu, on ne parlait de lui qu'avec des périphrases. Il était *Sa Majesté, Sa Sainteté le Soleil des Deux Terres, etc.*, et notamment la *Sublime Porte*. Il était aussi le *Double Palais, paraoui-aoui* ou *paroui*, ce que les Sémites et les Hellènes transcrivirent : *pharaon*.

*
* *

Mrs Alexander me conte que les Anglais, ayant bâti pour l'ingénieur qui dirigeait la construction du barrage d'Assouan une maison qui n'a pas coûté moins de vingt mille livres, n'ont jamais voulu y renoncer. Elle est dans l'île Eléphantine. On y a établi un musée. Mais on pense maintenant que des fouilles feraient découvrir sous ce musée des choses beaucoup plus intéressantes que celles qui sont dans ses vitrines.

*
* *

Assouan. — Ayant fini sa partie de palets, je vois le bon Riges qui appelle le petit soffragui chargé de les ramasser. Il le considère un instant en souriant avec bonhomie, lui tire le bout de l'oreille,

lui donne une petite claque sur le cou, lui remet un pourboire somptueux et se tord en le voyant partir.

Ce matin, comme un Arabe offrait sur la berge de longues branches pourpres de bougainvilleas, il lui a acheté toute sa marchandise (après l'avoir photographié, naturellement) et il a passé sa matinée à faire décorer la salle à manger de verdure et de fleurs. En entrant pour le lunch, chacun pousse un *Charming!* ou pour le moins un petit *Oôh!* expressif, à l'anglaise, et lui adresse un sourire aimable. Seuls, les Allemands font mine de ne s'apercevoir de rien. Cela n'empêche pas Frau Nied, en partant, de couper une longue branche en cisillant longuement avec un couteau de table, et de l'emporter dans sa cabine, sans un regard.

*
* *

Assouan, où Juvénal vécut en exil (1).

Le bateau Cook est amarré à un ponton. Sur l'autre rive s'assemble une légion de lourdes barques du Nil, avec leurs mâts et leurs vergues un peu courbées, comme un fourré de roseaux qu'incline un vent léger. Du ponton une passerelle conduit à la longue berge sablonneuse qui s'élève en pente

(1) Ne nous attendrissons pas. Renseignements pris, on ne sait quasi-rien de Juvénal, ni s'il est jamais venu en Haute-Égypte(1932).

douce et, bien en vue sur ce théâtre, remue la fourmilière arabe.

Au pied de l'embarcadère du ponton, sept ou huit marchands sont accroupis sur leurs talons ou assis, les jambes croisées, au milieu de la camelote ordinaire : faux jade, faux ambre, faux cristal, faux scarabées, fausses armes soudanaises, etc., guettant leur proie avec la patience de la fourmilion. Dès qu'un passager veut sortir, un vendeur de parfums lui passe sous le nez ses minuscules flacons pleins d'odeurs mélodieuses, un autre fait chatoyer ses verroteries sous ses yeux, un troisième lui glisse dans la main un séduisant chasse-mouches, le quatrième fait bruissier un collier de coquillages à ses oreilles, le cinquième demeure assis, mais clame ses prix d'une voix suppliante, tandis que le sixième lui murmure insidieusement les siens ; et, brutal ou dédaigneux, mais éprouvant avec délices l'impression du pouvoir absolu, — il cède.

Le plus souvent noires, blanches ou bleues, les galabiehs montent, descendent, traversent, mariées à des turbans blancs et orangés ; en voici une dont les valeurs sont exquises sur la blondeur du sable : grise avec un turban bleu ; une autre lavande avec un turban jaune ; une autre vieil or avec un turban rose. Rares sont les femmes ; drapées dans leurs étoffes noires, presque toutes portent une cruche sur la tête, parfois un fardeau ; point de voiles :

quelques-unes ont le visage découvert, d'autres ramènent leur châle de tête devant leur visage.

Au sommet de la berge, deux grands tas de paille et une cabane en planches et en bottes de roseaux qui est un cabaret, mais fermé en raison du Ramadan. Un Arabe aux jambes pendantes sur un âne gris remonte la pente au galop, chassant devant lui deux ou trois bêtes chargées, dont les bâts sommaires sont recouverts d'étoffe; point de bride ni de licou : l'ânier dirige sa monture à la voix et d'une baguette sur le cou. Une Nubienne, vêtue de géranium, considère notre navire avec curiosité et son petit carré d'or dans le nez fait l'effet d'une amande dans le pain d'épices. Soudain une troupe d'enfants s'égaille comme une poignée de grains qu'on sème ; un vieillard sordide leur montre le poing en hurlant des injures. Un splendide gaillard en robe noire et coiffé d'un vaste turban en crème fouettée, accroupi sur une pierre plate où ses deux pieds trouvent tout juste place, lave dans le fleuve immense un minuscule chiffon. D'autres y emplissent leurs outres, qui reprennent ainsi leur forme de chèvres, puis ils remontent en s'appuyant sur leurs bâtons. Deux ânes mélancoliques attendent maintenant les clients auprès du débarcadère, en chauvisant les oreilles. Monté par un vieillard à la barbe blanche (la barbe est très rare ici) dont les pieds nus se croisent sur son cou, un dromadaire vient les

rejoindre d'un pas prétentieux; il se couche après avoir protesté à grands cris et, dominant le monde de son œil ironique et de sa lèvre méprisante, il mâche sarcastiquement son *chewing-gum*. Un jeune homme vêtu de bleu, et coiffé d'un turban que la crasse colore d'un safran délicieux, donne la main à un enfant vert à calotte blanche, qui a l'air d'un calice de fleur. Deux hommes, l'un à terre, l'autre sur le ponton, échangent des insultes ou des douceurs : cela se fait sur le même ton. Riges paraît à côté du cabaret, descend vers le bateau et son appareil de photo fonctionne comme une Winchester. Il arrête une petite négresse couverte de cotonnade violette à ramages jaunes et rouges, dont les oreilles portent de grands anneaux d'argent (effet charmant de l'argent pendant sur une peau noire) : photo, batchich. Devant l'objectif, une vieille sorcière cache en grommelant avec indignation son visage derrière sa main : batchich, photo. A cette vue, un chamelier orange et vert arrive au grand trot de son dromadaire ; le voilà pris : batchich. Quatre enfants demandent l'aumône ; ils la reçoivent : photo. Sept autres accourent... Riges s'éloigne à grands pas. Les marchands se lèvent et l'assiègent : il les photographie et passe. Le voilà sur le ponton. Un matelot époussète ses souliers pendant qu'il me crie gaiement : *How are you ?*

*
* *

Goûter à la française, sans thé, avec Mme A... (qui a les larges pupilles noires de la princesse Belgiojoso) et son mari ; nous venons de les rencontrer ici. Elle m'assure que son voyage la ravit, mais on croirait que le mot *beau* lui semble compromettant, presque dangereux ; elle dit toujours : « C'est joli », et les Pyramides, c'est joli ; Karnak, c'est joli ; les colosses, c'est joli, etc. Il n'y a que Sekhmet, la guerrière à la gueule de lionne, qui ne soit pas jolie : elle est « ravissante », cette féroce.

*
* *

Philæ. — Après avoir franchi des collines pierreuses et désolées, nous nous retrouvons au bord d'un Nil inconnu, large comme une anse marine : il forme le plus splendide lac d'eau beige, tout encadré de roches sauvages, semé de blocs de pierre en guise d'îlots, et qui au loin bleuit à force de ciel.

Nous montons dans de lourdes barques à six ou huit rameurs en loques, qui sont des Nubiens maigres et musclés, aux nez épatés, aux grosses lèvres et aux cheveux crépus. Leur pied nu s'appuie sur le banc qui précède le leur ; quand ils veulent tirer plus fort, ils se lèvent tout d'abord, poussent

la rame en avant, les bras étendus, et le poids de leur corps, qui retombe assis, seconde puissamment l'effort de leurs muscles quand ils la ramènent à eux. C'est exactement ainsi qu'on ramait autrefois sur les galères ; la tradition s'est conservée ici. Leurs lourds avirons, aux pales trop étroites, ne sont que des troncs de jeunes arbres à peine dégrossis, tout pareils à ceux que j'ai vus sur les reliefs de Sakkara et au musée du Caire. Parfois l'un d'eux psalmodie une courte phrase ; l'équipage la reprend en chœur sur un autre ton et le chant s'arrête là ; il recommencera, aussi bref, cinq minutes ou trente secondes plus tard, on ne sait jamais. C'est ainsi, me dit-on, que chantent depuis des temps très anciens les bateliers nubiens.

On vogue longuement, et tout à coup l'on voit s'épanouir au ras des eaux des chapiteaux sculptés portant leur architrave, des sommets de pylônes et quelques dalles d'une terrasse : c'est Philæ. La ville d'Ys (« Ah ! je m'y attendais ! »)... On se penche, mais le Nil jaloux voile tout de ses eaux opaques, de ses eaux où rien ne transparait, où rien non plus ne se reflète.

Mort de Philæ... (« Ah ! je m'y attendais aussi, et naturellement vous avez mis des points de suspension ! ».) Certes les temples étaient de basse époque et, à regarder des photos que je viens d'acheter et où l'on voit l'île sacrée telle qu'elle

était « avant », je me demande si c'était si beau que ça. Du moins, à cause de la bonne conservation des édifices, de leur nombre, de leur variété, c'était merveilleusement excitant pour l'imagination. Nous avons sûrement perdu beaucoup de plaisir en perdant Philæ.

Car nous l'avons perdue à jamais. Je sais bien : il est sérieusement question de transporter le Kiosque sur la rive, à l'abri des eaux. C'est facile, on a bien transporté des châteaux à travers l'Atlantique après avoir numéroté les pierres ! Malheureusement, voilà tant d'années qu'il est « sérieusement question » de ce déménagement qu'on finit par en désespérer. Et puis ce sont tous les monuments de Philæ qu'il faudrait transférer de la sorte, et jusqu'aux ruines des maisons coptes mêmes. Encore ne les verrait-on plus sur leur haut et immobile navire...

Nous avons du moins gagné ce beau lac jaune et sans reflets. Et qui sait ? à vivre ainsi dans les eaux, peut-être fleuriront-ils un jour, ces lotus de pierre.

*
* *

Le barrage d'Assouan. — Une digue titanique et digne des pharaons coupe le fleuve large d'une demi-lieue. Sur le sommet courent des wagon-

nets à quatre places montés sur rails. On s'y assoit dos à dos, bien digne et ridicule, et des Arabes les poussent au trot. Je préfère passer à pied.

A main gauche, une sorte d'immense et immobile vivier, sans un îlot ni un rocher, dont l'eau plate affleure le haut du barrage. De l'autre côté, le mur colossal tombe à pic. Par des ouvertures dont on règle le débit à volonté, l'onde jaillit à son pied, blanche et bouillonnante : on dirait de grosses cravates de mousseline tordues.

Le lit du fleuve, en aval, est tout semé de rocs de granit, pour la plupart découverts à cette heure, et qui étincellent, glacés comme de l'émail. C'était la première cataracte, des *rapides* plutôt : on pouvait les franchir en barque.

A l'extrémité du barrage, un escalier d'écluses mène les bateaux du lac supérieur au canal qu'on a ménagé le long de la rive occidentale. C'est par cette belle route d'eau que nous regagnons Assouan en une heure, tirés à la rame par les galériens de Nubie.

De temps en temps, une écluse encore : les lourdes barques s'arrêtent et soudain l'eau fourmille de négrillons, montés dans des baquets, dans des esquifs sommaires, qu'ils poussent avec des sortes de battoirs, de palettes, une à chaque main. Ils plongent, nus, et nagent comme des poissons. Et Riges photographie, photographie...

*
* *

Retour à Louxor. Dernier lunch sur le bateau Cook. Adieux touchants. *Shake hands* avec les Anglais pour la première et la dernière fois. Je baise avec obstination la main des Anglaises selon la mode de France et reçois chaque fois, héroïquement, un coup de poing dans le nez. Gügenheim salue à deux pas, les talons joints, et baise, lui aussi la main de celle qui part avec moi : il sait tout, je vous dis l..

J'ai vu le Nil. Maintenant, je vais voir enfin Thèbes, les temples et les tombeaux.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 MARS 1933
PAR CHANTENAY
IMPRIMEUR A PARIS

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Essais, Critique, Littérature
(1932)

- MAURICE BEDEL : Une Enquête sur l'Amour
JULIEN BENDA : Esquisse d'une Histoire des Français
dans leur Volonté d'être une nation
EMMANUEL BERL : Le Bourgeois et l'Amour
JACQUES BOULENGER : Corfou l'Île de Nausicaa
JACQUES DECOUR : Philisterburg
LÉON-PAUL FARGUE : D'Après Paris (Prix de la
Renaissance 1932)
MARTHE DE FELS : *Terre de France* : Vauban
ANDRÉ GIDE : Divers (Coll. "Les Essais")
MAX JACOB : Bourgeois de France et d'ailleurs
SCÆREN KIERKEGAARD : *Traité du Désespoir* (La
Maladie mortelle) Traduit du danois par
Knud Ferlov et J.-J. Gateau. Préface de
J.-J. Gateau ("Coll. Les Essais")
VALÉRY LARBAUD : *Technique* (Coll. "Les Essais")
D. H. LAWRENCE : *Défense de Lady Chatterley*
Traduit de l'anglais par
J. Benoist-Méchin
J. LUCAS-DUBRETON : *La grande Peur de 1832* (Le
choléra et l'émeute) (Coll. "Les
Histoires extraordinaires")
ANDRÉ MAUROIS : *Le Côté de Chelsea*
CHARLES PÉGUY : *L'Argent* suivi de *L'Argent* suite
— — Clio
GUY DE POURTALÈS : *De Hamlet à Swann*
PAUL POIRET : *Revenez-y*
MARCEL PROUST : *Lettres à la N. R. F. - Bibliographie
proustienne par G. da Silva Ramos.-
Proust à la Mazarine* (Coll. "Les
Cahiers Marcel Proust")
PAUL VALÉRY, de l'Académie Française : *Moralités*
— — Choses tues
JULES VALLÈS : *Le Tableau de Paris*

JACQUES
BOULENGER

AU FIL
DU NIL

1873

15 fr.

rainie